

ANGÉLIQUE ARNAUD

LA

COUSINE ADÈLE



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1879

Tous droits réservés.

DU MÊME AUTEUR.

VIENT DE PARAÎTRE :

UNE TENDRE DÉVOTE, un volume, 3 fr.

La Comtesse de Servy.

Clémence.

Coralie l'inconstante.

Delsarte, ses cours, sa méthode, brochure.

ANGÉLIQUE ARNAUD

LA

COUSINE ADÈLE



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 1 – 17 – 10, GALERIE D'ORLEANS

1879

Tous droits réservés.

LA

COUSINE ADÈLE

I

De tous les habitants de la petite ville de Saint-X***, située au centre de la France, Olivier de Frankallais était sans contredit le plus élégant, le plus accentué, le plus remarquable en un mot : c'était un homme très-grand, très-blond, très-mince et d'une allure légèrement altière, malgré la souplesse de sa taille et la grâce incontestée de son geste et de ses attitudes.

Il portait une petite moustache à la Van Dick, dont la nuance tendait au roux et s'harmoniait bien avec son teint pâle.

Quant aux yeux de ce gentilhomme, il était difficile de s'en rendre compte, car M. de Frankallais n'envoyait jamais à un interlocuteur ce coup d'œil franc et sympathique où la pensée se fait comprendre avant qu'elle

soit exprimée ; le plus ordinairement, il le lançait oblique ou tenait la paupière baissée ; mais, lorsqu'il voulait user de sa puissance, ce regard, d'une fixité glaciale, avait des effets terrifiants qu'on ne pouvait longtemps soutenir.

On disait pourtant qu'à l'occasion ces bleuâtres prunelles savaient trouver le chemin des cœurs, et qu'alors il n'en était pas de plus douces et de plus tendres ; mais c'était plutôt conjecture que certitude, car jamais on n'avait été plus discret que M. de Frankallais en matière de sentiment.

Il s'occupait, il est vrai, de plusieurs femmes à la fois, et d'une manière aussi aimable que respectueuse ; mais la multiplicité même détournait les soupçons. Il y mettait d'ailleurs tant de prudence que c'est au plus si l'esprit de médisance – dont la ville de Saint-X*** est suffisamment pourvue – pouvait y trouver le plus léger aliment.

Somme toute, M. de Frankallais eût pu passer pour un homme sans reproche, sauf une porte dérobée – qui se trouvait placée à l'une des extrémités de son jardin – et que des voisins, trop préoccupés de ses intérêts, prétendaient avoir vue s'ouvrir à des heures avancées de la nuit : « Il est bien rangé tant que dure le jour, avaient dit ces bonnes âmes ; mais, passé minuit, le diable n'y perd rien ! »

Du reste, M. de Frankallais, bien qu'il fût très-indifférent en matière de religion, et même assez enclin à la critique voltairienne, allait à la messe aux jours de fêtes conservées ; il ne refusait jamais d'être le cavalier servant d'une quêteuse, et consentait même à présenter le pain bénit, lorsque la fabrique de l'église Saint-Gervais, sa paroisse, lui faisait offrir le gâteau d'usage.

Malgré tant de prudence, de convenance et de tact dans tous ses procédés, on avait octroyé deux épithètes à ce gentilhomme : on l'appelait, selon l'occasion, « le Serpent » ou « le Renard. »

Pourquoi de tels mots en présence de qualités si appréciées ? – L'instinct ne raisonne pas.

Au moment où nous prenons cette histoire, c'est-à-dire en pleine Restauration, M. de Frankallais pouvait avoir de vingt-huit à trente ans. Comme il était sans profession, sa journée se partageait entre les soins qu'exigeait une assez belle fortune, de longues promenades que réclamait sa

santé et quelques études superficielles. Les visites imposées à l'homme du monde lui prenaient aussi beaucoup de temps.

On supposait à M. de Frankallais des opinions très-arrêtées et peu sympathiques au gouvernement que 1815 avait établi. Mais en faveur de quelles convictions sa mystérieuse opposition se produisait-elle ? Voilà ce que nul ne pouvait savoir. Sur ce point, Olivier ne se montrait pas moins discret qu'au sujet de ses affections ; son silence ou quelques saillies malicieuses, qui lui Il étaient échappées dans la conversation, avaient pu seuls faire augurer qu'il se rangeait parmi les détracteurs du droit divin.

Une circonstance préoccupa un moment les esprits, et l'on se crut sur le point de découvrir le mot de l'énigme. M. de Frankallais fut invité à l'une des fêtes que donnait la famille d'Orléans dans un château de plaisance appartenant à M^{me} Adélaïde, sœur du futur Louis-Philippe.

Olivier accepta, disant « qu'il voulait observer leurs allures. » Il se laissa même retenir pour les chasses de l'aîné des jeunes princes ; mais il en revint avec les dispositions les plus critiques ; personne ne songea dès lors à le classer parmi les partisans de la *branche cadette*, dont l'ambition et la prétention au trône se manifestaient déjà.

M. de Frankallais, après avoir jeté négligemment, dans une conversation à la sous-préfecture, quelques mots légers ayant trait au mariage secret de la châtelaine avec un général dont le nom n'était un mystère pour personne, parut prendre un grand plaisir à raconter les remarques moqueuses que se permettaient les convives réunis autour d'une table de deux cents couverts.

Il signalait entre autres le mot d'un cafetier de campagne, venu en qualité de conseiller municipal, qui, à chaque exhibition d'un nouveau service, disait à ses voisins d'un ton convaincu : « C'est mesquin ! c'est mesquin ! »

La femme du sous-préfet, personne très-fine et passablement caustique, réclama une explication :

– Cher comte, observa-t-elle, je ne comprends pas bien si nous devons rire aux dépens des princes ou aux dépens du cafetier ?

– Ce sera comme vous le voudrez, madame ; je n'y ajoute pas la moindre importance.

Le doute de la *sous-préfette* et la réponse d'Olivier ayant eu quelque retentissement, il demeura constant que M. de Frankallais n'épargnait pas

plus ses hôtes de race royale que ses concitoyens de la plbe.

On l'en blâma. A ce moment l'opinion libérale croyait exploiter à son profit les mésintelligences qui existaient entre les deux tiges bourboniennes, en pre--nant parti pour celle qui ne régnait pas.

Ceux qui se piquaient d'une prévoyance plus experte remarquaient certains indices qui mettaient en suspicion les démonstrations démocratiques des descendants de Philippe-Égalité.

« Le duc d'Orléans met ses enfants au collège, dit un jour le doyen des avocats ; cela n'empêche pas ceux qui jouissent de son intimité d'employer – en parlant des taquineries que lui fait subir la cour – des formules comme celles-ci : *Quand, nous serons roi, les choses ne se passeront pas ainsi !* »

Les soirées du jeune gentilhomme – il était comte, bien qu'il eût le bon goût de n'en tirer nul avantage – étaient consacrées à des relations intimes : les unes légères, nées d'un caprice ; d'autres constantes et pour ainsi dire aussi anciennes que sa vie.

Au nombre de celles-ci figurait une charmante femme qui se nommait M^{me} d'Aubépin et qui lui était un peu parente. Il s'occupait de cette cousine avec un soin tout fraternel. Il la conseillait pour la gestion de ses affaires ; il terminait ses différends avec les colons ou les fermiers ; il traitait avec les maçons si elle entreprenait quelque bâtisse ; il achetait pour elle le meilleur bois du marché et l'aidait dans la vente de son blé ou de son vin ; il lui rendait enfin cette foule de petits services qui épargnent de si grands soucis aux vieilles filles et aux femmes veuves.

Si les observateurs les plus subtils avaient pu distinguer parfois dans la voix de M. de Frankallais, lorsqu'il parlait à sa cousine, des inflexions assez tendres, personne, du moins, ne l'avait surpris en délit de propos galants. Cette phrase, si souvent répétée à Saint-X*** à propos de tous les rapports entre hommes et femmes : « Il lui fait la cour, » n'avait pu être sérieusement prononcée à l'occasion de M^{me} d'Aubépin.

M. de Frankallais se tenait toujours près de sa parente dans une attitude d'amical respect : c'était une certaine familiarité mêlée de déférence. M^{me} d'Aubépin acceptait cela simplement ; elle y trouvait du charme. Elle craignait bien un peu le *qu'en dira-ton ?* mais elle se sentait rassurée par ses

intentions innocentes et par sa fidélité bien connue à la mémoire de son défunt mari. Olivier, d'ailleurs, ne lui avait-il pas dit un jour, sous forme de conversation générale, que, « grâce à sa frêle santé et à ses habitudes rigides, il était l'homme le moins compromettant du monde ? »

M^{me} d'Aubépin l'avait pris au mot. Elle lui parlait souvent de cette austérité comme d'une chose hors de doute. Souvent aussi elle le traitait en malade ou en convalescent, à cause de cette *frêle santé*. Il était rare qu'en hiver on ne vît pas chez elle une tisane bouillant devant le feu, et des sirops sur la cheminée de l'appartement où elle recevait ce bienheureux parent.

Que cette intimité, si douce qu'elle fût, ne pût suffire à M. de Frankallais, qui s'en fût étonné ? Comme il n'aimait ni le jeu, ni le tabac, ni le cercle où les hommes s'assemblent, il fallait bien qu'il s'occupât de quelque chose en dehors de ce sentiment, qui était loin d'être une grande passion.

M^{me} d'Aubépin ne paraissait chercher d'autre joie cependant que l'affection de son cousin. Avait-il le cœur plus vaste ? L'amitié avait-elle plus de puissance dans l'âme de la jeune femme ?

La solution de ce problème était de nature trop abstraite pour qu'on s'en occupât dans la petite ville. Ce qui surprenait dans les habitudes d'Olivier était certaine fréquentation que le gentilhomme avait pour ainsi dire donnée en rivalité à sa parente.

Depuis quelques mois, M. de Frankallais rentrait rarement chez lui sans avoir passé une demi-heure au moins, une heure et demie souvent, chez une femme de condition inférieure qu'on nommait Pernelle Lallaud ou bien la *mère Lallaud*.

L'intérieur qui attirait ainsi le jeune comte n'offrait rien de bien attrayant en apparence : M^{me} Lallaud, veuve d'un sergent de la vieille garde décoré sur le champ de bataille, était une femme de cinquante ans, grande, sèche, qui se tenait raide et pourtant ne manquait pas d'une certaine désinvolture.

M^{me} Pernelle parlait facilement et faisait souvent preuve d'un esprit vif et original, qui éclatait en saillies vulgaires. Elle était douée d'une grande force de volonté et d'une singulière énergie dont l'emploi ne s'appliquait pas toujours à la stricte équité peut-être, mais qui lui assurait un incontestable empire sur toute faible nature qu'elle trouvait à sa portée.

Du vivant de son mari, elle avait usé largement de cette prérogative en se faisant l'arbitre de tous les différends de son quartier. En ce temps-là, elle décidait de la hausse ou de la baisse d'une réputation, fixait le point où devait s'arrêter le luxe d'une *artisane*, grondait les enfants, faisait un sermon aux jeunes filles, déployant ainsi partout son incroyable et impérieuse activité.

Mais, depuis qu'elle s'était vue seule avec deux enfants qui grandissaient, et n'ayant d'autres ressources qu'une pension modique, à grand'peine maintenue, elle avait compris qu'elle ne devait rien détourner de son temps ni de ses forces, si elle voulait, comme on dit à Saint-X***, « joindre les deux bouts "à la fin de l'année. »

La mère Lallaud s'était donc peu à peu retirée de ses relations habituelles, et bientôt elle avait trouvé un nouveau motif de se fortifier dans cette volontaire réclusion.

Elle avait pensé qu'au moyen de cette vie claustrale, elle pourrait garder près d'elle, le jour comme la nuit, sa fille Rose, qui s'annonçait douce et gentille, et la préserver ainsi d'une foule d'influences fâcheuses.

« Elle n'entendra parler ni de plaisirs ni de richesses, et ne fera pas mauvaise mine à notre pauvreté, se disait tout bas M^{me} Lallaud en regardant l'enfant travailler ou dormir ; puis, quand l'âge sera venu, elle ne prendra d'inclination pour personne : je ne me verrai pas obligée de marier la faim avec la soif, comme dit le proverbe. »

En conséquence de ces raisonnements, où l'égoïsme avait peut-être bien sa part, M^{lle} Rose, dès l'âge de six ou huit ans, avait été vouée à la solitude. Elle avait appris à fuir les conversations inutiles, à marcher vite dans les rues, sans s'arrêter. Plus tard, elle sut qu'il ne fallait jamais regarder les garçons, et que la danse était une chose dangereuse à laquelle il ne fallait pas songer. La seule occupation de cette adolescente était de coudre ou de broder *pour le monde*, du matin au soir, et cela dans une chambre sans tentures, située au rez-de-chaussée et donnant sur une cour humide, aspect du nord.

M^{lle} Rose n'en était pas moins devenue une belle fille, à la taille un peu allongée, un peu frêle comme les plantes privées de soleil, mais fraîche

néanmoins, et blanche à l'égal des lis. Du reste discrète, timide, silencieuse surtout, car elle ne parlait qu'à sa mère, et sa mère parlait sans cesse.

Le jour où M. de Frankallais fut reçu pour la première fois dans la pièce qui servait à la famille de salon et de salle à manger, M^{lle} Rose n'avait pas seize ans.

Comment celui qu'on nommait « le Renard » avait-il pénétré dans une bergerie si bien défendue ? Ce texte fut longuement commenté à Saint-X***, sans qu'on y pût trouver une explication satisfaisante.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avait fait son entrée un jour à la main, et qu'il répondit aux interrogations qui lui furent faites le lendemain, à ce sujet, par les plus déterminés curieux : « J'ai rendu à la mère Lallaud quelques petits services. »

Les têtes logiques de *l'endroit* conclurent de ces deux faits que M. de Frankallais avait mis la femme Lallaud sur la voie de quelque recouvrement, et l'on cessa de s'occuper du point de départ, pour se demander ce qui retenait le jeune homme dans cette société, et comment il y employait son temps.

Quoi qu'il en soit, le seuil franchi, M. de Frankallais se maintint victorieusement dans la forteresse.

Aux journaux, aux papiers, qui d'abord lui avaient servi de passe, le jeune comte avait fait succéder des plantes pour la cour, des fleurs pour le pot de grès placé sur la cheminée, des branches de millet pour le serin bien-aimé de M^{me} Pernelle. Bientôt le conquérant s'était trouvé assez fort pour se présenter sans prétexte.

Mais alors, par combien de petits soins, d'adroites flatteries, ne savait-il pas se rendre agréable ! Dix fois en un quart d'heure, la mère Lallaud laissait tomber tous les ustensiles de sa profession ; – elle était couturière. –

M. de Frankallais, qui avait, comme on le sait, le regard oblique et les yeux souvent baissés vers la terre, relevait aussitôt soit les lunettes, soit le dé, le peloton et jusqu'aux aiguilles ; il ouvrait la porte à Cadet, le second enfant de M^{me} Lallaud ; parfois même il ne craignait pas de compromettre sa dignité de gentilhomme en attisant le feu où mitonnaient, pressés dans la marmite, des pruneaux ou autres fruits secs pour la collation du soir.

Les gens qui apprenaient ces détails par quelque circonstance fortuite comprenaient bien que la mère Pernelle, et surtout M^{lle} Rose, trouvaient un grand plaisir à cette relation, ou qu'elles pussent en concevoir certaines espérances propres à les faire transiger avec leurs anciennes habitudes ; mais ce qui attachait M. de Frankallais à ce rez-de-chaussée humide et sombre restait un impénétrable mystère.

Quelquefois, on adressait à Cadet Lallaud des interrogations plus ou moins directes :

– Allons ! ne fais pas le *secret*. conviens-en : le *Renard* fait la cour à ta sœur.

Ou bien : – Tu vas être le petit beau-frère de M. Olivier ! Tu seras joliment fier. et vous serez tous joliment riches !

Mais Cadet répondait – dans son langage affranchi des particules négatives : – La Rose ! oh ben ! oui !. il lui dit jamais rien. Il la regarde seulement pas !

Et comme Cadet était trop indépendant pour se donner jamais l'embarras d'un mensonge, on se l'était tenu pour dit.

D'un autre côté, la factrice de la poste aux lettres, – une certaine Gothon fort au courant de ce qu'on cherchait à tenir secret dans la ville, – ayant relancé le comte jusque dans cette maison pour lui remettre son journal, affirmait « qu'elle l'avait trouvé assis de manière à contempler la mère Lallaud tout à son aise, mais qu'il ne montrait à la jeune personne que le coin de son épaule. »

Il n'était donc pas amoureux d'elle !

Quant à Rose, elle n'en brodait que de plus belle, baissait les yeux plus encore que par le passé, et disait à peine vingt paroles dans une soirée, sur lesquelles sa mère lui en reprochait dix.

Qui eût bien observé eût pu dire « que, depuis les visites d'Olivier, la jeune recluse ne se plaignait plus de sortir trop rarement ; qu'elle se levait avec moins de promptitude quand un ordre de sa mère lui fournissait l'occasion de prendre l'air ; et que, parfois, un timide et furtif regard glissait à travers sa blonde paupière, et se retirait tout épeuré s'il rencontrait le coup-d'œil aigu de M. de Frankallais. »

II

Cadet Lallaud était le type du gamin de Paris, plus la physionomie particulière qu'il devait à sa province et à sa nature individuelle, – très-accusée.

Il était au physique sec, mince, d'une apparence chétive, pâle et un peu grêlé sur les pommettes. Ses petits yeux, noirs et pétillants de malice, semblaient devoir mettre le feu où s'arrêtaient ses regards.

Cet enfant était le désespoir de M^{me} Pernelle. Vingt fois le jour, elle lui prédisait la potence. Et lui, sans se demander si la potence existait encore, se riait du pronostic ; ainsi faisait-il des réprimandes de tous les bourgeois de la ville, qui ne manquaient jamais de l'admonester en passant.

Ce malheureux Cadet passait en proverbe, et son nom se mêlait à toutes les corrections que subissaient les garçons de son âge :

– Tu es un vrai Cadet Lallaud !. Le fils de la Pernelle n'y fera plus rien ! disaient les pères, les mères, les sœurs aînées. Et ces apostrophes, que n'entendait pas l'accusé, se renouvelaient incessamment.

Ce diable à quatre ne manquait pas d'un certain pittoresque ; cela tenait à l'originalité de ses allures, à sa pose, à son geste, à son entrain, surtout à une bonté native qu'il exerçait à sa manière, à une certaine sensibilité qui contrastait vivement avec l'ensemble de ses habitudes.

Cadet allait souvent à la maraude. Cependant, ce genre d'exploits lui coûtait cher. Combien de fois n'eut-il pas les cheveux arrachés, le nez en sang, et jusqu'à une oreille décollée sur le théâtre de ses rapines ! Il reçut un soir une décharge de poudre d'un certain monsieur, qui estimait assez ses géraniums et ses abricots pour les défendre à coups de fusil.

– Tiens, Rose, dit-il à sa sœur en rentrant ce soir-là ; – et jetant sur la chiffonnière un bouquet aussi frais qu’abondant : – Prends ; je l’ai manquée belle pour t’avoir ça ! M. Rabanon m’a lancé une charge de poudre !

Rose l’avait embrassé en le grondant tout bas ; mais la mère Lallaud, qui avait l’ouïe fine, entra au même instant, et prenant parti pour M. Rabanon :

– Prends à ton tour ! s’écria-t-elle en administrant au maraudeur dix soufflets ou coups de poing sur la tête. – Tiens, s’il t’a manqué, je ne te manquerai pas, moi !

Mais Cadet ne se déconcerta pas.

– Qu’est-ce que ça peut me faire, des coups de poing ? dit-il effrontément. Je suis le fils d’un brave militaire ! Croit-on pas que je va avoir peur ?

La désolation de la mère Lallaud, chaque fois qu’elle découvrait une nouvelle prouesse de ce petit Mandrin, était de voir qu’il s’appuyait du nom de son père pour se justifier.

Cette fois encore, la pauvre femme eut beau faire des prodiges de logique et d’éloquence pour lui prouver « que la guerre n’est pas le vol ; qu’on peut enlever glorieusement le bien des nations, mais qu’on ne peut rien soustraire, sous peine de honte, de ce qui appartient aux individus. »

L’entêté ne voulait pas se rendre à cet argument. Ne voyant jamais qu’une question de succès ou de défaite où sa mère prétendait lui donner une leçon de morale, il répondait par ce dicton populaire : « Sauve qui peut ! malheureux qui est pris ! »

Tout cela n’empêchait pas ce damné garçon d’avoir du cœur : il pleurait à une lecture touchante, s’attendrissait sur quiconque éprouvait un malheur, aidait de son peu de pouvoir ceux qui étaient plus faibles ou plus pauvres que lui. Bien plus, il aimait la nature, les eaux, les fleurs, la montagne. La beauté, sous toutes ses formes, agissait vivement sur ses instincts.

Un jour, un de ses acolytes lui ayant dit : – M^{me} d’Aubépin a, dans son jardin, un prunier garni à faire casser les branches : c’est presque mûr. Si tu allais y faire un tour cette nuit ?

– Oh ! non, répondit Cadet ; elle est trop bonne et trop jolie, celle-là !

Lallaud avait un sincère attachement pour sa sœur. Quand la jeune fille était rudoyée par M^{me} Pernelle, – ce qui arrivait bien souvent, – l’enfant

avait coutume de dire :

– Si elle avait encore son père, *on la traiterait pas* comme ça !

Et il ajoutait : – Laisse faire, Rose ; quand je serai grand, je te garderai avec moi, et puis je te marierai !

– Et tu lui donneras une dot, petit misérable ? répondit un jour la mère.

– Pourquoi pas ?

– Avec quoi ?

– Pardié ! quand je devrais la voler !

A de pareils raisonnements, qui se reproduisaient toujours, sauf de légères variantes, la mère Lallaud ripostait, non moins régulièrement, par une grêle de coups frappés à tort et à travers ; mais le nom du sergent n'avait pas été vainement évoqué pour la défense de sa fille, et l'orage, s'abattant sur Cadet, faisait grâce à M^{lle} Rose. Alors celle-ci remerciait son frère à la dérobée, et quelques larmes de reconnaissance s'échappaient de ses yeux mélancoliques.

Cet échange d'émotions, brusques de la part de Cadet, silencieuses de la part de M^{lle} Rose, resserrait de plus en plus les liens de ces jeunes cœurs.

Cadet n'avait pas une grande sympathie pour M. de Frankallais ; il lui trouvait *les yeux méchants et l'air surnois*.

Cependant, au moyen de quelques cigarettes, de quelques charges de poudre et de plomb pour tirer les moineaux, Olivier avait à demi apprivoisé le jeune sauvage : ils vivaient donc en paix, si ce n'est en bon accord.

Un soir, tandis que M. de Frankallais rasait les murailles à pas doux et allongés, et au moment où il allait entrer dans la petite cour qui introduisait chez la mère Pernelle, quelqu'un frappa sur son épaule, et une voix de basse taille disait en même temps :

– Ah ! je vous y prends, monseigneur !

– A quoi me prends-tu ? dit froidement Olivier.

– Parbleu ! à ton rendez-vous chez la mère Lallaud !

– Tu sais, Bornas, que ce genre de plaisanterie ne me va pas.

– Le diable m'emporte si je plaisante ! reprit Patrice Bornas. Est-ce que je n'ai pas rencontré juste ?

– Peut-être ! dit le comte qui, en général, aimait peu les réponses directes.

– Alors, dit Patrix qui, de son côté, acceptait les phrases douteuses de son ami pour des négations, – tu vas chez M^{me} Vallée par la porte de derrière. Je n’ignore pas que la cour est commune aux deux maisons.

– Il me semble que M^{me} Vallée prête peu à de pareilles suppositions, dit Frankallais avec sévérité. Certes, s’il est à Saint-X*** une femme qui, entre toutes, commande le respect, il ne faut pas la chercher ailleurs.

– Ce n’est pas moi qui te contredirai ! Si j’ai parlé ainsi, c’était pour provoquer de ta part un désaveu et entrer en matière sur un sujet., .

– Qu’as-tu donc à me dire, Patrix ? Ta voix est tout émue !

– J’ai certaines idées relativement à M^{me} Madeleine Vallée.

– Tu as des idées sur M^{me} Vallée, toi ? dit M. de Frankallais avec un accent où l’on pouvait distinguer à travers l’étonnement une légère nuance de déplaisir.

Puis, passant son bras sous celui de Bornas, il lui fit rebrousser chemin et l’entraîna vers la partie de la rue où devrait être le trottoir.

– Mais ton rendez-vous ? s’écria Patrix en voyant que son ami lui faisait quitter l’impasse où il l’avait rencontré.

– J’allais, reprit Olivier rapidement, comme un homme qui ne veut pas perdre son temps en discussions vaines, non pas à un rendez-vous, mais donner un avis à la veuve Lallaud sur une affaire qui la concerne. Je t’ai déjà dit que j’avais eu l’occasion de lui rendre quelques petits services. Te voilà satisfait. Maintenant, voyons tes idées sur M^{me} Madeleine.

– Comme tu es vif aujourd’hui ! Mes idées ne sont pas si faciles à exprimer. Laisse-moi un moment de repos, et dis-moi, puisque tu es en confiance, si, en t’occupant de la mère Lallaud, tu ne jettes pas un petit coup d’œil vers la demoiselle. Sais-tu qu’elle est bien jolie, cette espèce de niaise ?

– Je n’en sais rien. Arrive à M^{me} Vallée.

– Ah ! oui. à M^{me} Vallée. La belle madame Vallée ! comme disent tous les jeunes gens de notre ville. Eh bien ! puisqu’il faut te l’avouer, je crois que je suis un peu ensorcelé de ce côté.

– Comment donc ! amoureux ? Tu es amoureux d’elle ? Mais, mon cher, tu n’y penses pas ! Avec tes six pieds de circonférence, ta voix de stentor,

tes mains de vigneron. Allons donc ! c'est aspirer trop haut !

– Cela ne vaut pas, j'en conviens, tes six pieds de long et ta mine blême.

– Oh ! moi, '*je n'aspire pas* ! dit Frankallais en scandant sa phrase.

– Je n'en sais rien ! Tu mènes tes coups de loin, et tu pourrais bien, sans que la dame en fût complice, hanter le rez-de-chaussée de la mère Pernelle en vue de la maison qui se trouve vis-à-vis.

M. de Frankallais mordit sa moustache. Ses yeux lancèrent leur dard du côté de son interlocuteur d'une façon très-significative ; mais il n'y avait pas de lune, et l'unique réverbère – chargé de défrayer la rue tout entière – jetait de si faibles lueurs dans l'air humide, que l'honnête Bornas ne s'aperçut de rien.

– Eh bien ! reprit le comte, comme un homme qui abandonne du terrain pour mieux s'affermir dans ses retranchements, puisque tu veux le savoir, cette petite, ou plutôt cette grande Rose, ne m'est pas précisément indifférente.

– Pauvre enfant ! dit Bornas d'un ton de commisération, je ne voudrais pourtant pas qu'il lui arrivât malheur !

– Me prends-tu pour Méphistophélès ? dit Olivier avec dédain. Ne crains rien, Don Quichotte des belles, chevalier de leur honneur ; il n'arri vera d'autre malheur à Mlle Rose que d'être trouvée gentille, de s'ennuyer un peu moins le soir, et de recevoir en étrennes, au jour de l'an, une ou deux livres de dragées dans un cornet de carton peint.

– Tsss. j nc m'y fie guère ! dit Bornas en secouant sa forte tête.

– Si tu pouvais mettre un système dans ta cervelle et en profiter, dit lentement M. de Frankallais, je t'expliquerais comment les filles gardées par un cerbère tel que cette veuve de sergent, aussi bien que les héroïnes énergiques et vaillantes, n'ont rien à craindre de moi au chapitre de leur vertu ; mais tu n'es pas capable de saisir une théorie.

– *Tu crois !* dit Patrix en soupirant.

C'était l'argument que ce digne garçon opposait, d'ordinaire, aux subtilités railleuses d'Olivier, quand il ne se sentait pas de force à les combattre.

– Revenons à M^{me} Vallée, reprit le comte. Tu dis donc, avocat.

– Je dis que j'en perds le boire et le manger, comme une bête !

– Eh bien ! où en es-tu ? dit Frankallais très-attentif à la réponse.

– Au premier mot, si ce n'est au premier pas.

– Ce qui veut dire ?

– Cela veut dire que je vais acheter chez elle mes cordons de montre, mes boutons de manchettes, mes gants ; – et Dieu sait ce que j'en use depuis deux mois ! – mais, dès que je veux dire un mot aimable, voilà que ma langue s'embarrasse et que je tremble comme un enfant qu'on va punir.

– C'est, disent les romanciers, l'indice du véritable amour.

– Et je le crois ! répondit Bornas avec une conviction profonde.

– Au moins tes regards ont parlé ? Tes yeux ne sont pas sans éclat.

– Crois-tu ?

Bornas avait l'habitude d'employer le *crois-tu* ? interrogatif pour exprimer une espérance, comme le *tu crois* ! exclamatif pour repousser une malice.

– Certainement, je le crois ; mais réponds-moi !

– Je ne dis pas que mes yeux n'aient pas parlé ; mais ils n'auront pas été entendus : j'en ai bien peur.

– Comment le sais-tu ? Est-ce qu'elle ne te regarde pas, elle ?

– Oh ! mon Dieu, si ! mais d'un air si tranquille. J'aimerais mieux, je crois, qu'elle ne me regardât pas du tout.

– Alors il faut y renoncer ! dit Olivier, qui paraissait vouloir terminer l'entretien, et déjà avait séparé son bras de celui de Bornas.

– Y renoncer ! comme tu y vas !. reprit Patrix en le retenant.

– Mais si elle ne t'aime pas ! Du reste, vois-tu, Bornas, il paraît que la dame de tes pensées est au-dessus de toute séduction.

– Je le sais bien, et c'est pourquoi j'y pense sérieusement.

– Mais où donc va ton sérieux ? Tu veux épouser. une lingère ?.

– Je n'ai pas de préjugés.

– Ni moi ; mais tu ne réussiras pas mieux que pour « *l'autre motif*, » et, de plus, elle se moquera de toi !

– Le penses-tu ?

– J'en suis sûr.

– Il faudra donc que j'y renonce ?

– Je te le conseille. A ta place, je le ferais.

Patric Bornas – qu'on appelait à Saint-X*** *le gros Patric*, ou *Patric Bonasse* – était un homme simple et crédule par bonhomie plutôt que par défaut d'intelligence. Il avait fait d'assez bonnes études, et il était regardé au barreau comme un avocat instruit, si ce n'est éloquent.

Les sarcasmes d'Olivier étaient peut-être pour beaucoup dans la réputation d'incapacité qu'on avait octroyée à Patric en dehors des affaires, et qui le faisait *passer en dérision* dans la petite ville.

Il n'était pas sans s'apercevoir des intentions malicieuses de son intime ; mais il les prenait pour de la gaieté. Et pour peu que ce dernier se montrât sérieux et inoffensif, l'avocat lui accordait une confiance sans bornes et une déférence pleine d'humilité.

C'était la loi des contrastes, sans doute, qui avait réuni deux natures si diverses et les avait si bien attachées l'une à l'autre, que M. de Frankallais ne cherchait guère d'autre société, parmi les hommes, que celle de Bornas ; que Patric ne pouvait rien faire, rien entreprendre, et presque ne rien penser et ne rien croire sans l'assentiment d'Olivier.

Bornas parlait assez pour permettre à M. de Frankallais de satisfaire ses habitudes silencieuses et de s'abandonner à son caractère quelque peu taciturne : c'était encore une raison d'intimité.

Lorsque M. de Frankallais, en ses jours d'expansion, si rares qu'ils fussent, éprouvait le besoin de communiquer sa pensée, ou plutôt de la mettre en dehors pour se la mieux formuler à lui-même, il était sûr de trouver chez l'avocat une attention toute spéciale, un aide actif pour l'accomplissement de ses desseins.

En revanche, Patric avait dans le comte un auditeur d'autant plus complaisant qu'il ne se faisait pas toujours un devoir de le suivre dans sa prolixité, et un bon conseiller pour tout ce qui demandait finesse ou prudence.

Bornas est la main de M. de Frankallais.

« M. de Frankallais est la tête de Bornas, » – disait-on à Saint-X***, où l'on se pique, aussi bien qu'ailleurs, de langage imagé.

Au moment où les deux amis se séparèrent, après l'échange d'une poignée de main, une personne, qui se tenait cachée dans l'enfoncement

d'une porte, se montra tout à coup, glissa entre eux et s'enfuit à toutes jambes.

– On aura entendu notre conversation, dit Bornas. Eh bien ! tant mieux ! je voudrais qu'on allât dire à M^{me} Vallée ce que je n'ose lui faire savoir moi-même.

– Si je connaissais l'insolent qui nous épiait ainsi !. dit Olivier les dents serrées. Mais se calmant tout à coup, il rebroussa chemin et se dirigea vers la maison de la mère Lallaud.

III

M^{me} Vallée était une femme d'une beauté remarquable, même à Saint-X***, où il y avait bon nombre de olies femmes du *temps de M. Frankallais*. Ses cheveux, noirs et brillants comme le jais, n'eussent pas été dédaignés par une Milanaise, tant ils étaient souples et luxueux. Ses longues boucles, qui tombaient en *reentirs*, selon la mode d'alors, encadraient avec harmonie les vives et fines couleurs de ses joues. Ses yeux noirs avaient une puissante vie, une grande clarté ; mais le regard était tempéré par une extrême douceur et, pour ainsi dire, par un fluide aimant qui lui donnait une indicible puissance d'attraction.

Du reste, tous les traits du visage s'accordaient si bien, qu'ils semblaient prendre plaisir à se trouver ensemble. Chacun avait cependant sa physionomie propre, et une signification très-spéciale : le front accusait l'intelligence, le nez la fierté, la bouche la bienveillance, les sourcils les impressions profondes.

Quant aux dents, M^{me} Charleroy, la libraire, elle-même, – la critique émérite du pays, – n'osait en nier la blancheur et le délicieux arrangement.

On accordait, de plus, à M^{me} Vallée *un port de reine et des manières bourgeoises*, – ce qui, dans le pays, signifie distinguées ; – des mains trop belles pour les mains *d'une femme de métier*.

On lui reconnaissait un caractère aimable et inoffensif ; on lui tenait aussi grand compte de toutes ces merveilles de la mode qu'elle savait si bien créer ; de cette science de la forme et de la nuance qu'elle adap – tait, avec tant de succès, au teint brillant de M^{lle} Valençay, à la pâleur de perle de M^{me} Allemagne, à la taille de M^{me} de Brigé, la *sous-préfette* ; à la désinvolture originale de la fine et alerte M^{me} de Luyné.

Voilà, en somme, ce qu'était M^{me} Vallée, ou du moins ce qu'on en connaissait.

Mais d'où était-elle ? d'où venait-elle ? comment avait-elle passé les années de sa première jeunesse ? C'est ce qu'on ne pouvait découvrir à Saint-X***, et, certes, ce n'était pas faute d'envie.

Cette énigme était devenue l'une des grandes préoccupations de la ville, depuis qu'un étranger, parcourant le département pour ses affaires ou pour son plaisir, avait acheté pour la jeune femme le fonds de lingerie et modes d'une certaine M^{me} Lefrank qui voulait quitter le commerce.

On s'était bien informé près de la directrice du bureau de la diligence qui avait reçu M^{me} Vallée au *débarquer* ; mais la feuille du conducteur n'avait rien appris, si ce n'est que la voyageuse avait été prise à Paris.

Quelques femmes, mystérieusement réunies, avaient consulté, à l'intention de la nouvelle arrivée, une tireuse de cartes réputée fort habile ; mais l'oracle avait répondu par les mots vagues : « revers de fortune. chagrins d'amour, » et la question n'avait pas fait un pas.

Enfin, au café de l'*Union des bons enfants*, on avait, un soir, étudié la chose fort au sérieux. Le clerc de M^e Ramillon, le notaire – tout en maugréant contre cette ville de Paris, si grande, disait-il, que les habitants d'un quartier ne se connaissent pas entre eux – avait proposé la motion « que chacun écrivît à ses connaissances, *dans cette capitale*, pour voir si l'on n'arriverait pas ainsi à obtenir des éclaircissements touchant l'existence de cette M^{me} Vallée. »

En conséquence de la décision prise en cette assemblée délibérante, sur les conclusions du clerc, on s'adressa : qui, à des étudiants en médecine ; qui, à des commis en nouveauté, pour savoir si quelque chose de semblable

à cette belle Madeleine n'avait pas été rencontré soit à *la Chaumière*, soit *au bal de Tivoli*, soit enfin dans une région quelconque du quartier Latin.

« Elle a des airs de princesse ! avait fait observer le plus perspicace, en posant la question à ses correspondants ; mais à Paris, on trouve, je crois, des princesses partout ! »

Rien n'avait répondu au signalement. Les plus âpres curiosités se virent donc obligées d'abandonner leur recherche sur le passé de M^{me} Vallée et, pour se consoler, se vouèrent corps et âme à l'examen de son présent.

Mais c'était encore en pure perte. Rien n'était simple comme la vie de cette femme. Elle ne recevait pas un seul homme, excepté dans son magasin, et toujours en présence de ses ouvrières. C'était bien désolant, bien insipide ; mais, vraiment, il n'y avait pas le plus petit mot à dire.

Un jour, pourtant, toutes ces indiscretions déçues s'étaient violemment réveillées et n'avaient pas facilement lâché prise.

Une lettre était arrivée de Moscou à l'adresse de la lingère. La nouvelle avait circulé avec force commentaires et méchants propos, car une foule de gens étaient bien persuadés « qu'on ne pouvait recevoir une lettre de si loin sans avoir sur la conscience quelque pesant secret. »

Un des plus zélés défenseurs de la morale publique ne craignit pas d'aller trouver la *factrice* et de lui demander avec certaines précautions si, le cas échéant de nouveau, « elle ne consentirait pas, dans l'intérêt du bien, à livrer la lettre, ne fût-ce que pour une heure, à des personnes discrètes qui n'en abuseraient pas. »

La *factrice* avait obstinément refusé, dans la crainte de perdre sa place ; mais comme elle ne s'intéressait pas moins que les autres aux précédents de M^{me} Vallée, elle promit de montrer l'adresse, afin qu'on pût pressentir au moins « si la lettre était d'homme ou de femme, d'une main française ou de quelque naturel des lointains pays ! »

M^{lle} Gothon dit même qu'elle condescendrait à laisser appliquer à une vitre le pli tel qu'il se trouvait, pourvu que ce fût en sa présence.

La lettre vint en effet. Elle était écrite par une femme. Les caractères et la forme de la suscription n'accusaient rien d'étranger ; les mots que le verre rendit apparents ne donnèrent qu'un sens confus ou banal.

Cette circonstance mit un peu de calme dans les esprits, et M^{me} Madeleine qui, du reste, ne se doutait guère de toutes ces enquêtes, put recevoir ses courriers sans qu'on s'en occupât davantage.

Comme on peut le croire, plus d'une personne officieuse s'était empressée autour de l'inconnue. Sous le prétexte de l'initier aux petits mystères du pays, on l'avait plus ou moins interrogée sur les siens.

Mais M^{me} Vallée, dont la franchise allait jusqu'à l'abandon dans tout ce qui touchait à son existence actuelle, restait, à l'égard de son passé, dans une impénétrable réserve.

Aux interrogations trop directes, la jeune femme répondait en souriant : « Ma vie n'a jamais offert aucun intérêt ; elle a été toute simple et monotone. Parlons de vous et non de moi ! »

Pour ceux qui lui inspiraient de la sympathie, elle atténuait ses refus en disant :

« Laissez-moi donc toute au présent. J'ai si bien adopté Saint-X*** pour ma patrie, que je ne veux plus regarder en arrière. »

IV

Quelques jours après l'entretien qui avait eu lieu entre M. de Frankallais et son ami Bornas, à l'entrée de la rue de l'Arbre, M^{me} d'Aubépin reçut une lettre anonyme ainsi conçue :

Madame,

« On vous trompe ! Une personne, que vous croyez peut-être tout occupée de vous, se montre souvent dans le quartier Saint-

Gervais, entre chien et loup, avant de se rendre à votre demeure, ou bien, vers neuf heures et demie, après vous avoir quittée.

Ce personnage n'a pas craint d'avouer qu'il était amoureux de la fille Lallaud. L'indigne !. quand vous voulez bien le recevoir assidûment vous compromettre pour lui ! Au reste, avec son air en dessous, il s'en permet bien d'autres. Qu'est-ce que la petite Juliette Mornin va faire, vers dix heures du soir, le long de son enclos ?

Pourquoi, lui qui est peureux et qui craint le froid, se trouve-t-il souvent, la nuit, dans une maison délabrée de la rue Bernette, où le vent souffle et où la pluie tombe comme dehors ?

N'est-ce pas parce qu'il s'y trouve, en même temps que lui, une certaine Fanchon ?... car on ne sait pas où s'arrêtent les caprices de ce monsieur !

Encore une fois, madame, méfiez-vous de lui ! »

Cette lettre était d'une écriture contrefaite et d'une orthographe peu orthodoxe.

M^{me} d'Aubépin pleura beaucoup après avoir lu cette page ; mais elle attribua ses larmes aux seules lignes qui avaient trait à sa réputation, se regardant comme tout à fait désintéressée dans les aventures d'amour qui pouvaient concerner son cousin. Olivier lui avait si bien persuadé qu'il était l'homme le moins compromettant du monde, qu'elle recevait comme une blessure toute nouvelle cette confirmation de ses anciennes craintes touchant sa bonne renommée.

La pauvre femme, si timorée sur le chapitre des mœurs, ne cessait de répéter avec des torrents de larmes : « Mon Dieu, comme on est méchant dans les petites villes ! Mais qu'ai-je donc fait à ces habitants de Saint-X*** ! »

Puis elle relisait et se disait avec effroi : « Ils comptent les visites de mon cousin ! ils savent à quelle heure il entre, à quelle heure il sort !... Ces relations, innocentes pour nous, sont noircies en passant par leurs méchants propos ! La boue salit ce qu'elle touche ! Je ne devrai donc plus voir

personne ! Il me faudra donc vivre seule. pleurer seule., . mourir seule !... sans oser appeler le seul ami, le seul parent qui me soit dévoué ? Hélas ! n'est-ce pas déjà un assez grand malheur que d'avoir perdu un mari bien-aimé ? Faut-il renoncer au droit d'échanger quelques paroles d'affection bien permises et que, certainement, mon pauvre Théophile n'aurait jamais condamnées ! »

Et toujours la jeune femme achevait ses monologues en répétant : « O mon Dieu ! mon Dieu, qu'on est méchant dans cette petite ville ! »

Cependant, par une foule de chemins détournés, cette âme, la plus naïve des âmes pourtant, revint sur ce qui lui avait semblé indifférent d'abord, et en fit l'objet principal de ses préoccupations. Elle se crut bientôt le devoir de s'indigner, autant que le permettait son paisible caractère, de ces accusations injurieuses et méchantes, qu'elle regardait certainement comme autant de calomnies, mais dont elle cherchait toutefois, à son insu, la cause ou le prétexte.

" Lui ! un gentilhomme, un homme du monde. se disait-elle, il pourrait trouver quelque charme dans une maison Lallaud ! C'est impossible ! A quel moment, d'ailleurs, pourrait-il fréquenter ces gens-là ? Je sais bien l'emploi de ses journées. Pour les soirées, il les passe ici, quoi qu'on en dise. Il vient de bonne heure, et, quand il se retire, il se rend directement chez lui. C'est du moins ce que j'ai pu induire vingt fois de ses conversations. Après tout, mon cousin ne ment pas, et je ne lui ferai pas l'affront de mettre, sa sincérité en balance avec les accusations d'un lâche anonyme. Pour ce qui lui est imputé de plus, je croirais l'outrager en y donnant seulement un moment d'attention. Un homme rempli de respect pour les femmes, tel que se montre Olivier capable des égards les plus délicats, des procédés les plus aimables, voudrait s'abaisser jus-qu'à Je ne sais pas bien ce que c'est que *la maison délabrée de la rue Bernette*, et je ne connais pas M^{lle} Fanchon... mais je vois bien qu'il y a là-dessous quelque insinuation odieuse. Oh ! que je me repens d'avoir achevé de lire cette stupide lettre ! »

M^{me} d'Aubépin pleurait de plus belle. Sa porte fut fermée ce jour-là ; elle ne put travailler et ne dina guère.

Le soir, lorsque M. de Frankallais fit entendre le coup de sonnette qu'elle connaissait si bien, la jeune femme sentit son cœur faiblir. Le bruit des pas de son cousin, montant l'escalier de pierre, l'émut comme un événement inattendu.

– Qu'avez-vous donc ? s'écria Olivier tout en saluant. – Êtes-vous malade ? avez-vous reçu quelque nouvelle fâcheuse de votre famille de Bordeaux ?

– Je n'ai rien, mon cousin, dit M^{me} d'Aubépin en essayant de sourire.

– C'est-à-dire que vous n'avez, grâce à Dieu, aucun sujet de chagrin bien sérieux ; vos yeux n'en sont pas moins gonflés, vos joues pâlies. Et, comme vous n'êtes pas très-sujette aux vapeurs, il faut bien que tout ce trouble ait un motif. – Voyons, Adèle, soyez confiante, reprit le comte d'un ton affectueux où perçait une légère pointe de raillerie ; dites – moi vos ennuis ! Les oignons de vos tulipes ont-ils gelé cette nuit ? Fritz, votre danois, aurait-il rencontré, par malheur, une de ces noix vomiques semées, par ordre de M. le maire, à l'intention des chiens en suspicion de devenir enragés ? Votre serin a-t-il rompu son ban ?

– Mon cousin, vous vous moquez de moi, et cela n'est pas bien du tout, dit M^{me} d'Aubépin, coupant court à cette énumération. Pour vous en faire repentir, je vous avouerai que je me sens vraiment fort triste.

– Je le vois, répondit Olivier d'une voix pénétrée ; mais je voulais me venger.

– Vous venger ! Et de quoi ?

– Me venger de votre silence.

– Je vous assure, reprit doucement Adèle, que vous êtes bien injuste, Olivier.

A ce moment, la jeune femme, qui contenait difficilement ses larmes, – en contractant ses yeux et sa bouche, – ne put les retenir plus longtemps.

M^{me} d'Aubépin n'était pas précisément une belle personne ; mais elle avait un charme infini : il tenait à une sensibilité expansive, à une candeur d'enfant qui était le caractère particulier de sa physionomie. Son sourire était souvent mélancolique ; ses yeux étaient toujours tendres ; mais en cet instant, ses prunelles noyées annonçaient tant d'affliction, ses joues pâles

étaient si tremblantes, sa bouche si désolée, que M. de Frankallais en demeura frappé et se sentit troublé lui-même.

Tout ce qu'il y avait en réserve dans ce cœur faisait irruption par la porte de la douleur ; des trésors de grâce et de tendresse semblaient jaillir de ce visage bouleversé. Jamais Olivier n'avait contemplé une femme aussi naïvement troublée, ni plus attrayante dans l'émotion. Il crut la voir pour la première fois. Il restait silencieux sous le charme ; il n'était pas homme à laisser évaporer les impressions agréables. C'est pourquoi il ne se hâtait pas de parler.

M. de Frankallais regardait complaisamment et avec intensité la jeune femme, comme ferait un artiste qui voudrait peindre avec ses souvenirs. L'examen fut long et probablement très-expressif, car M^{me} d'Aubépin, se sentant rougir, mit la main sur ses yeux et dit vivement :

– Ne me regardez pas ainsi, Olivier ; vous me faites peur !

M. de Frankallais, qui jusque-là s'était tenu debout, se laissa tomber en souriant dans la bergère moelleuse où il s'établissait chaque soir, à droite de-la cheminée. Puis, se rapprochant un peu du fauteuil de M^{me} d'Aubépin, qui se trouvait à l'extrémité opposée, il dit d'une voix douce et insinuante :

– Allons ! Adèle, que signifient tout ce chagrin et tout ce mystère ? Soyez raisonnable, et parlez-moi enfin ! Ne suis-je plus votre ami ? Ai-je perdu votre estime et votre confiance ?

– Oh ! bien loin de là, mon cousin, mais.

– Mais quoi ?

– Je n'oserai jamais vous le dire !

– Faut-il que je vous aide un peu ? Voyons. vous allez peut-être vous remarier ?

– Vous savez bien que non ! reprit précipitamment la jeune veuve. Puis elle continua d'un ton plein de langueur : Après avoir perdu mon Théophile, je n'aspire à rien de plus qu'à vivre tranquillement de ma vie actuelle. Vous le savez bien, mon cousin. Si, du moins, on ne cherchait pas à troubler mon obscure existence !

– Quelqu'un vous a-t-il contrariée, ma cousine ?

– Plus que cela !

– Offensée ? calomniée ?

– Peut-être, dit Adèle avec empressement, et se trouvant heureuse d’être mise sur la voie d’un demi-aveu.

– Comment ! ce serai vrai ? Calomniée ?

– Peut-être un peu ; mais on a calomnié surtout une personne à qui je suis très-attachée, et j’en suis péniblement affectée.

– Pourrais-je savoir, dit M. de Frankallais avec un peu de sécheresse, de quelle bienheureuse réputation vous vous faites solidaire avec tant de générosité ?

– Vraiment, Olivier, vous prenez les choses d’une façon singulière, et vous me feriez dire ce que je voudrais garder. Vous savez bien que j’ai peu de relations à Saint-X***. et les personnes que je reçois de loin en loin me sont presque aussi étrangères que si je ne les voyais jamais. Enfin, reprit-elle avec un embarras croissant, vous ne devez pas ignorer que je porte l’esprit de famille à un très-haut degré et que, là seulement, je me fais solidaire. puisque vous avez employé ce mot !

– Je ne vous connaissais ici, madame, d’autre parent que moi !

Le comte comprenait déjà, mais il ne voulait pas s’en donner l’air.

– Eh bien !

– Eh bien ? dit Olivier, interrogeant à son tour, au lieu de répondre.

– Si c’était vous qu’on eût calomnié.

– Eh ! dites-le donc !. mon Dieu, dites-le donc ! afin que je vous remercie, et que je rende grâce à ces chers habitants de Saint-X***, puisqu’ils me valent une preuve si précieuse de votre intérêt !

– Il fallait bien, reprit-il après une pause, faire tant de cérémonies pour m’avouer que ce petit nid de vipères a secoué sur moi son venin une fois de plus ! Si vous saviez, ma bonne cousine, comme je suis cuirassé à cet endroit-là ! Maintenant, achevez la confidence. Que me reproche-t-on ? Qu’ai-je volé ? Qui ai-je assassiné ? Aurais-je fait un faux ? Suis-je bigame ? Ils n’en diront jamais assez pour me causer de l’étonnement ou de la colère !

M. de Frankallais s’arrêta. Et, comme un démenti muet aux dernières paroles qu’il venait de prononcer avec une véhémence contraire à ses habitudes, il lança à droite et à gauche, vers le parquet, son regard d’acier, chargé de sarcasme et de haine.

– Les accusations ne sont pas de cette nature, dit Mme d'Aubépin devenue plus calme, et je me sens vraiment fort gênée pour vous en parler.

– Il faut donc que je devine encore ! Affaire d'amour, n'est-ce pas ? Comme si je me laissais prendre d'amour, vous n'en seriez pas la première instruite !

M. de Frankallais compléta sa phrase par un regard significatif qui allait bien au-delà de ce qu'elle exprimait.

M^{me} d'Aubépin se sentit rougir de nouveau et baissa modestement ses longues paupières.

– Mais qui donc est venu vous parler de moi ? Savez-vous que ma curiosité est singulièrement excitée ?

– Personne n'est venu ; personne ne m'a parlé.

– Alors, on vous a écrit ! Qui donc s'est permis, je ne dirai pas de m'injurier, mais de vous donner l'ennui de lire ces injures ?

– Je n'en sais rien.

– Une lettre anonyme ? Bravo ! je les reconnais bien là. Montrez-moi cette lettre, Adèle, afin que je n'y pense plus dans un quart d'heure.

Mme d'Aubépin ouvrit le tiroir d'une chiffonnière, mais elle le referma aussitôt, puis elle le rouvrit encore et en tira une lettre.

– Montrez-moi vite cela ! Et il s'apprêtait à prendre de vive force le papier que M^{me} d'Aubépin ne paraissait pas bien décidée à livrer.

– Je vous la donne ! je vous la donne ! dit la jeune femme, voyant l'intention de son cousin.

Après avoir fait plusieurs fois un pas en avant et un pas en arrière, avançant la lettre d'un geste et d'un geste la retirant, Adèle jeta le pli sur la cheminée et s'enfuit, pour ne pas assister à la lecture.

A peine avait-elle quitté l'appartement qu'elle revint et dit par la porte entre-bâillée :

– Après tout, mon cousin, j'ai eu tort, je crois, de vous reconnaître dans cette sotte lettre ; cela ne vous ressemble en rien.

Mais M. de Frankallais était trop occupé des yeux et de la pensée pour que ses oreilles fussent à sa disposition. Il n'entendit pas plus qu'un sourd.

Adèle, voyant avec quelle avidité le regard perçant du comte dévorait l'écrit anonyme, se repentit sérieusement d'en avoir parlé, et courut au

jardin pour essayer de se remettre.

On était en novembre. Le temps était sec, l'air vif, et la lune brillait. M^{me} d'Aubépin, qui avait ordinairement la démarche digne et lente, parcourait les allées à grands pas et faisait crier sous ses pieds les feuilles desséchées par la bise d'automne.

Une agitation inaccoutumée et la fraîcheur du soir avaient répandu sur les joues, souvent incolores, de la jeune femme un admirable éclat. Ses cheveux, dérangés par de soudaines rafales, donnaient à sa physionomie un charme étrange.

M. de Frankallais, des fenêtres du premier étage, voyait ou devinait les changements qui venaient de se produire dans cette paisible nature, et il jetait sur la lettre anonyme – que ses doigts avaient précédemment froissée – un coup d'œil apaisé et satisfait.

– Ils ont voulu me nuire, murmurait-il entre ses dents aiguës. Braves gens ! sans eux, qui sait combien de temps il m'eût fallu pour la voir ainsi !

M^{me} d'Aubépin pensa qu'elle devait enfin revenir, qu'elle agissait comme une petite pensionnaire, et que son parent devait la trouver affectée et ridicule.

Elle remonta dans l'escalier. Elle se sentait toute confuse en entrant dans le salon. Comme, chez elle, toute pensée se traduisait en émotion, toute émotion apparaissait sur ses traits : c'était là son grand charme. Elle aborda M. de Frankallais avec cette expression, moitié rire et moitié larmes, qui la rendait semblable aux enfants.

– C'était donc là ce grand secret, ce grand malheur ? dit Olivier en tendant la main à sa cousine. Et il retint un moment celle qu'elle lui avait livrée.

– Il est toujours cruel de voir outrager ceux qu'on estime. Puis, Olivier, ces méchantes insinuations sur notre amitié.

– Prouvent ce que valent les accusations dont on m'honore.

– C'est ce que je me suis dit ; et pourtant, je ne sais jusqu'à quel point je puis mépriser leur malice, en ce qui concerne nos relations surtout. J'ai pris soin, tant qu'a vécu mon mari, d'éviter non seulement tout ce qui aurait pu effrayer son cœur, mais encore tout ce qui aurait pu attirer sur lui quelque

mot railleur. Je dois le même respect à sa mémoire, dussé-je y perdre toute paix et tout bonheur.

– Ainsi, vous céderiez aux instigations d’une lettre anonyme ? Vous obéiriez aux méchants ?

– Si c’était mon devoir, Olivier ? dit la jeune veuve en interrogeant son parent du regard.

– Et, pour ce prétendu devoir, que vos scrupules seuls vous imposeraient, Adèle, vous me chasseriez de votre maison ?

– Oh ! mon cousin. chasser n’est pas le mot ! Mais. je serais certainement capable d’un grand sacrifice pour ne donner aucun prétexte à la calomnie.

– Je suis trop intéressé à la question pour aider à la résoudre, reprit M. de Frankallais avec l’accent d’une profonde tristesse ; décidez de mon sort, madame. Faut-il abandonner nos bonnes causeries du soir, seule consolation de mes ennuis de la journée ?

– Peut-être pas pour toujours.

Olivier continua sans paraître l’avoir entendue. Il lui sembla qu’il perdait du terrain.

– Faudra-t-il renoncer à vous parler de Théophile, que j’aime vraiment de cœur, le voyant si vivant dans votre mémoire ? Faut-il m’enfermer dans la solitude avec les sombres idées que je dois à ma faible constitution ? Parlez, je suis prêt ! Que les jours soient bons ou mauvais, la vie est courte, après tout ! Je n’aurai pas trop sacrifié, si votre repos dépend de mon obéissance. Adèle crut voir une larme glisser entre les paupières du comte pendant qu’il prononçait les dernières paroles d’une voix presque éteinte.

– Si je prenais une si douloureuse résolution, je voudrais en souffrir seule, Olivier. Contre vous, je n’ai pas de courage. Et si vraiment vous deviez en être bien chagrin.

– Ne vous occupez pas de moi, chère cousine, et disposez de mon sort selon votre désir, quel qu’il soit.

– Eh bien, ne changeons rien. Théophile, là où il est, doit planer au-dessus des préjugés de ce monde. Il doit lire assez clairement dans nos cœurs pour en comprendre la pureté. Il me pardonnera de ne pas affliger votre âme pour satisfaire à des considérations personnelles ; il me louera,

j'espère, de ne pas avoir cédé aux exigences d'un monde aussi injuste que puéril.

– Êtes-vous bien décidée ?

– Bien décidée.

– Sans regrets ?

– Sans regrets.

Olivier baisa respectueusement la main de la jeune femme. Il paraissait fort ému.

Ils avaient parlé près de la fenêtre, sous un rayon de lune. Dès qu'ils furent tranquillement installés aux deux coins de la cheminée, devant une grosse souche embrasée :

– Est-ce que vous connaissez seulement cette famille Lallaud ? dit Mme d'Aubépin. Je gagerais que vous avez à peine entendu prononcer ce nom ? reprit-elle avec un aimable regard qui implorait une réponse affirmative.

M. de Frankallais hésitait à répondre ; mais, après un instant de réflexion, il dit d'un air fort dégagé :

– Au risque de blesser vos susceptibilités aristocratiques, – car vous en avez un peu, ma cousine, il faut bien en convenir, – je vous dirai que vous perdriez votre gageure. Je connais la mère Lallaud et M^{lle} Rose.

– Vraiment ? interrompit la jeune femme avec un mouvement de contrariété qu'elle ne sut pas dissimuler au comte.

– Vraiment ! dit Olivier, du ton le plus naturel. Je connais aussi Cadet, le plus franc vaurien de la ville. Je connais les pots de réséda et de violettes soignés par cette jeune Agnès, aussi muette que le buste de l'Empereur établi sur sa cheminée. J'ai subi le chien Azor, la bête la plus crieurde qui se puisse entendre ! J'ai pu saluer l'oie, pauvre innocente créature qu'on accueille en amie dans les appartements, en attendant le sacrifice auquel on la destine ; et le serin ! que M^{me} Pernelle aime au moins autant que ses enfants. Ah ! si je connais la famille Lallaud !

M^{me} d'Aubépin riait. Elle ne savait guère si son cousin parlait sérieusement ou s'il employait l'ironie, son arme habituelle, pour faire justice de l'impertinent anonyme.

M. de Frankallais lisait ce doute dans le regard de la belle veuve et se complaisait à son incertitude, comme un chat expérimenté aux perplexités

d'un jeune oiseau qu'il tient en crainte à portée de sa griffe.

Ce jeu se prolongea quelque temps. Cependant, M^{me} d'Aubépin ayant dit, avec une petite lèvre pincée qui ne déplut pas précisément au comte :

– Non, je n'aime pas, je ne veux pas que vous connaissiez ces Lallaud !

Le comte répondit :

– Puisque vous ne le voulez pas, je ne les connais plus ! Puis il répéta sérieusement sa formule habituelle : « J'ai eu l'occasion de leur rendre quelques services. »

M^{me} d'Aubépin était bonne et obligeante : cette explication la satisfit.

La soirée s'acheva amicalement : on était en confiance. Aussi, les heures passèrent-elles si rapidement qu'à dix heures, terme extrême des visites de son parent, Adèle se croyait à peine à huit heures et demie.

En se levant pour lui dire adieu, M. de Frankallais fixa sur la jeune femme un long et profond regard qu'elle n'eût jamais pu soutenir, mais qu'elle sentit passer sur ses joues et sur son front brûlant.

Lorsque Olivier se fut retiré, M^{me} d'Aubépin quitta lentement sa ceinture, sa montre, ses boucles d'oreilles et ses bagues. Elle plaça, un à un, ces objets dans une coupe de cristal, aussi absorbée en apparence dans cette occupation qu'elle eût pu l'être par un acte solennel de la vie. Puis, faisant un effort pour s'arracher à la secrète pensée qui la dominait, elle s'agenouilla pieusement, désirant prier ; mais elle dut recommencer bien des fois ses actes de charité, de foi et d'espérance, traversés par une invincible distraction.

Avant de se coucher, Adèle regarda le portrait de son mari. Il lui sembla qu'il avait l'air sévère et mécontent. Sans trop oser s'y arrêter, elle lui dit, ainsi qu'elle le faisait chaque soir : « Adieu, Théophile. » Puis elle se laissa tomber sur son lit et versa d'abondantes larmes.

Le sommeil de la jeune femme fut inquiet. Olivier et Théophile passèrent dans ses songes, – un instant en se donnant la main, d'autres fois se regardant d'un air hostile et sombre.

V

En quittant M^{me} d'Aubépin, Olivier s'était posé ce dilemme : « Dois-je exécrer le pamphlétaire insolent qui, sous forme de lettre anonyme, vient de s'immiscer dans mes affaires de cœur ? Dois-je le bénir pour le pas de géant que j'ai fait, ce soir, dans l'affection de ma cousine, grâce à ses perfides confidences et à ses insinuations plus perfides encore ?

Nous marchions, l'un et l'autre, dans un sentier couvert de mousse, sans même entendre le bruit de nos pas. Notre lien avait la souplesse et le charme des choses non définies ; il jouissait de la sécurité que la parenté donne, jointe à cette indicible sympathie qui remonte à nos premiers souvenirs. Si quelques parfums d'amour s'exhalaient de ces émotions paisibles, ils étaient si vagues, si applicables à la vive amitié, qu'Adèle n'en était pas effarouchée, et qu'ils ne m'engageaient à rien.

Mais, ce soir, je l'ai vue troublée, inquiète, un peu jalouse. le cœur ouvert à des impressions jusqu'alors inédites. Une nouvelle carrière m'est ouverte : faut-il avancer, faut-il rentrer dans la voie parcourue ? Que résoudre ? La réflexion ne m'éclaire pas ; l'instinct me fait défaut. »

Le comte cheminait avec une extrême lenteur à travers les rues noires et désertes. Il s'arrêtait souvent pour mieux méditer son problème. Et alors, la tête basse, un doigt appuyé sur ses lèvres, sa longue taille drapée dans son manteau, il eût assez bien représenté le fantôme de la solitude.

Non. se dit-il enfin, non ! je ne verrai pas si tôt pâlir l'étoile de ma liberté ! Non, je n'enchaînerai pas ma vie à ce moment surtout où l'attrait d'une indomptable curiosité, joint à la séduction des impressions nouvelles, m'incite à poursuivre la gloire d'un triomphe envié.

« Non, les heures patientes déjà tant de fois subies chez cette Pernelle Lallaud ne seraient pas assez payées par la contemplation des

tressaillements subits de cette placide Rose, ni par ses tendres soupirs que je devine sans jamais les entendre. »

Et, pour conclusion, il ajoutait : « Madeleine ! Madeleine ! adorable mystère, énigme qui trouble mes nuits, ne faut-il pas qu'enfin je vous devine ? »

Ce qui n'empêcha pas le rêveur indécis de se ressouvenir, après avoir fait quelque cent pas, que sa cousine était bonne, sensible, dévouée, capable de s'absorber dans celui qu'elle aimerait d'amour, et il se disait :

Ah ! si j'allais perdre Adèle ! Si, refoulant dans son cœur la tendresse qui semble vouloir s'y épanouir, j'allais la détacher de moi !

Comment vivrais-je privé de tant de soins attentifs ? Qui se préoccuperait de veiller sur ma vie ? qui soutiendrait mon cœur, si triste et si vide, au milieu des multiples amours dont mon imagination insatiable s'est fait un besoin ?

Adèle, c'est la consolation et la paix dans le présent ; elle serait le port de mon avenir, quand la vieillesse aura chassé la mobile fantaisie. Elle ne vieillira pas, elle ; son âme ne s'usera pas pour quelques larmes données à son mort ; son esprit sera toujours adorablement timoré, son caractère celui d'un enfant caressant et docile ; ses traits mêmes, dont un sourire ému est la plus grande séduction, ne subiront pas les ravages réservés à l'éclatante beauté qui étonne et subjugué.

« Ah ! si j'allais perdre Adèle ! »

M. de Frankallais n'ayant pas suivi le chemin direct pour se rendre chez lui, arriva, sans y songer, devant la maison de Patrice Bornas. Il y avait de la lumière au premier.

« L'homme de loi n'est peut-être pas encore couché, pensa-t-il ; au moins il n'est pas endormi ; il va, sans qu'il s'en doute, m'aider à trouver ma solution. Ce sera comme si je jouais à pile ou face. Il fera l'office du destin. »

Cela dit, M. de Frankallais donna un coup de mai – teau retentissant sur la grande porte cintrée ornée de clous de fer à facettes.

– Qué qui hurte si tard ? cria, après un léger intervalle, une voix de mauvaise humeur.

– C'est moi, mademoiselle Fanchette ; ne vous fâchez pas !

– Ah ! c’est vous, m’sieu Olivier ? Une belle heure, ma fion ! Qu’est-ce qui vous prend de venir comme ça éveiller les gens qui dorment tranquillement ?

– Je n’éveille que les paresseux qui s’endorment trop tôt.

– *Tais !.* dit Fanchon, toujours derrière la porte, vous êtes cocasse encore, vous ! Du moment que les réverbères sont éteints, c’est qu’il est au moins dix heures !

– C’est que les réverbères de Saint-X*** sont aussi des langoureux ; mais ça ne fait rien, Fanchette, puisque Bornas n’a pas éteint sa lampe.

– C’est comme ça qui se tue ! Je lui en dirai deux mots demain matin.

– Alors vous ne voulez pas m’ouvrir ?

– Encore *faut-y* qu’on s’habille, m’est avis !

– Ah ! tout ce que vous voudrez, mademoiselle ; prenez votre temps !

La toilette de rigueur étant achevée, – c’est-à-dire les jupons attachés et la camisole agrafée, – Fanchette ouvrit enfin et montra, pleinement éclairé par le bougeoir qu’elle tenait à la main, son visage rouge et grêlé, encadré dans un bonnet d’indienne sans garniture.

M. de Frankallais se jeta précipitamment dans l’escalier, comme s’il ne pouvait assez tôt fuir cette vue ; mais il en avait été si frappé, qu’involontairement il dit tout haut, en montant les degrés : « Mon Dieu, que cette pauvre fille est laide ! »

Fanchette avait suivi le comte à pas de loup, pour tâcher de comprendre, à travers la porte, comment son maître accepterait cette visite tardive. Elle entendit l’arrêt ; mais il ne lui vint pas à l’idée de s’en faire l’application.

« *Qu’est-ce qui* chante-là, le Renard ? se dit-elle. Il a parlé de fille laide, je crois ? Laquelle ça peut ben être ? Bon ! c’est l’heure où il sort de chez la dame de la Jeannette d’Aubépin. Je parie que c’est sur elle qu’il a dit cette méchanceté. Elle est pourtant pas trop vilaine, la Jeannette ! »

Les bonnes – qu’à Saint-X*** on nomme encore les *domestiques* – ont ainsi l’habitude de se désigner entre elles par le nom des personnes chez qui elles sont en service, joint à leur nom de baptême. Elles forment, du reste, une classe importante, même indépendamment de leurs fonctions. La plupart sont initiées aux secrets des familles, – soit par indiscretion et divination, – soit par des confidences imprudentes. Les *maîtres* les

craignent ; les habitués de chaque maison doivent compter avec elles, sous peine de s'en faire des ennemies, et leur entremise n'est jamais sans inconvénient pour la sûreté des relations.

Bornas était au lit depuis un quart d'heure. Il avait sous les yeux la *Gazette des Tribunaux* ; mais les lignes qu'il parcourait n'avaient pas un sens bien net pour son esprit. Il lisait : a *Conclusions*, » et il murmurait, « Madeleine ! » Le papier portait : « condamné à mort, » et il s'écriait : « Qu'elle est belle ! » On eût dit que, ce jour-là, le vent de la tendresse avait soufflé sur cette petite ville, du haut de ses tours massives et décrénelées.

Patric fit un cri de joie en voyant entrer son ami.

– C'est Dieu qui t'envoie ! dit-il. Et il allait entamer la confidence de ce qui causait ses émotions ; mais Olivier fut le plus prompt à l'attaque.

– Dis-moi, Bornas, commença-t-il, que doit-on préférer, la route frayée, douce aux pieds, sans encombre et qui mène lentement au but, ou bien les sentiers perdus dans les forêts épaisses qui, par mille détours, vous conduisent à l'imprévu et semblent vous promettre de merveilleuses découvertes : des rochers, des cascades, des grottes où dorment les génies, mais qui vous laissent craindre les précipices, les fondrières et les gnomes tracassiers ?

– Pour mon compte, j'aime mieux les grandes routes.

– Et pour le compte de tes clients ?

– Je n'ai pas étudié l'affaire.

– Un avocat doit être toujours prêt à conclure, qu'il comprenne ou non le cas.

– Ma foi, si je devais forcément conclure en pareille matière, je ferais comme notre ministère public, lorsqu'il est embarrassé : je m'en rapporterais « à la prudence du tribunal. »

– Tu es gai ce soir, dit Olivier en l'observant et paraissant abandonner sa première idée pour une autre qui venait de surgir dans son esprit.

– Je suis plus que gai : je suis heureux.

M. de Frankallais l'enveloppa de son fixe regard, et persista pendant quelques secondes.

– Ah ! pas de ça ! reprit Bornas en détournant la tête ; tu jettes de l'eau froide sur ma joie. Je n'ai pas besoin que tu me magnétises pour me faire

parler. Je ne demande pas mieux que de tout dire.

– Parle ! dit Olivier en riant. J’avais oublié que je fais peur aux petits enfants quand je les regarde. Si j’étais Italien, tu me ferais passer pour un *jettatore*.

– *Jettatore* ou non, écoute : ce matin, je suis allé chez *elle* pour acheter des gants. Comme c’est aujourd’hui la Saint-Blaise, et je crois aussi la Chandeleur, il y a fête à l’église ; les ouvrières étaient à la messe : M^{me} Madeleine était donc seule. Je me suis trouvé un peu troublé, je l’avoue, et la première parole est sortie difficilement de mes lèvres. Enfin, en me frottant les mains, j’ai pu dire : « Il fait un froid insupportable ce matin ; je ne pourrai jamais essayer mes gants. » Alors elle m’a dit des choses. oh ! des choses.

– Parle donc, dit vivement Olivier. – Et, pour cacher son avidité de savoir, il reprit : – Parle, ou je te regarde.

– Alors elle m’a dit, mais d’une voix. « Monsieur, prenez la peine de vous approcher du feu, mais sans y présenter vos doigts de trop près, parce que vous avez l’onglée, sans doute ? »

– Et c’est ce qui t’exalte ?

– Cela et autre chose. Attends donc que je reprenne mes idées. Ah ! m’y voici : « Merci, ai-je répondu, vous êtes d’une bonté d’ange. » Là-dessus j’ai voulu m’asseoir ; mais j’étais si troublé que j’ai renversé deux chaises et marché sur la patte d’un gros chat angora.

– Ce qui n’a pas dû te mettre bien en cour ?

– C’est ce qui te trompe. Cette personne-là n’est pas une pimbêche, une mijaurée, comme la plupart des dames de Saint-X***. Elle a caressé le chat, m’a aidé à relever les chaises ; puis, m’avançant elle-même un fauteuil, elle s’est assise à côté de moi. Oh ! quelle charmante femme !

– Après ?

– Après, nous avons causé. Et comme je lui exprimais ma reconnaissance pour une telle faveur, elle a paru étonnée. – « Madame, lui ai-je dit pour justifier ma gratitude, je sais que vous ne recevez pas de visites, et cette exception est si généreuse pour moi.

– Vous vous trompez, a-t-elle interrompu, mais sans se fâcher ; ces dames viennent me voir quelquefois, en dehors des affaires.

– Mais vous ne recevez, je crois, aucun homme dans les mêmes conditions ?

– Si je ne reçois aucune visite d’hommes, a-t-elle repris simplement, c’est qu’ils ne paraissent pas le désirer.

– Comment, vous m’autorisez.

– Sans doute, mais cette permission n’aurait rien d’exceptionnel.

– Si vous êtes bonne à ce point, ai-je repris, je m’inscris des premiers ; vous m’autorisez ?

– Oui, monsieur, certainement. Le dimanche soir, j’ai souvent quelques personnes ; quand cela vous conviendra, vous serez le bienvenu. » – Le bienvenu !. quel mot plein d’espérance !

M. de Frankallais laissa glisser ses regards sur la large face de l’avocat.

– Eh bien ! Patrix, je laisse carrière à tes rêves d’or !

Et, avec des inflexions très-compiquées :

– Bonsoir, ajouta-t-il ; nous reprendrons cela un autre jour.

Cette femme, pensa le gentleman dès qu’il se fut remis en route, ne serait pas celle que je crois deviner, si elle pouvait se laisser tenter par la fortune et la main de mon digne ami. Eh !. pourtant, qui sait ? Les femmes sont parfois si impénétrables ; les motifs qui les dirigent sont si multiples ! Si elle allait céder à l’appât d’une position, à la fascination du mariage !

Eh bien ! elle serait moins parfaite, et je n’y penserais plus. Oui. mais elle aurait toujours ses belles dents, ses grands yeux noirs, cette taille que je reconnais de si loin à travers les arbres de la campagne, et cette bouche souriante qui m’ensorcelle au point de me clouer sur place dès que je la vois venir à l’encontre de mon chemin !

En devenant M^{me} Bornas, perdrait-elle, en un mot, sa puissance attractive ? En perdrais-je, moi, le désir impérieux de pénétrer cette âme, de m’en faire, ne fût-ce que pour un moment, le centre et le dominateur ?

Hélas ! je ne puis me le cacher, ce Patrix, malgré sa vulgarité, possède une sorte de prestige que je subis tout le premier. N’est-il pas le seul homme ici dont je puisse supporter la société ? N’est-il pas devenu nécessaire au développement de mes idées, par le contraste même de nos penchants et de nos goûts ? Si M^{me} Vallée allait aussi trouver en lui le complément de sa vie, parce qu’il ne lui ressemble en rien ? Allons ! il est temps d’y mettre

ordre. Après tout, il ne pourrait lui donner que la paix, et cet être d'élection a droit au bonheur.

« Voilà ma solution trouvée ! conclut M. de Frankallais. En fin de compte, Bornas a réellement fait cesser mes doutes, mais par une voie bien imprévue, il faut en convenir. Allons ! ma pauvre Adèle, reprenez votre placidité, vivez de l'ombre de Théophile : le chemin de traverse l'a emporté ! »

Le comte se trouva extrêmement fatigué après les émotions de cette soirée. Il eut même un peu de fièvre pendant la nuit. Son insomnie lui suggéra de très-sages réflexions sur les exigences de sa constitution débile. Il se promit bien, tout en donnant carrière à sa riche imagination, de se maintenir calme dans l'enthousiasme, libre dans le pur amour, et toujours maître de commander à cette portion de son être que Suzette ou Fanchon suffisaient à satisfaire.

Avant tout, M. de Frankallais voulait vivre l'âge d'homme.

VI

Si M^{mc} d'Aubépin n'avait pas eu la fièvre, comme son parent, elle n'avait pas joui pour cela d'un sommeil réparateur. Dès rêves l'avaient agitée ; elle avait parlé tout en dormant, si bien que Jeannette, sa cuisinière, qui couchait dans un cabinet attenant à la chambre de la jeune femme, en jasait le lendemain à la fontaine, lieu où les *domestiques* se rassemblent et tiennent conseil.

– Je ne sais pas, disait cette fille, ce qui a pu arriver à madame. Elle a gémi autant que la nuit a été longue, et ce matin elle est toute drôle. *Je me pense* qu'elle a perdu *quéque* bonne somme d'argent.

– Ou son amoureux, dit la Fanchette avec un gros rire.

– Oh ! d’amoureux, y en a pas ! reprit Jeannette d’un air capable. Il ne vient chez nous que m’sieur Olivier. Et lui, c’est pas par amitié, c’est par cousinage. D’ailleurs, j’sais ben, moi, ce qu’il a dans la tête.

– A qui donc qu’i *pense* ? demanda la grosse Suzon en ouvrant de grands yeux, beaux et bêtes ; *c’est-i* à la Rose Lallaud ?

– Tais-toi ! reprit la Jeannette, il se moque ben de la Rose Lallaud, pas plus que de la Pernelle ! C’est pour des affaires qu’il y va.

– Alors, dit une petite bonne d’enfant, il n’en conte donc à personne ?

– Ça ne te regarde pas, toi, ma mie ! T’es encore trop nouvelle dans le monde pour parler de ça.

Et Fanchette, se tournant vers le groupe attentif à ses paroles, ajouta :

– Si quéqu’un voulait le croire. mais on est honnête fille, entendez-vous ?

Là-dessus, la cruche débordant, Jeannette la saisit par l’anse et s’éloigna, laissant la curiosité en suspens, et toute latitude aux commentaires.

– Qu’est-ce donc qu’elle nous chantait, la Jeannette d’Aubépin ? dit la grosse Suzon dès que la cuisinière fut partie. Est-ce qu’il en tient pour elle, m’sieur Olivier ? Quéque t’en dis, Fanchette Bornas, toi qui le vois souvent chez ton maître ?

– *Ma fi*, je lui parle guère. Il a un air surnois qui me va pas : tant mon maître est plaisant, tant celui-ci a l’air fier. Pour ce qui est de la Fanchette, elle a parlé par pure vanterie. J’parie *ben* qu’il fait pas plus attention à elle qu’à moi ! D’ailleurs, voulez-vous savoir ? dit Fanchette en retournant la tête par dessus son épaule au moment où, son arrosoir en main, elle reprenait le chemin de la maison Bornas, courant presque pour réparer le temps perdu.

– Oui, nous voulons savoir ! dirent toutes les bonnes en se précipitant sur ses pas.

– Eh bien ! il la trouve laide.

Et Fanchette reprit son chemin au pas de course.

– Laide ! laide ! dit une des servantes en retournant vers la fontaine ; on lui en donnera des plus belles !

– La Jeannette est au contraire une jolie fille, affirma la petite bonne d’enfant. Elle est toute rose, et toujours propre comme une demoiselle. Elle

aurait bien tort d'écouter M. de Frankallais. Elle trouvera un mari, et ça lui vaudra mieux.

– On voit ben que t'as été à l'école, toi, dit la Suzon ; t'as parlé comme un livre.

M. de Frankallais passa la journée dans une demi-somnolence, état qu'il s'imposait lorsqu'il s'était laissé surprendre par quelque impression trop vive.

Étendu dans son grand fauteuil à la Voltaire, il lisait tout juste pour ne pas penser, ayant eu soin de choisir le livre le moins profond et le moins émouvant de sa bibliothèque. Puis il se fit rendre des comptes par sa gouvernante et vérifia les notes de ses fermiers.

Ce régime ayant apaisé son sang et conjuré la crise d'hémoptysie qu'il avait redoutée, il sentit revivre en lui ses tendances habituelles. Il rappela ses pensées de la veille, bien décidé à disputer Madeleine à son ami, sans abandonner Rose dont il voyait, à travers sa rêverie, voltiger l'ombre diaphane, semblable à une esquisse de Janmot ; très-résolu à ne rien changer surtout à la nuance, indécise autant que charmante, de l'affection qui l'unissait à M^{me} d'Aubépin.

Le soir, il revit sa cousine. Il lui parla comme si la veille n'eût laissé aucune trace dans son souvenir. Il abrégua même de beaucoup sa visite quotidienne. Il avait hâte d'arriver à l'impasse Saint-Gervais.

C'est qu'il semblait à ce gentilhomme que ses vœux, plus intenses et mieux précisés depuis que l'espérance était entrée au cœur de Bornas, agissaient de loin sur M^{me} Vallée, et que, ce même soir, elle ferait chez sa voisine Pernelle l'apparition si longtemps attendue.

Mais il paraît que les souhaits de M. de Frankallais n'avaient pas une puissance égale à celle de son regard : Cadet., le seul Cadet, devait rompre la monotonie de cette soirée, passée entre une vieille femme loquace et une muette ingénue.

VII

« Oui, se disait M. de Frankallais dans son illusion, j'ai le pressentiment que je la verrai, que je lui parlerai ce soir. Ceux qui disent qu'elle ne dédaigne pas de fréquenter cette maison sordide, et qu'elle est au contraire en bons rapports de voisinage avec la famille Lallaud, ne l'ont peut-être pas inventé. Et cependant, pas une fois encore le sort ne m'a favorisé. Oui, je le sens, l'heure est venue ! »

En traversant la cour, il se tourna vers la façade sans lumière du corps de bâtiments qu'habitait Mme Vallée, de l'autre côté de son magasin.

« Elle est encore aux affaires. pensa-t-il, affaires de lingerie une telle femme ! Mais, dans quelques instants, elle reprendra possession d'elle-même ; elle sera celle que je rencontre dans mes promenades lointaines ; celle dont le goût, simple et distingué, préfère les rochers du vallon à la poussière du cours où la *première société* se donne rendez-vous. »

Et, comme si elle eût pu l'entendre ou que les murailles eussent dû lui servir d'interprète, il murmurait bien bas, avec une extrême tendresse :

« Oh ! venez, venez ! »

Un bruit se fit à la porte extérieure, et le gentilhomme entra chez M^{me} Lallaud.

Cadet, qui disait souvent, en parlant d'Olivier : « Je me passe avec plaisir de sa présence, » se leva aussitôt pour s'en aller ; mais comme, en même temps, il sortait de sa poche un mouchoir d'une propreté douteuse, il arriva que l'étoffe entraîna un petit cahier, chiffonné et sali, qui vint tomber aux pieds de M. de Frankallais.

L'enfant se précipita sur cet objet et le releva d'un air effaré. Le regard qu'il porta ensuite sur ce vilain papier frappa singulièrement le comte.

– Qu'as-tu donc là de si précieux ? dit-il en s'avançant vers Cadet, dans l'intention de prendre les feuilles.

– Ça regarde personne ! répondit Lallaud en retenant son manuscrit.
– Ce sont peut-être tes devoirs d'école. Montre-les-moi ! Et, d'un mouvement vif, il s'empara de l'écrit.
– Ne regardez pas ! dit l'enfant d'un ton impératif.
– Oh ! oh ! c'est un secret ?
– Rendez-moi vite *ça mien*, m'sieur Olivier. je le veux ! Et il tendait la main pour reprendre le cahier.
– Un moment donc, jeune homme, dit le comte en le tenant à distance. Vous me poussez à la chose, avec votre insistance enfiévrée et vos yeux qui brillent comme du jais au grand soleil. Vous avez des secrets, à votre âge, des secrets que vous prenez le soin d'écrire ? Cela me paraît aussi étrange qu'amusant !

Sans tenir compte des trépignements du dépossédé, M. de Frankallais feuilletait, mais sans en rien lire encore, les huit ou dix pages du manuscrit. Il y mettait une gravité moqueuse, une malicieuse lenteur.

– Rendez-moi ça ! dit Cadet les yeux flamboyants ; ça vous appartient pas !

– Je crois au moins que ce qui est à toi appartient aussi à ta mère, et je pense bien que M^{me} Lallaud me permettra.

– Bien certainement, mon cher monsieur, interrompit M^{me} Pernelle ; lisez tant que ça pourra vous faire plaisir ! Seulement, ça n'en vaudra guère la peine. C'est quelque leçon si mal écrite qu'il n'ose pas vous la montrer.

– Eh ben ! oui, c'est ça. C'est rien que des bêtises ! dit l'enfant. Qu'on me remette mon cahier et qu'on me laisse tranquille. Et il s'avança de nouveau vers M. de Frankallais, pour reprendre son bien de force ou de gré.

Le comte écarta Cadet de la main gauche, et lut à la première page :

J'aime l'eau du ciel, le fruit de la terre,
La rose, les lys.
J'aime pas la mère
Qui gronde son fils.

– Oh !. fit M^{me} Pernelle avec horreur.

– Mais ce sont des vers ! s'écria Olivier ; où les as-tu cop.

Cadet – se jetant sur lui comme une avalanche et voulant saisir les feuillets – ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase.

– Où as-tu pris cela ? reprit M. de Frankallais retenant les pages ; tu as changé quelque chose, mais évidemment, c'est une copie. Voyons, Cadet, nomme l'auteur ! Ce n'est pas assez pour un poète, mais c'est trop pour toi.

Et comme Cadet ne répondait pas, il recommença à lui écarter le bras, voulant voir plus avant dans le recueil.

– Quéque ça vous fait ? disait l'enfant en se débattant et versant des pleurs de rage.

– Tu es l'auteur ! s'écria Olivier en enfonçant sous son paletot les pages qu'il avait ressaisies ; on n'a cette pudeur et cette passion qu'en défendant ses œuvres. Où diable la poésie va-t-elle se nicher ? Raison de plus pour que je poursuive ma lecture. Madame Lallaud, c'est bien le cas d'intervenir ; obtenez de Cadet qu'il se tienne un moment tranquille.

– Viens t'asseoir à côté de moi, mauvais sujet ! dit la mère, ou bien je te jure, par la bonne sainte Procule. que je mettrai au feu ton méchant grimoire avant que tu l'aies repris à M. de Frankallais.

Cadet se résigna devant cette menace.

– Maintenant, reprit Olivier, nous allons voir, futur Virgile, ce que vous a inspiré la muse.

– Muse. Virgile. qué que ça veut dire ? Vous parlez donc allemand ?

Au lieu de répondre, le comte sortit les feuilles, croyant, cette fois, pouvoir lire à son aise ; il ne se tenait pas sur ses gardes.

A la vue de ses chères pensées sur le point d'être profanées, Cadet perdit toute prudence et, d'un bond, il saisit le cahier. Olivier lui serra les doigts pour lui faire lâcher prise ; mais l'enfant se démena comme un lionceau qui sent en lui le germe de sa puissance future et qui rugit sous les étreintes d'un adulte de force inférieure.

Cette violence effraya M^{me} Pernelle elle-même. Elle se tenait immobile.

Mais la vigueur de l'enfant se dépensa vite par son excès même. Sentant qu'il allait fléchir, il essaya de parlementer et de piquer l'amour-propre de son adversaire.

– C'est pas avec ces messieurs que vous feriez comme ça le maître, dit-il, pas même avec le gros Bonasse, qui a guère plus de force qu'un poulet. Mais je serai pas toujours petit ; je grandirai, et alors, pauvre mauviète.

M. de Frankallais, si loin qu'il fût de se croire un hercule, fut plus sensible qu'il ne le voulait paraître à ce mépris de sa force physique. Il savait qu'il était faible ; il s'en faisait un mérite près des femmes, comme d'une distinction aristocratique ; mais il ne lui plaisait pas de se l'entendre dire. Il fit donc un effort pour prouver à Cadet qu'il se trompait, et il ne tarda pas à s'emparer de l'objet en litige, malgré les coups de pieds lancés à droite et à gauche par son antagoniste.

Cependant, le pauvre poète n'avait pas cédé sans avoir recours à un moyen suprême :

– Rose ! s'était-il écrié, Rose, *je tiens* plus ! Rose, à mon secours !

Rose s'était levée ; elle avait même fait deux pas, malgré l'injonction de sa mère qui lui avait commandé de rester à sa place, lorsqu'un coup d'œil du comte la fixa sur le carreau où elle se trouvait. Un appareil de fer, la saisissant des pieds à la tête, ne l'eût pas immobilisée avec plus de puissance que cet ordre sans paroles.

Quand Rose revint à elle et qu'elle voulut se rendre compte de ce qui se passait, le manuscrit était dans les mains de l'agresseur ; Cadet n'en avait retenu qu'un lambeau.

– Eh bien ! tant mieux ! c'est déchiré, c'est perdu ! J'aime mieux ça ! fulminait le petit garçon les yeux en feu, le cœur gros de larmes.

– Tu n'as que de la marge ! reprit le gentilhomme, qui eut en ce moment un mauvais rire. Il se plaça derrière une table, tandis que la mère Pernelle, pour en finir, tenait son fils par les épaules et l'asseyait de force.

Luigi Rolla brisant sa statue profanée par un indiscret regard, Spartacus enchaîné, et ceux qui ont souffert de l'impuissance de leurs droits devant le triomphe de la force, peuvent seuls comprendre ce que furent, en cet instant, la douleur et la révolte de cet enfant vaincu.

Il s'échappa des mains de la Pernelle pour s'en aller pleurer à sanglots, tout seul, dans le grenier.

M. de Frankallais, maître du champ de bataille, donna cours à sa fantaisie.

Il lut :

J'aime mieux un jour de tonnerre
Qu'un joli jour,

Encor mieux quand la lune *éclère*
La grande tour.
Ça fait plaisir de voir reluire
Le ver luisant ;
Ça fait du bien de voir *courir*
Les pigeons blancs.

Comme on le voit, Cadet ne brillait guère par l'orthographe, et sa poésie n'était pas fort châtiée. Il affectionnait particulièrement le quatrain, comme plus facile, sans doute.

M. de Frankallais passa, sans les lire, plusieurs de ces faibles essais.

Mlle Rose paraissait émerveillée.

– Où donc Cadet a-t-il pris tout cela ? osa-t-elle dire. C'est comme les chansons.

– Est-ce qu'il y a de ces choses là dans la *grand'mère* qu'on lui apprend ? demanda la veuve.

– La *grand'mère* ne se mêle pas précisément de ce genre de productions, madame Lallaud, dit le gentilhomme.

– C'est peut-être ce qu'on appelle la mythologie ?

– Pas davantage.

– Alors ?

– Ce sont des vers, madame, et qui ne manquent pas tout à fait de poésie, bien qu'ils ne soient pas tous corrects et pèchent un peu par le sens. Votre fils, madame, sera peut-être un jour un grand poète !

– Est-ce un bon état ?

– Rarement, quant aux espèces ; mais on peut y acquérir de la gloire, ne fût-ce qu'après la mort.

– Alors, de quoi se mêle-t-il ? dit tout en colère la veuve du sergent. S'il veut de la gloire, qu'il aille la chercher où son père l'a trouvée ! Ça ne coûte rien d'apprentissage, et l'on est sûr au moins de manger du pain, quand les boulets vous passent à côté. C'est même en vue de l'état militaire que je lui fais apprendre à lire, à écrire, à compter, ce qu'il faut pour passer sous-officier enfin. On dit qu'un peu d'*octographe* et de géographie ne gêne rien. A cela ne tienne ; je dépenserai encore cinquante francs, s'il le faut, pour qu'il se perfectionne.

– Un peu de versification ne gêne rien non plus, madame Lallaud.

– Comme ce qu’il a fait là ? Je ne dépenserais pas un liard. Je n’ai pas besoin qu’il passe son temps à s’occuper de la lune, du tonnerre et autres balivernes : tout cela marcherait bien sans lui. Voyez-vous, mon cher monsieur, de ces livres comme en chansons, je n’en donnerais pas ça !

Et la mère Lallaud, joignant le geste à la parole, fit éclater, de ses doigts osseux, une chiquenaude dans le vide.

– Est-ce qu’on ne lira pas encore quelque chose ? demanda M^{lle} Rose d’un ton humble et suppliant, mais sans détourner les yeux de son ouvrage.

– Il n’est rien, mademoiselle, que je ne fasse pour vous être agréable.

Et, voyant que la veuve le regardait d’un air dont il ne put s’expliquer la signification, le comte ajouta : « Sauf le consentement de madame votre mère. »

– Mon Dieu, puisque c’est fait, lisez ! dit M^{me} Pernelle fort adoucie.

Olivier feuilleta de nouveau et s’arrêta aux lignes suivantes :

Rose, c’est le nom de ma sœur,
Voilà pourquoi j’aime bien cette fleur.

Deux larmes silencieuses coulèrent sur les joues de la jeune fille, et son cœur se serra à la pensée qu’elle s’était montrée lâche pour la défense de ce frère qui avait écrit de si douces paroles.

Cadet, cependant, tout en s’arrachant au théâtre de sa défaite, n’avait pu s’en éloigner pour longtemps.

Il était descendu sur la pointe des pieds, et, comme l’oiseau qui s’approche craintif de la cage où sont emprisonnés ses enfants, il errait dans la cour d’un air sombre ; il collait son oreille à la porte ou hasardait un regard par les étroits carreaux de la fenêtre] plombée.

C’est ainsi qu’il s’aperçut bientôt qu’on ne riait plus. Il trouva le son de voix de M. de Frankallais assez rassurant. Il comprit que sa mère s’apaisait ; il vit la joie, mêlée aux larmes, sur le visage de Rose. Il rentra donc résolument parmi ses juges, avec l’émotion de l’auteur qui n’a voulu se montrer au public qu’après la réussite de son drame.

– Eh ben ! dit-il en entrant, vous êtes-vous assez moqué ? en avez-vous assez dit sur mon compte ?

Mais son air de triomphe et d’entrain contrastait avec ses paroles.

La mère, voyant cette audace, sentit renaître son mépris pour les vers. Rose fit signe à son frère de venir près d'elle ; mais, soit distraction, soit rancune, Cadet ne se rendit pas à l'appel.

– Nous n'avons pas tout vu, dit M. de Frankallais, et de si belles œuvres ne doivent pas être gardées sous le boisseau.

– Est-ce vrai que vous pensez ça ? demanda Cadet, demi-défiant, demi-convaincu.

– Très-vrai ! dit le comte en rouvrant les feuilles, aussi vrai que tu as dit :

Quand j'ai pris les noisettes
De *mesieur* Parmentier,
Mon Dieu, qu'il a l'air bête
Devant son noisetier !

– Réussi ! dit Olivier, jubilant de malice ; je vois l'homme !

– Il ne manquait plus.que cela ! dit la mère ; il met la maraude en chanson !

– Allons ! ne vous fâchez pas, madame Lallaud, intervint le lecteur ; poursuivons plutôt ; c'est fort intéressant. Il reprit :

Que c'est charmant de voir tomber la feuille,
Quand on cueille
Le raisin !
Et les perdrix, avec leurs fines ailes,
Semblent des demoiselles
Qui cherchent le grain.

M^{lle} Rose en gardait les yeux levés. Elle allait peut-être parler lorsqu'Olivier continua sa lecture :

Je prends jamais les prunes
D'Adèle d'Aubépin ;
Mais je va voir la lune
Éclairer son jardin.

Au nom de M^{me} d'Aubépin, la veuve Lallaud prit un air consterné. Son regard semblait demander pardon à M. de Frankallais pour une telle irrévérence ; et, pour la première fois, M^{lle} Rose osa fixer sur le gentilhomme ses grands yeux gris, animés par une expression mal définie.

– Ah ! tu chantes ma cousine ! exclama le comte ; je lui en ferai mon compliment. Et tu regardes son jardin par dessus le mur de clôture, à ce qu'il paraît !

– Ça vous fait peut-être de la peine, qu'on vous y voie ? riposta Cadet avec beaucoup d'impertinence.

M. de Frankallais rongea sa moustache. Il regarda obliquement du côté de Rose, et, sans avoir l'air d'avoir entendu la réflexion sarcastique du gamin, il lui dit :

– Précisément là, monsieur le poète, vous avez fait une faute de rime.

– Quelle faute ?

– Tu as fait rimer *prunes* au pluriel avec *lune*, qui est tout naturellement au singulier, à moins que tu n'en connaisses deux. Il y a donc ou un s de trop ou un s en moins.

– Eh ben ! mettez-en une ou ôtez l'autre. Ça m'est égal.

– Ce sera toujours contre les règles.

– Je me moque ben des règles ! Ça va ou ça va pas ; ça peut se chanter ou ça se peut pas. J'y vois que ça !

Et Cadet se mit à chanter ses mélodies sur des airs populaires. Il n'avait d'autre procédé pour se rendre compte de la mesure.

– J'entends, tu ne t'occupes que de l'oreille, sans t'inquiéter des yeux ni de l'esprit.

– Ça manque-t-il de bon sens ? demanda le rimeur, qui se laissait entraîner à la défense de son œuvre. D'ailleurs, m'sieur Olivier, si ça vous va pas, faites mieux ! Le soleil luit pour tout le monde !

Et, de l'air d'un Corneille dont on aurait refusé la tragédie, il reprit, la tête haute :

– A présent, rendez-moi mon cahier !

– Il me reste quelques vers à lire, les derniers, les plus beaux sans doute. Mesdames, écoutez :

J'irai la voir dimanche,
Au bord de l'eau,
Avec sa robe blanche
Et son chapeau,
Et sa belle tournure,
Comme le vent,
Charmera la verdure,
Tout en passant.

– Cette fois, s’écria le comte, c’est le secret du cœur. *Elle*, qui est-ce donc, *elle* ? Pourquoi ne la nommes-tu pas ? Tu as bien nommé M^{me} d’Aubépin.

– C’est peut-être la Fanchon Gramblin ? répliqua l’enfant d’un air goguenard.

Le gentilhomme se mordit les lèvres jusqu’au sang. 11 se rappelait qu’un soir, causant avec cette fille, a l’une des portes bâtardes de son enclos, il avait cru voir Cadet Lallaud glisser comme un rat sous le berceau extérieur que formait la haie avec ses ramures de ronces et d’églantines.

En diplomate qu’il était, de par la nature, M. de Frankallais comprit rapidement qu’il valait mieux avoir cet enfant terrible pour allié que pour ennemi. Réprimant le mouvement haineux qu’il sentait grandir à chaque parole impertinente de Cadet, il lui dit assez doucement :

– Ce que tu as fait a son prix. Il y a de l’instinct dans ta poésie ; si tu manques de science, qu’importe ! puisque tu trouves de l’agrément à composer tes vers.

– Vous dites toujours quelque chose qui gâte le bon, reprit Cadet. Il y a une personne qui m’encourage autrement que vous. L’autre jour encore, on me disait comme ça : – « Écrivez toujours, mon pauvre Cadet ; faites parler votre esprit et votre cœur ainsi que vous viennent les choses, sans trop chercher, sans trop arranger. Vous avez des dispositions, vous êtes original ; et, d’ailleurs, ce qui vient de l’âme est toujours bon à dire. »

– Qui donc a parlé *comme ça* ? demanda Olivier. Est-ce encore *elle* ?

– Eh ben ! oui, c’est elle ! C’est la plus jolie de Saint-X***. Elle dame le pion à votre cousine d’Aubépin.

– Cela ne prouve pas qu’elle soit la plus jolie ! dit le comte en regardant M^{lle} Rose, qui rougit prodigieusement.

– Et c’est encore la plus aimable, celle qui a le plus d’esprit et le *plus bon cœur*, continuait Cadet, tout à son idée.

– Il me semble que tu veux parler de ta voisine ?

– Et quand ça serait ?

– Comment ! M^{me} Vallée, au milieu de ses collerettes et de ses bonnets, s’intéresse à ta poésie ?

– N'est-ce pas, monsieur de Frankallais, que ça fait bouillir le sang dans les veines, dit la veuve, de voir que, dans le siècle où nous sommes, tous les états sont confondus ? Les gens de métier ne se contentent pas de s'habiller comme les bourgeois, de mettre des glaces dans leur chambre au lieu de nos petits miroirs, d'avoir des chaises rembourrées ; il leur faut encore parler des livres. C'est aussi bête à cette Madeleine de lire ces choses qu'à notre Cadet de les faire.

Cette façon de parler triviale, à propos d'une personne qu'il avait distinguée, froissait la susceptibilité d'Olivier ; mais il n'en laissa rien paraître.

– Où vois-tu, sieur Cadet, cette reine de tes pensées ? Tu vas donc chez elle, car il me semble qu'on ne la rencontre guère ici ?

– Eh ! mon Dieu si ! on peut la rencontrer, dit la mère Lallaud ; il y a des temps où elle vient à chaque minute. Affaire de caprice !

– Faut pas la faire passer pour *chipie* ! protesta Cadet. C'est son ouvrage qui la retient quand elle vient pas. L'été, elle aide à soigner les pots de fleurs, elle apporte des graines, elle prend l'air dans la cour, et souvent elle entre ; mais l'hiver, faut ben qu'elle fasse les dames belles, pour les bals et les soirées.

M. de Frankallais savait enfin ce qu'il désirait connaître. Il se leva bientôt, et, tirant sa montre :

– Oh ! dit-il, il se fait tard ; voyez plutôt : dix heures et demie !

– Bah ! dit la mère Lallaud, qui altérait souvent les proverbes : « Nenni soit qui mal y pense. »

M. de Frankallais se retira satisfait. Il avait signalé certains signes de vie chez M^{lle} Rose. La statue s'animait, et il s'attribuait la gloire du miracle de Pygmaion. D'un autre côté, le printemps approchait, et il pensait que la belle voisine viendrait réjouir le audis de la veuve du sergent, en même temps que les violettes.

Pour un homme dont la principale occupation était de noter les impressions qu'il faisait naître et de préparer incessamment nouvelle pâture à son cœur, c'était une soirée mémorable.

IX

Quand la dame Pernelle fut complètement envahie par les douceurs de son premier sommeil, Rose, qui ne pouvait dormir, monta légèrement les degrés du grenier où couchait son frère.

Cadet, entendant du bruit, souffla le bout de chandelle – placé sur un pot de terre renversé – dont il avait intercepté la lumière du côté de la lucarne, au moyen de ses vêtements étalés sur deux caisses superposées.

– Qui est là ? dit-il d’une voix mécontente.

– Tu ne dors donc pas ? demanda la jeune fille avec douceur.

– Ah ! c’est toi, Rose ? Je croyais que c’était ma mère ; c’est pour ça que j’avais éteint.

– Pourquoi donc avais-tu de la lumière ?

– Je relisais quelque chose.

– Je comprends, tes écrits. Pauvre frère ! c’est à cause de cela que je suis venue te demander pardon, au risque de te réveiller.

– Je t’en veux pas, va ; entre frère et sœur, tout ça s’oublie. Attends que j’éclaire ; j’ai encore trois allumettes.

– La lune suffira bien ; je distingue tout, comme s’il faisait jour. Je vais m’asseoir au pied de ton lit, et nous causerons. – Tu dis donc que tu n’es pas fâché ; c’est bien sûr ? J’ai eu grand tort pourtant de ne pas aller à ton secours. Je m’en suis bien repentie ; mais je ne sais ce qui me retenait. Je ne pouvais pas avancer : c’était comme un charme qu’on aurait jeté sur moi.

– N’y pense plus ! dit le jeune Lallaud. Ça fait tout de même de la peine ! reprit-il, comme s’il parlait pour lui seul.

Et Rose remarqua, aux faibles clartés qui tombaient sur le visage de l’enfant, qu’une larme s’était échappée de sa paupière.

– Tu as de la peine. Tu ne peux donc pas oublier ce que j’ai fait ? dit-elle découragée.

– Si, si, j’oublie. C’est pas à cause de ce que tu crois que j’ai du chagrin.

– Pourquoi donc alors ?

– Parce que j’ai eu mon tort, moi aussi, et j’aime autant te le dire ; ça me pèsera moins. Eh ben ! voilà : après qu’il m’a eu volé mon cahier, j’avais la rage dans le cœur ; alors, voyant que tu ne m’aidais pas, j’ai dit en dedans de ma tête. oh ! oui, je l’ai dit : « Tu te mets contre moi avec m’sieu Frankallais, Rose ; ça te portera malheur. »

– Quel malheur veux-tu que ça me porte, mon pauvre Cadet ? demanda Rose avec mélancolie. Ce monsieur n’est pas de mon rang ; il n’a rien à voir dans ce qui me concerne.,

– C’est égal, j’suis fâché de l’avoir pensé. Toutes les fois que j’annonce du mal, vois-tu, Rose, il arrive. Te rappelles-tu quand la Manette Fracasse me jeta de l’eau bouillante sur la main, parce que j’avais attrapé sa poule ?

– Si je m’en souviens tu as tant souffert !

– Eh ben ! quand elle eut fait le coup, tout en criant, je lui jetai ça : « Vieille damnée, le diable te la paiera. » Un mois après, la fouine a ravagé son poulailleur. – Une autre fois, m’sieu Chenardet mit son chien après moi, parce que je voulais passer par son verger pour arriver plus vite à la grande route. La diable de bête me mordit jusqu’au sang ; et moi je lui dis : « Que le bon Dieu rende ça à ton maître ! » Pas bien longtemps après, m’sieu Chenardet s’est cassé la jambe.

– Mais ça n’est pas la même chose.

– Non, parce que je t’ai pas souhaité le mal ; j’ai dit seulement qu’il pourrait t’arriver. C’est égal, j’aimerais mieux que ça fût pas sorti de ma bouche. Vois-tu, ce Frankallais, on l’appelle « Renard, » on l’appelle « Serpent. » Eh ben ! y a pas de renard sans tromperie, et y a pas de serpent sans venin.

Cadet était porté à la superstition, en sa double qualité d’enfant et de poète ; mais M^{lle} Rose, bien qu’elle eût peur des revenants, n’était pas mystique au point de croire à la seconde vue de son frère, ni à la puissance de ses adjurations. M. de Frankallais, d’ailleurs, s’il la troublait jusqu’au fond de l’âme, ne lui semblait nullement un être malfaisant. Elle ne ressentit donc aucune crainte, à son sujet lorsqu’elle rentra dans la chambre de sa mère pour se mettre au lit.

Cependant son sommeil fut loin d'être paisible, et, ainsi qu'il était arrivé la veille à M^{me} d'Aubépin, elle pleura d'abondantes larmes. sans savoir pourquoi.

X

C'était un homme bien impressionnable que ce M. de Frankallais, malgré ses précautions pour se maintenir dans la quiétude.

La veille, en quittant la famille Lallaud, il s'était envolé au pays des songes. Le lendemain, il se réveilla saisi par deux appréhensions comme par deux recors .impitoyables.

« Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, » dit un adage qui serait devenu par trop banal s'il n'était sans cesse accentué par le mouvement de la vie, et varié par la diversité de ses applications.

Ce fut le souvenir de Cadet qui, ce jour-là, se chargea de justifier la devise près de notre gentilhomme. Il se rappela l'emportement de cet adolescent, sa rare impertinence, soit en lui parlant de M^{me} d'Aubépin, soit en faisant allusion à ses entrevues avec la personne que tout le monde, à Saint-X***, appelait *la Fanchon*.

Le pauvre comte pressentait qu'il allait avoir constamment ce diabolin sur les épaules ; qu'il épierait ses rendez-vous ; qu'il dénoncerait ses intimités, ses paroles et ses déclarations d'amour précisément à *celles* qui n'en devraient rien savoir.

Il n'y a pas jusqu'à cette disposition poétique, si faiblement accusée pourtant, qui ne lui devînt un sujet d'inquiétude. C'était un don, une force latente, qu'il s'exagérait, ne pouvant la mesurer, et qui lui semblait devoir tôt ou tard s'exercer contre lui.

Qui le croirait ? lui, le gentilhomme riche, beau, intelligent, plus instruit que tous ceux de sa ville, – et qui avait brillamment réussi dans ses humanités, – il enviait au pauvre Cadet, bien qu’il ne s’en fit pas l’aveu, cette bonne fille de muse humble, mal équipée, qui boitait souvent, et dont toutes les faveurs consistaient à donner une forme bizarre aux émotions d’un adolescent. Certes, M. de Frankallais ne croyait y mettre aucune importance ; mais il se demandait comment il n’avait pu, une seule fois dans sa vie, mettre dix vers sur leurs pieds, et il se surprenait à pourchasser des rimes qui se dérobaient obstinément à sa poursuite.

Ce qui persistait à travers les fluctuations de la pensée d’Olivier, c’était une irritation instinctive, une sorte d’aversion croissante contre les bonnes et les mauvaises qualités du fils de M^{me} Pernelle.

La seconde perplexité du gentilhomme lui vint en réminiscence au sujet de son ami Bornas. L’avocat allait-il, en effet, être reçu chez M^{me} Vallée, avant que lui-même eût pu la rencontrer chez la veuve Lallaud ? – car, pour rien au monde, le comte n’eût voulu entrer en relations avec Madeleine pour affaires de son magasin. – Et si une fois Patrix était admis, qu’allait-il s’en sui vre ? Il revenait toujours à son premier raisonnement :

« Un homme qui aime, se disait-il, ne se montre pas sous la même apparence à la femme qui lui plaît qu’au reste du monde. Plus il s’éprend naïvement, bêtement, plus il a de chances de réussir : Bornas peut donc devenir dangereux !

« C’est demain dimanche, continua le jeune homme. Patrix peut commencer sa campagne matrimoniale, pendant que moi, je rêve l’espoir de commencer bientôt ma campagne amoureuse. Que faire ? »

Après s’être consulté, il ajouta : « Gagner du temps : ne pas me laisser devancer ! »

Sous l’empire de cette résolution, M. de Frankallais se leva, prit son chapeau, sortit de la maison et traversa prestement la longue cour qui le conduisait à la rue. Il avait déjà fait quelques pas sur la voie publique, lorsque sa gouvernante s’aperçut de cette fugue.

– Monsieur s’en va ? s’écria-t-elle tout effarée, et sans manteau ! Qu’est-ce qui se passe, sainte mère de Dieu ?

Tout en parlant. M^{lle} Françon avait saisi le vêtement accroché dans l'antichambre et s'était précipitée sur les traces du déserteur.

– Comment ! monsieur, par ce froid ! Vous voulez donc mourir ? s'écria la zélée surveillante en abordant le comte, tout essoufflée.

– C'est un oubli, Françon ; ne vous fâchez pas, dit Olivier, qui aimait trop la paix pour contrarier jamais sa gouvernante.

– Et vous avez aussi oublié que vous n'avez pas déjeuné ?

– Oh ! pour cela, non ; mais une affaire importante me force à sortir.

– Est-ce qu'il y a des affaires assez importantes pour qu'un homme comme il faut sorte à jeun ? Mais le monde est donc renversé ? continua Françon tout en arrangeant les plis du manteau qu'elle avait posé sur les épaules du comte. Allons ! monsieur, il faut rentrer : les côtelettes sont prêtes à la minute, et le chocolat est déjà trop réduit.

– Dans une demi-heure je suis ici, Françon !

– Dans une demi-heure ! dit la gouvernante d'une voix pleureuse, pour que tout soit refroidi, mauvais ; pour qu'une fausse digestion vous rende malade pendant quinze jours ! Non ! ça ne se peut pas ainsi. Depuis dix ans que je sers chez vous, je n'ai jamais vu pareille chose, et je ne le souffrirai pas ! Après tout, je représente votre pauvre mère qui, en mourant, m'a tant recommandé de vous soigner.

– Eh bien ! Françon, je retourne à la maison ; mais vous, allez dire à Bornas qu'il vienne me parler avant l'audience. Marianne servira le déjeuner.

« Suis-je donc déjà un vieux garçon, se demandait Olivier en retournant sur ses pas, que j'obéis si ponctuellement à ma femme de charge ? »

Bornas ne se fit pas longtemps attendre, et Olivier se trouvait assez préparé pour entamer la question sans délai. Il fit donc asseoir son ami devant le couvert qu'il venait de faire mettre à son intention, et, passant sur les compliments d'usage, il lui dit à brûlepourpoint :

– Comment passes-tu ta journée de demain ?

– Demain ! dit Bornas radieux, mais tu le sais bien !

– Moi ! non. Je le sais si peu, que je voulais te proposer de venir passer la journée à mon domaine des Chevrettes. J'irais te prendre dans ma voiture, et nous reviendrions lundi matin, après avoir un peu chassé dans la réserve.

– Mais tu as donc oublié, dit Patrix en accentuant le mot, que, *demain*, je puis me présenter chez elle ?

– Ah !. je me rappelle. fit Olivier de l’air d’un homme qui cherche dans les casiers de sa mémoire. M^{me} Madeleine Vallée. une soirée. Mais là, sérieusement, est-ce que tu vas donner suite à ce projet ?

– Si j’y vais donner suite !. Tu n’as donc pas compris que je l’aime ?

– Comme tu en as aimé d’autres ?

– Non ! mille fois non ! Comme je n’ai jamais, comme on n’a peut-être jamais aimé !

– S’il en est ainsi, reprit M. de Frankallais de l’air d’un homme qui débite une sentence, il faut t’arranger de manière à réussir.

– Et qu’y a-t-il donc à faire, selon toi ?

– Ne rien risquer, ne rien précipiter, pressentir le bon moment.

– Tu en parles à ton aise, parce que tu n’es pas amoureux.

– Amoureux ou non, je sais ce que vaut la patience ; en affaires de sentiment, c’est comme en matière de chasse : ce n’est pas tout de faire lever le gibier et de lui lancer au hasard une décharge de poudre et de plomb ; il faut savoir attendre que la proie se mette bénévolement à la portée de notre arme.

– Le gibier. la proie. Ta com paraison me blesse.

– Délicatesse d’amant ! Tu prends tous tes grades ; mais parlons raison : n’est-ce pas manquer un peu de savoir-vivre que de sauter ainsi sur une invitation que l’occasion a seule provoquée ?

– Je ne croyais pas.

– Autre question : as-tu une toilette prête, quelque chose qui te mette dans tous tes avantages ?

– Ma foi ! je n’y ai pas songé.

– Tu n’as peut-être que tes vêtements d’hiver ?

– Pas plus, c’est vrai, sauf l’habit que je mets pour les bals. Il faut que je remplace tout pour la saison où nous allons entrer.

– J’étais donc bien fondé à dire qu’il fallait différer. Maintenant, tu aurais trop à perdre. Tu es déjà si fort – je ne dirai pas épais, par convenance – qu’il faut t’amincir le plus possible.

– Et l’habit ? interrompit Bornas.

– L’habit n’est pas de mise pour les soirées intimes. Crois-moi, reprit Olivier, garde-toi de te présenter avec de grosses étoffes. une redingote de couleur sombre. Oh ! je t’en prie !

– Et, pour cette misérable considération de vêtements, je devrai ajourner un si grand bonheur ?

– Cela te regarde ! Je te dis mon opinion et ce que je ferais à ta place.

– A qui commanderai-je ces vêtements, à Gaudin ou à Jolivet ? dit Patrix avec résignation. –

– Est-ce que ça se demande ? Est-ce qu’on se fait habiller par Gaudin ?

– Mais il me faudra attendre trois mois, si je prends le tailleur en vogue !

– Nous presserons Jolivet. D’ailleurs, pour attendre un peu, tu n’auras pas perdu : quand le temps sera moins nébuleux, tu pourras mettre un pantalon gris clair, ce qui sied à merveille, et le gilet et la cravate à l’avenant. Diable de Bornas !. je te vois d’ici sous les armes, avec un air vainqueur !

– Il faut donc aller demain aux *Chevrettes*, dit l’homme de loi souriant à travers un gros soupir. Et si elle accuse mon empressement ? reprit-il après un moment de réflexion.

– Rien n’est mieux accueilli que ce qui s’est fait attendre.

– Crois-tu ?

– J’en suis sûr.

– Allons ! dit Patrix, cédant par habitude plus encore que par conviction.

XI

A quelque temps de là, M. de Frankallais se trouvait chez la mère Lallaud. La conversation de la vieille femme lui semblait particulièrement fastidieuse ; il s’agissait de la critique du *menu peuple* : c’était M^{me} Jouvin

qui dépensait en une semaine plus que ne rapportait dans un mois la charge de recors de son mari ! — La fille Savignon , couturière à huit sous par jour, qui se permettait de mettre une paire de manchettes le dimanche ! — Et Mme Leleu , la boulangère , qui avait passé la journée à lire un roman, pendant qu'on lavait son linge de lessive à la rivière !

Le scandale de ces hauts faits n'avait pu obtenir ni un blâme ni un sourire de l'homme qui, en fait de chronique , n'accordait son véritable intérêt qu'à celle des intrigues du terroir.

M^{lle} Rose était presque taciturne ; Cadet était absent. Olivier allait se retirer, mécontent et soucieux, lorsque des doigts légers firent entendre à la porte un bruit semblable à une phrase musicale rythmée, rendue par un tambour de basque.

— Entrez ! dit M^{me} Pernelle.

; Pendant que la porte s'ouvrait, le cœur de M. de Frankallais battit très-fort, et M^{lle} Rose murmura d'une voie retenue : « Ça doit être M^{me} Madeleine. »

C'était bien elle !

: Toute autre femme de Saint-X*** eût montré un embarras réel ou simulé en voyant M. Frankallais installé à la petite table ronde, où brûlait, dans un flambeau de cuivre, une mince chandelle de six à la livre.

Quelque malicieux se fut excusé de causer du dérangement, parlant de se retirer, avec tous les sous-entendus d'une discrétion hypocrite.

Mais Madeleine devait à son intelligence et à son cœur d'élite le tact le plus sûr et la gracieuseté la plus parfaite. Elle souhaita le bonsoir à ses voisines avec une aisance cordiale, et fit au comte un salut plein d'affabilité.

— Asseyez-vous, madame Madeleine, dit la veuve Lallaud sans se lever ; c'est miracle de vous voir !

— Un miracle que je voudrais bien renouveler plus souvent, je vous assure. Vous savez si je vous respecte, madame, et si j'aime Rose ?

— Oh ! je sais que vous nous êtes attachée et toujours prête à nous rendre service.

M^{me} Vallée s'assit en face du gentilhomme : la disposition des sièges l'exigeait.

— Vous connaissez M. Olivier ? demanda la Pernelle.

– J’ai eu le plaisir de rencontrer quelquefois monsieur dans la vallée de Sainte-Procule, répondit Madeleine.

– Il y a bien longtemps de cela ! dit le comte. Après la première neige, madame, vous n’avez pas persisté dans vos promenades champêtres. Toutes les tristesses sont venues à la fois dans le vallon ; en novembre, il avait encore ses beautés, mais il avait perdu son charme.

– J’aime pourtant beaucoup la chute des feuilles, objecta Madeleine, et je ne croyais pas avoir pris si vite mon quartier d’hiver.

– Si vous désiriez en savoir la date, je pourrais, je crois, vous aider. Attendez. vous avez été infidèle aux roches de Sainte-Procule dès le dimanche 22 octobre.

– Mais j’ai pu y retourner ?

– Non, dit Olivier, certainement non ! Moi, qui suis la constance incarnée, je les ai visitées sans interruption jusqu’à ce que le froid fût devenu par trop rigoureux, et j’affirme que chaque jour vous en étiez absente à l’heure où la promenade était possible, en cet endroit, dans cette saison.

– Vous faites donc un calendrier ? demanda la mère Lallaud.

– Je note dans ma mémoire les jours de soleil et les jours sombres : ceux où je sens la vie, ceux qui ressemblent à la mort.

– A la mort ! répéta M^{me} Pernelle ; ceux-là sont rares pour vous, mon cher monsieur, j’espère : je ne vous en ai pas encore entendu parler.

– Il est tout naturel que monsieur n’ait pas l’esprit tourné au noir pendant qu’il est à causer avec vous, remarqua obligeamment M^{me} Vallée.

– En effet, dit le gentilhomme, ici, les heures passent vite ; le poids de l’existence est pour un moment soulevé.

M. de Frankallais oublia de se tourner vers M^{lle} Rose, ainsi qu’il le faisait d’ordinaire, après chaque allusion tendre ou louangeuse.

En revanche, il enveloppa Madeleine d’un regard plein d’enthousiasme et de tendre émotion.

Si la jeune femme eût osé fixer le comte à cet instant, elle eût pu lire, clairement écrit dans ses yeux et sur tous ses traits : « Si je m’enferme en ces tristes murailles, si je supporte cet éclairage de veillée mortuaire, si je subis la présence d’une telle femme et sa conversation, vous savez bien

pour qui je le fais ! vous devinez bien quelle espérance a pu m'attirer ici et m'y retenir ! »

Si Madeleine ne fixait pas ce dangereux *regardeur*, elle le voyait assez pour le trouver très-attrayant, très – sympathique. « Comment, pensait-elle, peut-on dire tant de mal à Saint-X*** d'un homme si aimable et qui fait preuve d'une éducation si accomplie ? »

Après quelques instants d'un silence rêveur, la conversation se renoua entre le comte et M^{me} Vallée. Ils se parlaient comme des gens qui se retrouvent, non comme des inconnus qui se rencontrent ; ils ressemblaient à des compatriotes qui cèdent à l'attrait de parler leur idiome au milieu des étrangers.

Ils oublièrent bientôt leur entourage, entraînés qu'ils étaient par l'ineffable douceur de la sympathie naissante.

De temps en temps, M^{lle} Rose et sa mère se regardaient étonnées. Elles ne reconnaissaient plus M. de Frankallais, bien moins encore M^{me} Vallée.

Accoudés sur la table et leurs têtes penchant l'une vers l'autre, Olivier et Madeleine ne se lassaient pas de fouiller dans leurs souvenirs.

– Je me rappelle bien le jour dont vous parlez, dit la jeune femme, à propos d'un épisode évoqué par le comte : c'était pendant la floraison des églantines. La journée avait été suffoquante, mais l'air du soir avait une agréable tiédeur ; un vent léger nous apportait par bouffées comme une sensation de force et de bravoure.

– Je ne me sentais pas si brave, reprit le jeune homme ; j'avais plutôt une certaine fatigue morale, quelque chose de semblable au pressentiment d'un danger. et pourtant je me sentais heureux. Oh ! je me rappelle jusqu'à la moindre de mes impressions !

– Ma jeune compagne, dit M^{me} Vallée, faisant à dessein dévier l'entretien, s'était coiffée avec des bluets. Elle était charmante, n'est-il pas vrai, monsieur ?

– Vous aviez une compagne ? je ne l'ai pas remarquée.

– Rappelez-vous, monsieur, une petite ouvrière.

– Cela doit être, en effet ! Je sais bien qu'on ne vous rencontre jamais seule à cette distance de la ville ; mais dire si celles qui vous accompagnent sont grandes ou petites, blanches ou noires, belles ou laides, en vérité je ne

le saurais 1 Ce que je sais bien, poursuivit Olivier, c'est que vous étiez assise sur un fragment de granit au moment où la lune se leva ; il faisait jour encore, et ses clartés, emmêlées avec celles du couchant, formaient autour de vous des lueurs fantastiques. Me pardonneriez-vous, madame, j'eus un peu peur ?

– De moi ? dit gaiment Madeleine.

– Je n'oserais jamais prononcer un tel paradoxe. J'eus peur. de ce qui me semblait au-delà du connu. J'eus peur. du surnaturel. de l'immense. Que sais-je ? je suis un peu superstitieux par nature.

En prononçant ces derniers mots, M. de Frankallais fixa Madeleine avec une telle puissance de concentration qu'elle se sentit pâlir.

– Moi aussi, dit-elle, je suis parfois reprise des terreurs que j'éprouvais dans mon enfance. Vous venez de me rappeler ce genre d'émotions : le cœur se refroidit, et l'on sent venir les larmes.

« Que disent-ils donc ? pensait M^{lle} Rose. C'est bien ennuyeux ! M. de Frankallais n'est pas aimable ce soir. »

M^{me} Pernelle hâtait son tricot ; elle avait des mouvements saccadés et cassait souvent sa laine.

Mais qui daignait s'en apercevoir ?

Olivier n'en resta pas là de sa légende. Il reconstruisit le passé ; il donna un corps à des images évanouies. Il peignit M^{me} Vallée dans chacune de ses toilettes, depuis la blanche mousseline, « étoffe caressante, disait-il, qui enveloppe une femme étroitement, jalousement, » jusqu'à la batiste écriue, qui semble naître dans les blés pour la parure des Diane et des Gérés.

– Puisque nous remontons les âges, dit en riant la jeune femme, j'ai aussi un souvenir à vous rappeler, en même temps qu'un remerciement à vous faire.

– A moi, madame ?

– Avez-vous donc oublié ce petit garçon si gracieux, si beau, qui avait gravi la côte pour m'offrir des violettes, et qui se laissa choir du haut des rochers jusqu'au ruisseau ? Je ne pouvais aller à son secours sans risquer la même chute ; il me fallait donc prendre un détour qui ne m'eût jamais permis d'arriver à temps. Ma bonne, qui m'avait suivie, était encore plus maladroite que moi : j'étais désolée. Enfin, au milieu de mes perplexités, je

vis quelqu'un s'approcher du pauvre petit, l'aider à sortir de l'eau, essuyer son visage et l'entraîner vivement du côté de sa maisonnette. Celui qui sauva mon bon petit Jacques, c'était bien vous, monsieur ?

– Et Jacques me raconta que *la belle dame* donnait des robes à ses sœurs, de l'argent à sa mère, et à lui des sous et des gâteaux.

– Que les enfants sont indiscrets ! dit Madeleine avec un accent qui ne s'adaptait guère au reproche.

– Jacques a le privilège de son âge : il peut dire ses adorations.

Si absorbé qu'on soit dans les pensées profondes ou les doux entretiens, il vient un moment où quelque chose en nous semble crier le « *Qui vive ?* » inconscient d'une sentinelle éveillée en sursaut. On sent avant de *savoir* qu'on est en défaut de prudence ou de convenance.

M^{me} Vallée reçut la première cet avertissement intérieur.

– Vous ne nous dites rien, voisine ? demanda-t-elle en s'adressant à M^{me} Pernelle. Qu'avez-vous donc ce soir ?

Madeleine avait jeté ce mot avant réflexion ; elle ne l'eût pas prononcé un moment plus tard. Elle était trop sincère pour donner ainsi le change.

– Si je ne parle pas, répliqua la veuve, c'est pour vous laisser le champ libre. Vous vous acquittez trop bien de l'emploi pour que je vous en décharge.

– Toujours spirituelle, M^{me} Lallaud, remarqua le comte pour sauver l'embarras de la situation, tout en jetant un oblique regard vers la jeune Rose, dont la mine déconcertée ne lui déplut nullement. Il était de ceux pour qui la conquête d'un vaste territoire perdrait beaucoup de son charme si elle leur coûtait d'un autre côté quelques arpents de terrain.

Là-dessus M^{me} Vallée se retira. M. de Frankallais demeura quelques instants de plus et tâcha de prouver à M^{lle} Lallaud qu'elle n'avait rien perdu dans son estime. Il lui promit une belle bouture de cactus qu'il élevait pour elle dans la serre de son jardin ; en la quittant, il la salua plus profondément que de coutume.

M^{me} Pernelle, dès qu'il fut parti, dit avec une solennité qui glaça la jeune fille :

– Viens ici, Rose !. là, en face de moi !.

Et, après l'avoir bien considérée, elle reprit :

– La Madeleine Vallée a bien dix ans de plus que toi ?

– Je n'en sais rien.

– Crois-tu, Rose, qu'elle soit veuve ou même qu'elle ait jamais été mariée ?

– Comment pourrais-je le savoir ?

– Tu n'es qu'une sotte !. tu n'as d'idées sur rien ! Une femme comme cette lingère aura toujours raison de toi ! Ça regarde, ça babille, ça fait ses airs. mais une niaise de ton espèce.

– Si je faisais ce que vous dites, je serais battue, murmura la pauvre fille, qui saisit ce prétexte pour laisser couler ses larmes.

– Tiens, va te coucher. tu m'ennuies ! dit la mère avec dureté.

Rose obéit à cet ordre avec beaucoup d'empressement.

La veuve du sergent demeura un moment immobile et comme absorbée par des pensées profondes.

« Si je la fais pleurer, murmura-t-elle en sortant de sa préoccupation, ça va la changer, et ce n'est pas ce que je veux ! »

Sans formuler davantage son désir, elle ouvrit une armoire et en tira un coupon de mousseline empesée. Puis, entrant dans la pièce où Rose se déshabillait :

– Voilà de l'organdi ; il y a de quoi te faire deux mouchoirs de cou, dit-elle. Tu les ourleras demain ; tu en prendras un chaque dimanche, et tu finiras de le salir le jeudi. Je te donnerai aussi ma dentelle de noce pour te faire un joli bonnet. Il faudra faire arranger ça par cette Madeleine. Pourquoi ne nous servirait-elle pas comme des dames ? Une femme de son état doit travailler pour qui la paie !

Si Rose eût été moins triste, elle se fût trouvée bien enchantée de ce procédé, si peu en harmonie avec les habitudes de M^{me} Pernelle ; mais elle avait un douloureux serrement de cœur.

Dès que la veuve l'eut quittée, après lui avoir laissé comprendre à quel point et pourquoi elle désirait la voir se produire dans tous ses avantages, Rose se mit au lit avec une certaine précipitation.

La pauvre jeune fille se hâtait d'autant plus qu'elle voulait éviter de voir Cadet, qui allait revenir bientôt de chez un ami où il avait passé la soirée.

L'espiègle eût deviné qu'elle avait du chagrin ; et qu'aurait-elle pu lui dire s'il l'eût interrogée ? Elle n'avait pas mis un nom sur sa peine.

M^{me} Vallée, au contraire, n'eut que des songes agréables.

Le lendemain, elle pensa plus d'une fois au beau gentilhomme ; mais elle ne s'alarma nullement de le trouver ainsi sur le chemin de ses rêveries. C'était une aubaine qu'une soirée si bien remplie ; c'était une victoire sur l'ennui, cet ennemi né des petites villes.

Il y avait encore une raison intime à cette disposition de son esprit. Par les traits et la désinvolture, par le mouvement des cheveux, Olivier lui rappelait *quelqu'un*, et cette ressemblance eût suffi pour lui expliquer le charme qui l'avait pénétrée, si elle eût pu en concevoir de l'inquiétude.

M. de Frankallais n'était pas vain, mais il avait le sentiment de sa force et se trompait rarement sur l'effet qu'il avait produit. Avait-il lu dans les replis les plus profonds du cœur de Madeleine, lorsqu'en sortant de chez la mère Lallaud il se dit : « Je puis laisser carte blanche à l'ami Bornas ! » Puis il se fit un plan de conduite très-habile, très-approprié à la nature de ses penchants, tout à fait en rapport avec sa conception de la vie et du bonheur.

Ce plan, que peu d'hommes eussent fait à sa place, se déroulera dans la suite de cette histoire.

XII

On était à la fin du carême. Si M. de Frankallais – sous le prétexte de laisser plus de loisir à ces dames pour s'occuper de leurs dévotions – fréquentait moins souvent la famille Lallaud, c'est qu'il s'était aperçu du changement survenu dans la toilette et la beauté de Rose, et qu'il pressentait les intentions écloses dans le cerveau de la veuve : tout ce qui hâtait les conclusions lui était antipathique.

Il jouissait néanmoins de la métamorphose. Le fichu clair, qui remplaçait parfois le corsage montant, laissait assez voir le cou et la poitrine de la

modeste fille pour frapper les regards et les éblouir comme une neige éclairée. Le bonnet, que M^{me} Madeleine avait réussi en artiste, donnait un peu de ton à cette physionomie sans relief. Je ne sais quoi de douloureusement résigné compliquait le regard naturellement doux et paisible.

Oui, il avait bien vu tout cela ! c'est pourquoi il avait ralenti ses visites, bien qu'elles lui fussent devenues plus agréables que par le passé.

M^{me} Pernelle, au contraire, semblait agir de manière à solliciter une démarche que, dans son aveuglement maternel, elle avait osé rêver depuis quelque temps. Voyant Olivier assidu chez elle, et remarquant son attitude réservée près de Rose, elle se disait : « S'il venait pour un mauvais motif, il chercherait bien à lui *conter fleurette*. Et si ce n'est pas pour le mal qu'il nous fréquente, il faut bien que ce soit pour quelque chose ? J'ai vu ce que j'ai vu, d'ailleurs : si la bouche ne dit rien, les yeux parlent ! »

Cette femme, prudente jusqu'à la pruderie ; cette mère, attentive à tenir éloigné de son intérieur tout ce qui eût pu faire présumer *un galant* ; cet argus, qui se défiait de l'amour des gens de sa caste au point de ne laisser à Rose aucune chance d'un mariage sortable, se laissait prendre aux éblouissements d'un coup de fortune ; peut-être à la joie de fixer près d'elle un homme dont la société l'honorait et chassait l'ennui de son foyer.

Se complaisant dans la situation actuelle, la veuve Lallaud eût laissé longtemps les choses suivre leur cours sans mettre Rose dans la confidence ; mais, depuis l'apparition de M^{me} Vallée, l'inquiétude était venue donner une forme plus précise à son ambition, et lui rendait plus pénibles l'incertitude et l'attente.

M^{me} Pernelle ne dit pas précisément à sa fille : « Tu es aimée, » ou : « Fais-toi aimer, » mais elle enjoignit à Rose d'être plus prévenante, plus souriante et mieux *attifée* pour l'heure où le comte pouvait venir ; elle attribuait ainsi au mutisme de la jeune fille la demi-retraite de leur habitué.

M^{lle} Rose comprit trop bien, et, sauf l'éloquence, qui ne vient pas à commandement, elle se montra docile aux leçons de sa mère.

Plus les visites étaient espacées, plus M^{me} Lallaud cherchait à les mettre à profit. Elle manqua de sagesse au point de ménager, sous tel ou tel

prétexte, des tête-à-tête de quelques instants à celui qu'elle regardait comme un futur époux.

« On parle plus volontiers entre *jeunesses*, se disait la veuve, que devant les grands parents. »

M. de Frankallais n'était pas homme à en abuser. Il l'avait souvent dit à Bornas : il s'esquiva d'un nœud coulant avant qu'il pût être serré.?

Voilà pourquoi, dès que les premiers bourgeons poussèrent aux branches et qu'il devint possible à Madeleine de reprendre ses promenades à travers champs, la présence d'Olivier chez M^{me} Pernelle ne fut plus qu'un accident.

Voilà pourquoi M^{me} Vallée put y revenir plusieurs fois sans l'y rencontrer, lorsque le hasard ou quelque dieu plus persuasif encore la poussait vers la demeure de ses voisines.

Les fêtes de Pâques, à Saint-X***, sont l'occasion de divers amusements. Il y a bal le soir. Le jour, on danse sur les montagnes. On emporte avec soi des œufs de toutes couleurs ; non pas, comme à Paris, des simulacres en sucre remplis de mille fantaisies, mais de vrais œufs, avec dessins et devises. Le plaisir consiste à précipiter des cimes aux vallons ces coquilles diaprées, à les voir se briser aux rocailles, à les suivre en courant sur la pente des ravins, à moins qu'un partenaire ne soit installé sur quelque motte en relief, pour attendre et recueillir ces pauvres mutilés.

Et ce sont des rires, des cris de joie, des acclamations ! parfois aussi des huées pour ceux qui se laissent choir. C'est une franche gaîté plébéienne, dont l'aristocratie cherche à prendre sa part.

Quelquefois des mots s'échangent tout bas entre gens qui se donnent la main sans avoir, en apparence, d'autre but que de ralentir leur course en se faisant équilibre.

Que de serments ont entendus ces roches ! que de sympathies se sont formées sur ces versants ! combien de cœurs brisés n'y ont-ils pas exhalé leur dernière plainte ou proféré leur dernier adieu !

Ces mystères du cœur se révèlent au bruit des vielles et des cornemuses, tandis que cinquante danseurs, frappant leurs mains l'une contre l'autre, avivent l'entrain de la bourrée.

Cette danse – dont la vitesse progressive exalte les âmes et empourpre les visages – se termine souvent par un baiser. Ce sont les instruments qui, au

moyen de notes prolongées, réclament ce privilège pour les jeunes garçons.

Ce jour venu, M^{me} Vallée était là, sur la montagne, au milieu de ses ouvrières, à qui elle avait payé les œufs traditionnels. Sa beauté resplendissait ; elle pouvait affronter le grand jour et les étoffes les plus éclatantes. Cadet, qui ne manquait jamais les fêtes, disait à ses camarades : « Regardez donc notre voisine : on dirait qu'elle *reluit* ! »

M. de Frankallais paraissait se promener en observateur nonchalant et s'arrêtait à chaque groupe comme pour y faire acte de présence ; mais son oblique regard n'avait rien perdu des évolutions de la petite caravane que dirigeait Madeleine. Il savait quels sentiers elle avait parcourus et sur quel monticule elle stationnait enfin.

Au lieu de se diriger vers les sommets, comme l'avait fait la jeune femme, Olivier remonta le cours du ruisseau. Il s'assit sur la mousse d'une grosse pierre, laissée à sec par le torrent depuis que les travaux des agents-voyers avaient détourné le cours de l'eau.

De là, seul, bien qu'à deux pas de la foule, il pouvait contempler à loisir celle qu'il avait entendu nommer *la reine de la journée*. Les incidents de la roulée des œufs devaient, dans sa prévision, à un moment plus ou moins rapproché, la conduire jusqu'à lui.

Le désirait-il ? C'est ce qu'il se demandait à lui-même. Après la rencontre chez M^{me} Lallaud, le comte s'était dit : « Cette femme m'enchanté, et j'espère que je ne lui déplaît pas. Lui écrire un billet plein de flamme, un second plein de désespoir, si elle ne répond pas au premier ; obtenir un aveu. c'est la route battue. Mais qu'on sait bien ce qui se trouve au bout de ce triomphe ! C'est l'affaire de quelques mois sans nuages ; puis viennent les exigences, les scènes de reproches et de pleurs, les comparaisons entre ce qui *fut* et ce qui est. »

Alors le *flambeau de l'hyménée*, comme disaient les classiques, apparaissait aux yeux d'Olivier comme. une torche funèbre, et toute illusion s'envolait.

En ce moment même il se sentait obsédé par de semblables pensées ; mais un geste de Madeleine, un mouvement gracieux de son voile que le vent faisait flotter au loin, le remirent bientôt sous le charme, et sa logique prit un autre cours.

« Qui sait ? pensa-t-il, elle. est peut-être mariée ? Peut-être a-t-elle fui la tyrannie d'un être méchant ou la présence d'un être abhorré ? Cela étant, qu'aurais-je à craindre ? Ma liberté n'ayant pas à sombrer sur l'écueil fatal du mariage, pourquoi m'interdirais-je le bonheur de compter dans son existence, d'émotionner sa vie, de devenir la préoccupation de ses heures, le but de ses soupirs et de ses vœux ? »

Ces alternatives n'étaient pas rares dans l'esprit de M. de Frankallais. Elles rendaient raison de la bizarrerie dont il chargeait son caractère : c'est sous leur influence qu'il renonçait parfois à la possibilité de rencontrer Madeleine à la veillée de la veuve Pernelle, ou qu'il courait sur les hauteurs et dans les vallons de Sainte-Procule, dans l'espoir de saluer la jeune femme au passage, et de la tenir l'espace d'une minute attendrie, craintive ou épeurée, sous la fixité de son regard.

On le voit, le platonisme raffiné du comte ressemblait en quelque chose aux instincts de cruauté de l'amour purement sensuel.

Maintenant, qu'allait-il résoudre ? Il fut pris d'un vif désir de se rapprocher de Madeleine, de l'entendre, de lui parler ; mais comment ? Il se disait : « . Monter cette côte, arriver près d'elle, la saluer, entrer en conversation, quoi de plus facile ? C'est ce que va faire sans doute dans un instant mon ami Bornas ou tel autre beau de la ville. L'occasion le permet.

« 0 banalité ! reprit-il, ne peut-on faire un pas sans passer sous tes fourches ? Et demain, ces quatre ou cinq filles diraient lesquelles de mes paroles elles ont surprises et de quel air je les ai prononcées ; et la ville entière commenterait l'expression de chacun des muscles de mon visage. Non !. je ne donnerai pas volontairement carrière à tout ce babillage ! Mieux vaut me confier aux faveurs du bienveillant hasard. »

L'aveugle divinité avait-elle entendu sa prière ? Presque aussitôt un bel œuf vert, parsemé d'étoiles blanches, fut lancé par la main de Madeleine. Il glissa rapidement sur un plan brusquement incliné. Elle se précipita vivement à la suite, laissant sur le plateau ses jouvencelles engagées dans une contredanse exécutée au son de la voix.

L'œuf allait sans encontre et d'un mouvement assez égal ; mais la course de la jeune femme s'accélérait à mesure qu'elle approchait du ravin. Bientôt elle ne la maîtrisa plus, et probablement elle n'eût pu se tenir debout au

moment où elle touchait le lit du torrent desséché, si Olivier ne l'eût reçue dans ses bras.

Pour cette fois, il ne raisonna plus : les plans et les systèmes s'effacèrent dans son cerveau ; son cœur palpita violemment, et ce que dirent ses yeux, à cette femme dont la beauté se divinisait sous l'empire d'une émotion imprévue, ce qu'ils lui dirent, ces yeux terribles, nulle langue n'a créé les mots qui pourraient l'exprimer !

Ce fut tout un poème d'amour, un essaim d'immenses promesses. Le Serpent ne fut jamais plus fascinateur, plus puissant à convaincre ! Et il était sincère ! C'était vraiment sa vie tout entière qui avait passé dans ses regards. Lui qui craignait tant la mort, il l'eût en ce moment acceptée et bénie, parce qu'il aimait comme il trouvait adorable d'aimer, avec la plénitude d'un bonheur sans prévisions menaçantes. Oui, il eût accepté la mort pour ne pas entendre les paroles qui viennent affaiblir l'ineffable communication des âmes. pour ne rien connaître du lendemain.

– Vous avez été mon sauveur, dit la jeune femme avec ce sourire éclairé qui empêchait de dormir les adolescents de Saint-X***.

– C'est peut-être en me perdant moi-même, répondit Olivier avec mélancolie.

M^{me} Vallée le regarda étonnée, mais sans colère. Il lui sembla que ces mots contenaient une déclaration ; et, malgré l'entente de la minute précédente, elle l'eût trouvée en désaccord avec la conduite qu'il tenait vis-à-vis d'elle depuis leur entretien chez la mère Lallaud.

Madeleine laissa voir probablement ce qu'elle éprouvait, puisqu'il lui dit :

– Je vous demande pardon, madame ; c'est la seconde fois que la superstition me saisit devant vous !

– Mais que craignez-vous donc ? demanda-t-elle de l'accent d'une âme disposée à comprendre ce qu'on voudra lui révéler.

– Je crains les grands bonheurs de cette terre ; loin de les chercher, je les fuis. Et quand la fatalité ou la providence les met sur mon chemin, il me semble que je n'ai de choix à faire qu'entre la douleur et la mort. S'ils duraient, je n'en pourrais longtemps supporter le poids ; s'ils devaient cesser, mon existence ne serait plus qu'un néant.

Nature sans ombre, passionnée, mais non coquette, Madeleine Vallée croyait difficilement à la diplomatie en matière d'affection. De même qu'elle ne cherchait à dissimuler ni ses pensées, ni ses impressions, elle ne feignait jamais de ne pas comprendre pour exciter à parler davantage. Il lui sembla, ne pouvant suivre les insinuations complexes d'Olivier, qu'il craignait de s'attacher à elle, soit à cause d'un engagement antérieur, soit parce qu'il désespérait de se faire aimer.

Quel que fût le vrai de ces deux motifs, elle ne voyait rien à répondre. Pour échapper à l'embarras du silence, après le tour qu'avait pris leur entretien, elle parla du bal qui devait avoir lieu le lendemain : c'était une soirée invitée que donnait le sous-préfet. Les sommités de la ville, les notabilités des environs devaient s'y trouver réunies.

– Vous assisterez à cette fête, n'est-il pas vrai, monsieur ? dit Madeleine. C'est votre monde. Vous y accompagnerez peut-être M^{me} votre cousine ?

– Ma cousine tient toujours son deuil, et je ne sais à quel point ce monde est le mien. Demain, je verrai. Je suivrai l'inspiration du quart d'heure. J'aime la soudaineté quand il s'agit de plaisir.

– Moi, dit M^{me} Vallée sans paraître souffrir de sa position inférieure, j'irai au bal qu'on appelle de la *petite bourgeoisie*. J'aime assez la danse, mais c'est surtout à cause de la musique : en obéissant à la mesure, je sens que je fais partie d'une harmonie, et cela me rend heureuse.

– Vous y verrez peut-être mon ami Bornas : il y va quelquefois ?

– Oui, monsieur. Il est venu hier au magasin se pourvoir de ce qui lui est nécessaire, et il m'a invitée pour deux contredanses.

– Il danse comme s'il était le plus léger des hommes ! reprit Olivier, cherchant à voir furtivement si ses paroles avaient fait naître quelque raillerie sur le visage de la jeune femme.

– Je ne l'ai pas encore vu danser ; mais je sais que c'est un bien excellent jeune homme ! dit Madeleine, qui semblait vouloir défendre Patrice. – Je crois, ajouta-t-elle, – ne se doutant guère qu'elle pût y être intéressée, – que M. Bornas fera un excellent mari.

– Si vous voulez l'interroger à cet égard, vous le pouvez, madame ; il vient de paraître sur la montagne. C'est vous qu'il cherche, je présume, et je ne veux pas retarder son bonheur en retenant ici votre complaisance.

Là-dessus, il salua, – n’oubliant pas de mettre en jeu toute la grâce de sa personne, comme s’il eût voulu se faire regretter, – et s’enfonça dans la gorge rocailleuse, où il savait que personne ne le suivrait.

M^{me} Vallée demeura quelque peu stupéfaite. La simplicité de son cœur et la loyauté de son esprit ne lui permettaient guère de pénétrer toutes les singularités de cet étrange caractère ; mais elle les aimait : son âme s’y laissait prendre. Cependant la raison, cette prophétesse rarement écoutée, l’avertissait d’être sur ses gardes, en lui rappelant une déception antérieure dont le souvenir l’affligeait.

Bornas vint au-devant de M^{me} Vallée. Il lui apportait son ombrelle qu’elle avait confiée à sa plus jeune ouvrière, et qui lui devenait nécessaire, parce qu’elle marchait vers le couchant. Quand ils eurent échangé un bonjour amical, Patrix offrit son bras. Olivier, embusqué de manière à tout embrasser d’un coup d’œil, vit que Madeleine avait accepté.

M. de Frankallais oscilla entre l’inquiétude et le dédain ; la conduite qu’il devait tenir le lendemain eut peut-être pour cause cette simple circonstance, car il avait beau se dire : « Quelle piteuse figure doit faire ce bon Patrix près d’une femme si intelligente et si distinguée ! » Il eut beau prévoir toutes les bévues où l’amour timide pouvait entraîner l’esprit peu délié du légiste ; quelque chose lui disait : « L’homme qui pense au mariage a, près des femmes, un immense mérite qui les touche plus que l’éloquence, plus que la poésie. »

Et le comte ne savait si Madeleine n’était pas à marier.

Bornas fut timide, en effet, mais si bon, si attentif ! Il rencontra parfois le charme, si ce n’est l’élégance et la grâce.

A un certain moment où leurs pensées s’étaient accordées, il osa dire :

– Êtes-vous libre ?

– Je ne sais pas, répondit-elle dans sa loyauté.

L’image d’Olivier s’était interposée entre eux.

– Soyons amis ! reprit-elle, le voyant triste.

– Nous serons ce que vous voudrez ! dit l’avocat, qui devint plus triste encore.

M^{me} Vallée se retirait, avec Patrix et ses demoiselles ; Olivier se montra tout à coup au détour d’un chemin creux. Il paraissait rêveur. Elle le trouva

plus pâle qu'elle ne l'avait vu une heure plus tôt.

Il passa sans s'arrêter près d'eux ; mais il regarda Madeleine avec un sentiment de souffrance et de re proche dont elle subit la douloureuse impression pendant le reste de la journée.

« Que voulait-il dire ? se demandait-elle. En quoi aurais-je pu l'offenser ? Il est bien énigmatique, ce M. de Frankallais ! Mais c'est une énigme qu'il doit être doux de déchiffrer. »

– Est-ce que votre ami serait bizarre ? demanda-t-elle à Patrix Bornas.

– Il est original ; mais il est surtout malade, dit l'avocat en forme d'excuse à la décharge de son ami. Jamais il n'est sûr d'un jour de santé, et cela peut bien le rendre inégal.

– Eh ! mon Dieu ! qu'a-t-il donc ?

– On ne sait trop : des somnolences qui vont jus-qu'à la torpeur et touchent parfois à la léthargie. Cet état se complique de crises d'hémoptysie qui le clouent sur son lit dans une immobilité complète ; le moindre mouvement mettrait sa vie en danger.

– Pauvre jeune homme ! dit Madeleine d'un accent si pénétré que l'excellent Patrix en prit envie de devenir phthisique.

– Pendant qu'il souffre ainsi, monsieur, dites-moi, pas de mère, pas de sœur pour le soigner. pas de proche parente ?

– Sa cousine d'Aubépin, quelquefois ; mais il faut qu'il soit décidément malade. Elle veut bien le recevoir chez elle tous les jours ; mais passer le seuil de sa porte, à lui, semble à cette dame, un peu prude, un acte d'excentricité capable de soulever tout le f pays !

– C'est la faute du monde, qui altère le sens des eilleures choses quand il y applique ses jugements.

– Je suis sûr qu'en pareil cas, madame, vous n'agiiez pas avec cette pusillanimité.

– Oh ! moi, dit-elle en riant, je tomberais plutôt dans l'excès contraire. Mon isolement fait mon indépendance. N'étant responsable devant personne, pourquoi tiendrais-je compte de l'opinion, si elle s'opposait au peu de bien que je puis faire ?

Ils se quittèrent : lui, le cœur tout occupé d'elle ; elle, l'imagination toute remplie d'Olivier.

XIII

Ce qui eût attiédi ou repoussé une âme moins dévouée fut ce qui soumit Madeleine sans retour. Un être faible, souffrant, livré à des soins mercenaires ou à ceux de quelques amis inexpérimentés. ce fut pour elle le plus grand de tous les attraits.

M^{me} Vallée avait toujours préféré, dans ses rapports avec le monde, ce qui avait besoin d'appui à ce qui pouvait se soutenir de soi. Dans l'histoire, elle s'attachait aux partis vaincus, et toute religion persécutée obtenait sa sympathie. Elle adorait les enfants ; elle trouvait pour les pauvres des mots et des accents qui mettaient la joie dans leur âme. Combien de fois n'avait-elle pas sacrifié une promenade, par un beau soir d'été, au plaisir mélancolique de soutenir une tête appesantie ou de. porter un peu de consolation dans une existence désolée !

« J'aurais dû être sœur de charité ! » disait-elle souvent ; et, devançant les idées de notre époque, elle ajoutait : « Quand se décidera-t-on à créer quelque chose d'analogue parmi les femmes laïques ? Je m'inscrirais bien vite, et ce ne serait pas vertu : je ne ferais que céder à un invincible penchant. »

Que devait donc éprouver cette généreuse femme, quand le malade, le souffrant, le délaissé, était un élégant et beau gentleman, réalisant la distinction à un degré suprême, et qui regardait comme l'avait regardée M. de Frankallais ? Décidément, le comte occupait sa pensée sans partage. Si Bornas eut son tour, c'est qu'elle se rappela ce qu'il avait dit de lui. L'incantation était accomplie !

Le lendemain fut un jour de perplexité pour M. de Frankallais. Il ne voulait pas aller au bal de la *seconde société* : c'eût été s'avouer, comme Bornas, le chevalier de M^{me} Vallée. Accepter l'invitation de la sous-

préfecture eût fait trop belle chance à l'avocat qui allait ouvertement proclamer son culte.

Olivier prit un moyen terme : le soir, lorsque M^{me} Vallée approchait de la salle de danse, cachant sous une pelisse de soie ses formes de Diane chasseresse, avec une robe blanche comme un lis et le front couronné de marguerites, elle aperçut une ombre qui se tenait tapie dans une encoignure et semblait fuir l'éclat des fenêtres vivement éclairées.

Lorsque Madeleine fut un peu plus proche, l'ombre fit quelques pas en avant, et la jeune femme crut reconnaître, dans cette forme indécise, celui qui, depuis plus de vingt-quatre heures, n'avait cessé de chanter son souvenir.

« Il va venir au bal ! » se dit-elle avec un tressaillement de joie ; mais, après s'être installée, elle eut beau regarder du côté de l'entrée, chaque personne nouvellement introduite fut pour elle une déception : Y attendu ne se montra pas.

« Il doit être à la sous-préfecture ! » pensa-t-elle ; et, sans lui en faire un reproche, elle en fut contristée.

Pour la première fois peut-être – car à Paris, qu'elle avait longtemps habité, on a rarement à souffrir, la fortune exceptée, de l'inégalité des conditions – elle se demanda pourquoi, avec son éducation et les avantages personnels qu'on voulait bien lui reconnaître, elle se trouvait irrévocablement parquée dans un milieu où tout devait être amoindri : le luxe des manières et de la conversation, aussi bien que la musique, les parures et les lumières.

Elle se sentait bien autrement privée encore en pensant à l'éclat que donne à une fête cette personne qui répand la chaleur sur l'hiver et remplit de clarté le réduit le plus sombre. Croyant qu'Olivier dansait ailleurs, elle se surprit à envier les femmes qui n'étaient pas séparées de lui par ces délimitations du rang et de la fortune, plus tranchées à Saint-X*** que partout ailleurs.

Madeleine devenait décidément soucieuse et distraite. Elle s'ennuyait au bal : le mouvement de la valse n'avait pour elle d'autre signification que celle d'un tourbillon monotone ; la contredanse lui paraissait stupide, comme elle l'est en effet, bornée à son seul attrait.

Mais, tout à coup, on la vit s'animer et renaître ; comme le remarquèrent plusieurs femmes, ses yeux mornes étincelèrent, ses pas devinrent souples et légers, toute son attitude exprima l'émotion de la joie. Quelle fée avait produit cette transformation rapide ? Quelle magie avait fait de l'image du découragement et de la lassitude cette figure enivrée du plus pur ravissement ?

Madeleine, en passant très-près d'une croisée pour se rendre au quadrille dont elle allait faire partie, avait distingué, collés à la vitre et fixés sur elle, des yeux bien connus. Elle avait retrouvé le regard qui, au bas de la côte de Sainte-Procule, était entré dans son âme pour y établir à tout jamais sa domination. Il était là ! Il y était pour elle ! Quelle pensée à soulever un monde !

Voilà pourquoi Madeleine dansait si bien depuis un moment, que la tête de l'amoureux Bornas était en délire.

Lorsqu'il y a quelque fête de nuit dans une petite ville comme celle de Saint-X"*, les jeunes filles qui dansent ne sont pas les seules à veiller : les déshéritées du plaisir, celles qui jamais n'ont mis un collier de – perles sur leur poitrine, ni une fleur dans leurs cheveux, sont troublées par la vision lointaine des parures et des lumières ; elles croient entendre le son des instruments et le bruissement des valse emportées ; celles-là s'agitent encore sur leur couche refroidie par l'insomnie lorsque, au petit jour, les *heureuses* vont se livrer au bon et profond sommeil qui suit les fatigues agréables.

Ainsi fut-il de la pauvre Rose, qui n'était ni de la première ni de la seconde société. Elle avait tant songé de ces paradis inaccessibles, qu'elle se leva plus brisée que si elle eût inscrit le nom de vingt danseurs sur un carnet d'ivoire sculpté.

Pendant les jours qui suivirent, M^{me} Vallée attendait. Elle espérait. Il lui eût été difficile de formuler le pressentiment doux et vague qui l'obsédait ; mais elle était heureuse. N'avait-elle pas reçu la plus certaine, la plus délicate des déclarations d'amour ? Une entente ne s'était-elle pas formée entre elle et M. de Frankallais, lorsqu'en passant près d'une certaine fenêtre, soit en valsant, soit en se promenant dans le bal, elle l'avait vu

toujours à cette même place, y revenant pour lui, comme il était là pour elle ?

Cependant, plus d'une semaine s'était écoulée, et le comte n'avait pas donné signe de vie.

Le neuvième jour, un billet sans signature arrivait par la poste à M. de Frankallais :

« Au moins dites-moi que vous n'êtes pas malade ! »

C'était tout.

Bien qu'il n'eût jamais vu cette écriture, Olivier n'hésita pas à reconnaître l'anonyme. Son premier mouvement fut une satisfaction indicible ; le second amena une foule de réflexions pénibles.

« Quelle imprudence ! se disait-il. Exciter la curiosité par un acte insolite, n'est-ce pas faire appel à l'indiscrétion ? Qui pense à se servir de la poste, à Saint-X***, quand la lettre ne doit pas franchir l'étroite enceinte de la ville ? La *factrice* va supposer une intrigue ; et si mon imprudente m'écrit plus longuement, la rusée fonctionnaire trouvera bien moyen d'en savoir autant que moi. De là une rumeur. un éclat. Et l'on sait ce qui peut suivre un éclat, quand la femme compromise est irréprochable ! »

Sous l'empire de cette pensée, le gentilhomme jeta autour de lui un regard d'angoisse et frissonna d'épouvante. Il lui sembla voir une image de femme passer et repasser dans la pièce où il se trouvait, déranger les livres de sa bibliothèque, si méthodiquement casés ; toucher à ses collections de gravures et les emmêler ; changer de place les meubles dont il avait déterminé l'ordre.

Poursuivant sa vision, il retrouva dans le jardin les mêmes ravages d'une main qui se croirait tous les droits : les arbustes, dépouillés pour composer des bouquets éphémères, étalaient tristement leur nudité ; les plates-bandes, belles de leur classique régularité, ne formaient plus qu'un pêle-mêle de gazon émaillé.

Les bêtes domestiques de la cour se disputaient avec des races étrangères. Le caprice avait renversé ou modifié le patient édifice du confort provincial établi dans cette maison sur des bases immuables.

M. de Frankallais détourna ses regards de ce spectre du mariage que le billet de Madeleine venait d'évoquer ; mais il le retrouva au seuil de sa vie

morale, lorsque, pour lui échapper, il appelait à son aide le souvenir de M^{me} d'Aubépin.

« Adèle ne veut pas se remarier, se disait-il ; mais si j'épousais une autre femme, elle en serait bien étonnée, bien mécontente ; et certainement elle se montrerait changée pour moi, à supposer que l'humeur jalouse de *l'autre* ne m'obligeât pas à retirer à ma cousine mes affectueuses prévenances. »

Pour s'arracher à ce cauchemar, M. de Frankallais sortit de chez lui, bien qu'il fût à peine deux heures de l'après-midi. Il n'avait pas de projet arrêté, et, tout en cheminant sans but, il se trouva devant la porte de sa cousine.

XIV

– *Elle y est pas !* dit *la Jeannette* d'un petit air mutin dès qu'il entra.

– Où donc qu'elle est ? dit M. de Frankallais, pour parler comme Jeannette.

– Madame est chez sa vieille tante de Germois, qui a failli mourir c'te nuit.

– Elle y sera longtemps ?

– Toute la journée, que je me pense.

– Alors, Jeannette, c'est toi qui vas me recevoir, parce que j'ai besoin de compagnie.

– Tout de même ! J' sais ben faire la dame un petit brin, quand j' veux.

Tout en causant, ils marchaient vers le salon.

– Voyons, mets-toi là, dans ce fauteuil, dit le gentilhomme en lui montrant un siège près de la cheminée où languissait un feu de printemps.

– J'ai envie d'aller prendre le manteau de soie de ma maîtresse : la mascarade sera encore mieux faite !

– Ali ! pour ça, non ! laisse à ma cousine ce qui lui appartient. Je te trouve assez jolie telle que te voilà !

– C’est pas à moi qu’on en conte, dit la Jeannette en s’asseyant. Si vous ne les trouviez pas plus jolies que moi, ces dames, avec leurs belles *cittifailles*, vous ne seriez pas si souvent autour de leurs cotillons.

– Quand je suis à côté d’elles, mademoiselle Jeanneton, je leur parle plutôt que je ne les regarde, tandis qu’avec vous, ce sont mes yeux qui sont en frais.

– Et des fiers, ma foi ! Vous pouvez ben me dévisager tant que vous voudrez ; pour moi, n’ayez pas peur que je vous regarde dans le blanc de l’œil : je serais obligée de m’en confesser comme si j’avais vu le diable ! Mais j’y repense : qué que vous pouvez donc bien tant leur raconter, à ces dames ?

– Je leur parle d’astronomie ou de littérature.

– Alors, j’aime autant qu’elles entendent ces drôles de choses que si c’était moi ; j’dis seulement que ça devrait vous suffire, et que vous pourriez ben me laisser tranquille. Vous êtes un *gros* monsieur ; qu’est-ce que je peux faire pour vous, que vous m’attirez toujours dans un coin ou dans l’autre ?

– Ce que tu peux faire ? dit le comte en se rapprochant d’elle ; tu peux rendre mon cœur content, sans me donner aucun souci ; tu peux entendre toutes les douceurs que j’aime à te dire, sans que tu te mettes dans l’idée que je dois t’épouser pour cela. Et c’est une grande qualité, Jeannette, un grand mérite ! N’est-ce pas vrai, ce que je te dis : tu n’as jamais pensé à être ma femme ?

– Ma fine, si je pouvais faire ma *faraude* dans votre salon, me faire servir par la Marianne et la Françon, et me carrer dans votre belle voiture, ça me ferait pas trop de peine, pourtant ! Mais je sais ben que vous n’êtes pas de mon rang, et pourvu que vous n’en preniez pas une de ma robe.

– Je ne prendrai personne ; es-tu contente ?

– J’aime mieux ça encore.

– Tu dis que tu aimerais à faire la dame, et je croyais que tu avais pour amoureux Jean Guiraud, le fils du vigneron de ma cousine.

– Oh ! lui ! j’crois ben qu’ c’est mon amoureux ! Par malheur, il n’a pas des champs et des vergers comme vous !

– S’il en avait, tu l’aimerais mieux que moi, même quand je voudrais t’épouser ?

– Que vous êtes malicieux, m’sieu Olivier. Ça va ben sans dire que je l’aimerais mieux !

– Alors tu ne m’aimes donc un peu que pour les robes et les coiffes que je te donne ?

– Et un peu aussi à cause des cinq cents francs que vous m’avez promis pour mon mariage.

– Et Jean ne sera pas jaloux ?

– Ah ! y sait ben que tout ça c’est des bêtises, que c’est pas comme si vous étiez un paysan !

– Elle est vraiment délicieuse ! se dit M. de Frank allais, cette fille qui n’engage à rien et vous dispense de tout remords !

Il affirmait son compliment par deux baisers, lorsqu’un coup de sonnette retentissant annonça la maitresse de la maison. Jeannette se précipita vers la porte d’entrée.

– Comment ! vous êtes là, mon cousin ? dit M^{me} d’Aubépin en voyant le comte au salon.

– Je vous attendais, ma cousine.

– Mais je ne devais pas venir si vite ?

– Vous voyez bien que vous êtes venue. Croyez donc à mes pressentiments !

La jeune femme remercia son parent avec un charmant sourire. M. de Frankallais ne se fit aucun scrupule de lui donner le change. Il tenait Adèle pour une sainte femme. « Pourquoi, pensait-il, troublerais-je sa quiétude en lui laissant soupçonner des peccadilles qui, d’après le dire de Jeannette, n’ont aucune conséquence aux yeux de Jean Guiraud, son *bon ami* ? »

Une soirée passée paisiblement près de sa cousine – après qu’il eut dîné avec elle – avait rasséréiné l’esprit du jeune homme, mais n’avait pu trancher le nœud de la situation difficile qu’il s’était créée près de M^{me} Vallée.

Il ne renonçait donc pas au désir d'être aimé de la belle lingère. C'était le but qu'il voulait conserver à ses pensées ; mais, plus il y songeait, plus il craignait la précipitation qui pourrait renverser ce but au lieu de lui permettre de l'atteindre par de sinueux détours.

Ne pouvant rien résoudre sur l'heure, il se laissa de nouveau guider par l'instinct, si bien qu'en passant près de la maison Lallaud il y entra sans parti pris.

En abordant la cour, la surprise d'Olivier fut grande : la lune éclairait à demi, d'une lueur blafarde, la façade intérieure du corps de bâtiment habité par M^{me} Vallée ; mais un noyer qui était né là, et devait y mourir bientôt d'une vieillesse prématurée, se trouvait complètement dans l'ombre.

M. de Frankallais s'arrêta un moment pour regarder cette muraille qui le séparait de Madeleine. Une poésie mystérieuse semblait planer sur cette construction, si mesquine et si laide en plein jour.

Le comte entendit bientôt une espèce de frôlement dans les feuilles ; s'étant approché avec précaution, il vit Cadet établi à la jonction des trois plus fortes branches. Il semblait fort absorbé par la contemplation de ce qui se passait dans une chambre du premier [étage, éclairée faiblement par une lampe couverte de son abat-jour.

– Cadet ! fit le comte très-bas, de peur d'être entendu de l'une et de l'autre maison.

– Qui est là ? dit l'enfant de la même voix discrète. Tiens ! c'est vous , m'sieu Olivier ? Qu'est ce qu'y vous faut ?

– Descends ; j'ai à te parler !

– Vous me parlerez demain ! J'aime autant, pour le moment, regarder ce que je regarde.

– Que vois-tu donc ?

– Rien ! mais ça tardera pas.

– Diable de Cadet ! tu te permets de regarder ainsi les belles dames, au moment où elles vont se mettre au lit ?

– Avec ça qu'elle fermera pas ses jalousies ! D'ailleurs, je le ferais pas. J'voudrais pas plus lui faire de la peine qu'à ma sœur Rose.

– Mais enfin, que vas-tu donc voir de si intéressant ?

– Ça vous regarde-t'y, après tout ? dit Cadet près de s'irriter.

– Ça me regarde si bien, que si tu ne descends pas à l’instant pour m’écouter, je te tire par les jambes, et je te fais dégringoler.

– Ça me fait suer les os de vous entendre, m’sieu Olivier, *arracheur du cahier des autres* !. Tenez, j’ suis fâché d’avoir dit ce que j’ai dit. Fallait pas me surprendre ; vous me faites toujours du tort.

– Si tu voulais descendre pourtant, j’aurais une commission à te donner, et il y aurait trente sous à gagner !

Olivier pensait bien qu’il réussirait mieux par la tentation que par les menaces.

Tout poète et tout ensorcelé qu’il pût être par le charme de la beauté, Cadet ne sut pas résister à un tel appât : trente sous ! Il n’en avait jamais serré la moitié dans son gousset. Il se laissa glisser prestement le long du tronc du noyer et suivit M. de Frankallais jusque dans la rue, où celui-ci crut prudent de l’entraîner.

– Eh ben ! qué que je dois faire ?

– Tu ne crains pas de marcher la nuit ; tu n’es pas poltron, n’est-ce pas ?

– Pas que je sache !

– Eh bien ! va voir si personne ne vole mes fruits dans mon verger, celui qui est à deux portées de fusil de la ville. On dit qu’il y a par là des maraudeurs.

– Et qué que vous ferez en attendant ? demanda ’enfant d’un accent plein de défiance.

– Je vais te suivre jusqu’à l’entrée de ma rue pour e mettre dans ton chemin, et, comme il est dix heures, ’irai me coucher. Demain, tu me rendras réponse, et s’il y a lieu, la nuit suivante j’irai moi-même surveiller mes affaires avec mon fusil.

– Vous m’emmènerez ? dit le gamin séduit par cette perspective, au point d’ajouter foi aux paroles de M. de Frankallais.

– Peut-être bien.

– Allons ! s’écria Cadet, en route ! Et il commençait à marcher.

– Un moment donc ! reprit le gentilhomme en retenant Lallaud, trop pressé de mériter son salaire. Pour gagner mon argent, il ne suffit pas de faire une course comme tu en fais si souvent pour rien ; il faut que tu me

dises, tout en cheminant à mon pas, quel charme te poussait à grimper sur cet arbre, au risque de te casser le cou

Cadet hésitait à répondre ; mais cette somme colossale de trente sous représentait tant de petits plaisirs : sucre, images et, qui sait ? . peut-être eau de coings, de cassis ou de genièvre ! L'enfant n'avait plus son libre arbitre.

– Donnez comptant ! dit-il, je parlerai.

– Tiens ! reprit Olivier, je me fie à ta parole.

– Puisque vous êtes si curieux, commença Cadet, – sans échapper au remords de la pudeur qui jette son voile, – j' vas tâcher de vous expliquer ça. Eh ben ! j' la vois entrer dans sa chambre et regarder par ci par là. Après, elle vient s'asseoir devant sa table. Elle lit dans des livres ou dans des papiers ; ou ben elle appuie sa tête dans ses mains, comme si elle faisait des chansons, et ça me fait trouver les miennes.

– Paraît-elle heureuse ?

– Pas souvent ; elle est plutôt triste. Il y a quinze jours, je l'ai vue pleurer. Le lendemain, je lui ai dit comme ça : « Madame Madeleine, s'il y en a un dans Saint-X*** qui vous a fait de la peine, dites-le, et je mettrai le diable à ses trousses ! »

– A-t-elle accepté ? demanda Olivier ; puis il pensa qu'il n'était peut-être pas étranger à ces larmes.

– Oh ! non ! mais elle m'a bien remercié, et même qu'elle a passé sa jolie main sur mes cheveux en me disant : « Mon pauvre ami, vous savez donc que j'ai des peines ? » Vous pensez ben que j'ai pas dit comment ! Et vous croyez que ça vaut pas de risquer des égratignures ?

– Ça vaut plus ! Maintenant, marche, poète ; je ne te retiens plus !

Ils étaient arrivés à l'embranchement de leurs chemins divers. Cadet – comme il disait – prit ses jambes à son cou, et M. de Frankallais, rétrogradant, se retrouva bientôt dans la cour de la maison Lallaud.

« Si l'escalade n'est pas trop périlleuse, se dit-il, je pourrai trouver là un moyen de me mettre sur la voie des secrets que j'ai tant à cœur de connaître, et cette connaissance n'aura nullement engagé tes droits, chère liberté ! »

L'entreprise n'avait rien de difficile, moyennant l'adjonction de quelques pierres superposées qui rapprochèrent Olivier du poste abandonné par le fils

de la Pernelle.

Adossé au tronc principal et les deux bras bien enlacés aux branches latérales, le comte se sentit en pleine sécurité et devint tout attention. Son regard, plus incisif qu'il ne l'avait jamais été, entra en conquérant dans cet asile qui, depuis si longtemps, occupait les rêves de son oisiveté.

Tout y était simple, harmonieux, de bon goût : les rideaux et le lit étaient blancs, comme si c'était une chambre de jeune fille ; les meubles n'offraient rien qu'on pût remarquer ; la bibliothèque occupait la plus grande place. Il y avait des fleurs sur des consoles et sur la cheminée.

Le bruit d'une porte qui s'ouvrit exalta les espérances qui, en ce moment, tenaient asservies toutes les facultés de l'observateur.

M^{me} Vallée entra dans sa chambre avec ce soupir de soulagement particulier à ceux qui viennent de subir une fatigue ou une contrainte ; sa tête prit l'attitude de l'affranchi qui sait le prix de la liberté ; sa bouche sembla sourire à sa chère solitude ; elle prépara sa lampe et ses livres comme une personne qui se dispose à veiller longtemps. Elle ouvrit un volume ; mais, peu après, elle le referma et se mit à rêver.

Alors, sur ce charmant visage, passèrent tour à tour des sentiments divers : une fois, c'était l'inquiétude ou la tristesse ; une fois, le calme, les impressions paisibles. A un certain moment, elle prit dans une coupe une fleur fanée et la respira longuement.

M. de Frankallais éprouvait toutes ces émotions, mais avec une teinte plus accusée : ci D'où vient cette fleur ? se demandait-il. Est-ce celle que j'ai laissé tomber un soir à ses pieds en passant près du berceau d'églantine où elle était assise ? Ne serait-ce pas plutôt le don d'un amour évanoui. ou seulement absent ? »

Olivier sentait venir la jalousie, car autant le succès attiédissait ses élans et tracassait son indépendance, autant le défi de l'obstacle excitait son ambition et son désir.

« Ah ! se disait-il, mon regard peut bien franchir la distance qui nous sépare ; mais quelle force visuelle pourrait traverser la barrière que met son front entre mon œil et sa pensée ? Que se passe-t-il sous cette belle enveloppe ? Quel nom secret fait frissonner ses lèvres ? Quelle image forme des ombres et des éclairs sur ses traits ? Ils disent que mon regard est une

force : dérision amère ! Je ne puis comprendre si ce cœur, si cette pensée disent : Patrix, Olivier ou l'inconnu ! »

Il se rappela pourtant qu'elle lui avait écrit et qu'il avait presque redouté d'être trop aimé. trop promptement aimé, du moins ; mais elle n'avait peut-être que de la bonté, de la pitié pour son existence fragile, à lui, pour cette faiblesse physique, proverbiale à Saint-X.

« Et si elle n'avait d'autre idée que de m'atteler à son char, à côté de Patrix Bornas ? Si le billet imprudent que je prenais pour un aveu n'avait eu d'autre source que la coquetterie et l'orgueil ? »

Cette dernière supposition eût fait jeter un cri à l'étrange amant, si sa nature réservée et la *self possession* du gentleman s'y fussent prêtées. C'est ainsi que, le soupçon excitant la jalousie, la jalousie ravivant l'amour, M. de Frankallais se trouvait livré à la plus poignante émotion qu'il eût éprouvée de sa vie.

Était-ce un écho de ce qui se passait en lui ? était-ce un simple effet de souvenir ? Madeleine était aussi fort agitée. Le comte la vit se lever précipitamment, se mettre à la fenêtre pour respirer ; puis, comme mue par une pensée soudaine, elle retira d'un tiroir un petit coffret de cristal et le déposa sur la table. Elle en sortit deux lettres qu'elle contempla pendant quelques secondes avant de les ouvrir. Puis elle les lut avec une lenteur solennelle, comme si elle eût voulu en graver le contenu dans sa mémoire.

« Là, se dit M. de Frankallais, est le secret de sa vie ! » Et il eut la tentation de les lui demander séance tenante, au risque de lui causer une mortelle frayeur. Sa perplexité allait croissant : elle atteignit son paroxysme lorsque, après l'hésitation qu'on met toujours à l'accomplissement d'un sacrifice, la jeune femme prit une allumette d'une main, les lettres de l'autre, se disposant sans doute à un auto-da-fé.

A cette vue, M. de Frankallais perdit cet équilibre de facultés qui faisait le cachet spécial de son autonomie. Il n'avait pas une haute idée de la véracité des femmes ; il se dit ou plutôt il sentit instinctivement que, ces preuves détruites, il ne serait jamais certain de ce qu'il apprendrait de la bouche de Madeleine. Or, il voulait connaître ses secrets ; il le voulait ardemment, et l'occasion était là.

Il n'hésita plus : l'escalade de la fenêtre était plus facile encore que celle de l'arbre, et il avait l'agilité d'un habile chasseur. Au moment donc où M^{me} Vallée levait le bras pour porter l'allumette à la flamme de la lampe, il s'élança sur l'appui de fer de la croisée ; de là il ne fallait plus qu'un bond pour arrêter l'action de Madeleine ; mais déjà la lettre s'était échappée de ses doigts tremblants.

Émotion de la surprise. émotion de l'amour. que de femmes se fussent évanouies ! Madeleine jeta seulement un léger cri et montra plus de bonheur encore que de saisissement.

– Vous n'êtes donc pas mort, pas malade ? Laissez-moi bénir la Providence avant de vous gronder !

Et ses yeux, mouillés de larmes, exprimaient plus de caresses que de colère.

– Grondez-moi, dit-il, mais ne me punissez pas ! Un ascendant irrésistible a disposé de ma volonté.

– C'est peut-être ainsi que je vous préfère, répondit-elle naïvement, car elle n'avait pas l'ombre de ce petit savoir-faire qu'exploitent les femmes coquettes pour rendre les hommes plus amoureux. Elle ne calculait ni sur le mystère adroitement ménagé, ni sur les colères feintes : être et paraître n'étaient pour elle qu'une seule et même chose.

Le comte voulait se faire pardonner à genoux.

– Non ! non ! dit-elle, votre position près de moi ne saurait être l'humilité. – Et, le faisant asseoir, elle ajouta : – Dites-moi seulement par quel caprice vous entrez ainsi dans une maison qui ne demande pas mieux que d'ouvrir pour vous sa porte toute grande.

– Je vous le dirai ; mais laissez-moi avant tout vous contempler, vous admirer, vous aimer. J'ai agi comme un homme de vingt ans ; ne me condamnez pas si vite à en avoir quarante, et, si vous m'avez rendu fou, laissez-moi le privilège de délirer un peu !

Madeleine sourit à cette exaltation. Elle écouta des paroles enivrantes ; elle laissa baiser ses mains, et lorsqu'il lui demanda si « . elle aimait, » elle déposa un chaste baiser sur son front.

– Il y a longtemps déjà ! dit-elle.

Cet aveu l'ayant rendue plus attentive à la singularité de cette entrevue, elle ajouta :

– Pourquoi me plaindrais-je de votre apparition ici, puisqu'elle me rend heureuse ? Pourquoi regretterais-je de vous avoir fait connaître mon cœur, puisque, sensible ou ingrat, inconstant ou fidèle, vous y régnerez toujours ? Cependant, nous ne nous connaissons pas beaucoup encore, et si nous devons vivre l'un pour l'autre, ainsi que le demande mon âme, je ne veux pas que vous soyez engagé par surprise. Vous êtes dans votre ville natale, et je crois être suffisamment renseignée sur votre caractère, vos goûts, vos habitudes ; mais moi, je suis étrangère, et j'ai tenu mes antécédents secrets : voulez-vous les connaître ?

– Ce que je suis avide de connaître, le voilà ! reprit-il en montrant les lettres.

Et il raconta les circonstances de son audacieuse entreprise.

– Vous désirez voir ces lettres ? De grand cœur ! dit M^{me} Vallée, – relevant le papier qui était tombé et le réunissant à celui qui se trouvait encore sur la table ; – mais, avant tout, je vous dois le récit de ce qui les a précédées, de ce qui les a suivies. Êtes-vous disposé à m'entendre ?

– Oui, dit-il avec l'accent du sacrifice.

Il eût préféré, en cet instant, un échange de sentiments à cette narration, si intéressante qu'elle fût pour lui. Cependant il ne pouvait méconnaître, malgré son trouble, qu'il était raisonnable et sage à Madeleine de mettre ce frein à l'entraînement de leurs cœurs.

XV

Je n'ai pas connu ma mère, dit la jeune femme. Mon père était un médecin assez habile, dit-on, et très-apprécié ; mais sa nature, élégante et passionnée, l'avait entraîné à sa ruine. Il mourut, me laissant pour toute

fortune, à l'âge de douze ans, trente mille francs de dettes et sa bonne renommée.

Les créanciers absorbèrent le prix de notre mobilier et les sommes dues à mon père ; il y eut encore un déficit de huit mille francs. Comme je n'avais pas de famille pour me recueillir, lorsque la maison fut dépouillée, on renvoya la vieille femme qui s'occupait de moi, et la sœur du maire m'accorda l'hospitalité jusqu'à nouvel ordre. Il fut alors question de me mettre dans un couvent, en faisant, par souscription, les frais de ma pension et de mon entretien.

Mais à ce moment, comme nous habitions une ville de bains située au bord de la mer, une princesse russe, qui était là pour sa santé, et qui avait été la cliente de mon père, obtint du conseil de famille qu'on m'avait nommé de me prendre avec elle, promettant de me faire un sort.

Tout fut accepté, et mon adolescence fut des plus heureuses. Ma bienfaitrice était encore très-jeune ; elle aimait la vie de plaisir et m'y associait, tout en me donnant des maîtres, et s'occupant elle-même de mon éducation. Nous voyagions souvent, cette dame ne sachant, disait-elle, comment se distraire de l'absence de son mari, qui avait entrepris de faire le tour du globe avec une mission de son empereur.

Un jour, – j'avais alors quatorze ans, – une lettre de Paris arrivait à la princesse Olga. Nous nous trouvions à Bagnères. Cette lettre contenait la supplique d'un tapissier tombé dans la détresse : en sa qualité de créancier de mon père, il réclamait un secours, à défaut du paiement intégral de sa facture, devenu impossible.

La princesse acquitta le surplus du mémoire que le concordat n'avait pu couvrir ; mais cette circonstance me remit devant les yeux les tristes réalités de ma situation. Je réfléchis ; je devins triste. Ma protectrice s'en aperçut. Questionnée par elle, je lui dis que, malgré sa bonté, je trouvais ma position humiliante, et je la suppliai de me donner les moyens de me créer une existence par mon travail. J'insistai surtout sur ce point que je tenais à relever la mémoire de mon père, mort insolvable.

La princesse plaisanta d'abord sur cette idée, répondant qu'elle était assez riche pour nous deux, qu'elle me doterait et que, si je tenais à

satisfaire même des créanciers qui ne réclamaient pas, elle consentait à tout acquitter.

En effet, tout fut payé ; mais nous discutâmes pendant une année encore sur la question déjà soulevée. De plus en plus, je me sentais mal à l'aise ; la voix de ma conscience me disait que je devais travailler pour ma subsistance ; ma fierté me répétait sous toutes les formes que je représentais près de la princesse quelque chose d'assez semblable à son perroquet ou à Kolb, son chien favori. Je n'osais pas trop insister devant sa résistance ; mais je tombai en mélancolie, et ma bienfaitrice, qu'évidemment je n'amusais plus, consentit à se séparer de moi.

La question d'une profession à choisir fut alors débattue. L'art me séduisait ; mais j'avais peu de goût pour le dessin, et je savais très-peu de musique. Cette voie, d'ailleurs, était lente et incertaine ; par la même raison, je ne pouvais me destiner à l'enseignement. Je choisis donc l'industrie, bien que ma vocation ne m'y portât que médiocrement.

La princesse arrangea pour moi un apprentissage de trois ans chez une lingère-modiste, avec la condition que je ne sortirais jamais seule et que je disposerais de deux heures chaque jour pour continuer mes études de français, d'histoire, enfin de tout ce qui constitue l'éducation générale d'une jeune fille de la classe aisée.

Les trois ans d'apprentissage accomplis, j'aurais pu, grâce à la princesse, m'établir pour mon propre compte. Je me trouvais trop jeune, et je me réengageai pour dix-huit mois, à douze cents francs d'appointements.

On me permettait, de l'aveu de M^{me} Kernicheff, de sortir quelquefois. Dans ces cas, assez rares, je ressemblais à une religieuse bien plus qu'à une jeune fille de ma profession. On m'avait effrayée par des récits de séduction ; on m'avait cité des faits de grande témérité, des enlèvements, des séquestrations par surprise. Je marchais donc les yeux baissés vers le pavé, ne répondant à rien de ce qu'on pouvait me dire, prête à repousser violemment jusqu'à la main qui m'eût voulu retirer du trajet d'un cheval échappé, ou retenue sur les bords d'une excavation profonde.

« Hélas ! que la prudence est vaine quand le sort est contre nous ! »

M. de Frankallais frissonna. Il ne pouvait accepter d'infidélité rétrospective qu'en faveur d'un odieux mari.

– Continuez, dit-il pendant qu'elle se recueillait et semblait fixer intérieurement quelque point capital de sa destinée.

Le danger, reprit-elle, ne serait pas le danger s'il se laissait pressentir. Ce ne fut ni dans la rue, ni pendant mes promenades solitaires dans les jardins, qu'il s'offrit à ma jeunesse. Il m'aborda simplement et avec tous les dehors de la franchise, – au magasin même, où je me croyais bien protégée, – sous la forme d'un jeune homme blond, svelte, d'un parfait savoir-vivre, fort bien en somme, et qui vous ressemblait trait pour trait.

Lorsque je lui demandai où il faudrait lui faire parvenir ses commandes, il me donna cette adresse : « M. Bressind, hôtel du Nord, 140, rue Saint-Honoré. »

Il revint à des jours assez rapprochés ; mais, tout en m'étonnant de la quantité de cravates blanches, de gants et autres objets de lingerie qu'il accumulait, l'idée ne me vint pas qu'il eût d'autre but que de les acheter. « Peut-être, me disais-je, fait-il quelque commerce. » Cependant il ne marchandait jamais, et ses manières n'avaient rien de commun avec celles des gens qui s'occupent de négoce.

C'était toujours à moi qu'il s'adressait pour ses emplettes ; il ne se départait jamais de la plus respectueuse tenue. Un matin, – c'était jour de grande fête, – j'étais seule au magasin, qu'on devait fermer vers midi. Il entra en jetant autour de lui un rapide regard ; puis il s'avança vers moi, mais si pâle, si tremblant, que je le reconnaissais à peine.

Je fus aussitôt sur mes gardes. S'il m'eût dit un mot aimable, tout s'arrêterait là entre nous : je l'aurais irrévocablement évincé ; mais il n'en fit rien. Il choisit d'un air distrait quelques objets de notre lingerie ; puis, avec un regard profondément navré, il me fit un salut plein de déférence et se retira. Ce silence pénétra dans mon jeune cœur, qui se fût cuirassé devant une déclaration. Je rêvai de ce front noble et soucieux, de ces yeux où germaient des larmes, de son très-léger et très-gracieux accent étranger dont la tristesse augmentait le charme. Sans me croire la cause de son malheur, je compris qu'il souffrait beaucoup, et j'aurais voulu que ma sympathie pût alléger sa peine.

Pour un motif ou pour l'autre, je pensais de plus en plus à cet étranger. Il revint plusieurs fois et garda la même attitude. On en parlait au magasin, et

plusieurs de mes compagnes s'attribuèrent sans doute ses assiduités. J'en étais là lorsque, pendant un de mes jours de congé, je le vis tout à coup surgir devant moi, près de l'une des grilles des Tuileries.

– Permettez-moi de vous dire un mot ! mademoiselle, dit-il avec précipitation, comme s'il eût craint de me voir lui échapper.

Je ne répondis pas, et je poursuivis ma route.

– Vous vous méprenez, continua-t-il en marchant à côté de moi ; je n'ai rien à vous demander, mais j'ai une confidence à vous faire. Écoutez-moi. l'heure est solennelle. Ne me refusez pas cette consolation suprême !

Je levai sur lui les yeux : il était d'une couleur verdâtre, et comme accablé. J'eus un frisson, et je m'arrêtai.

– Vous voulez bien m'entendre ; grâces vous soient rendues ! reprit-il avec un sourire de mourant. Eh bien ! sachez-le, j'ai résolu d'en finir avec mes tourments : dans quelques jours, j'aurai vu le terme de ma triste existence ! Je mourrai, parce que j'aime et que je ne puis être aimé ! Je vais vous remettre un pli acheté, sans adresse. Nous sommes aujourd'hui dimanche ; dans huit jours, à la même heure, – nous étions entre quatre et cinq heures de l'après-midi, – brisez l'enveloppe : tout sera fini. Alors vous saurez le nom de celle que je ne puis vous nommer, et vous lui direz que je meurs pour elle. D'ici là, gardez-moi un inviolable secret !

Tout cela était peu logique et pouvait avoir quelque ressemblance avec une mystification ; mais je n'avais guère plus de dix-sept ans. Au lieu de me montrer incrédule, j'allais risquer un sermon sur le devoir de respecter Dieu dans notre propre existence, lorsqu'au premier mot il s'éloigna d'un pas rapide ; et moi, stupide, inconsciente à force d'effroi, je le laissai partir, le regardant s'éloigner tant que mes yeux purent le distinguer dans la foule. La vision disparue, je n'y pouvais pas croire. Cependant le papier était dans mes mains ; il attestait la réalité de cette étrange scène. Comment s'y trouvait-il ? Je ne sais.

Que faire ? me demandai-je quand je pus rassembler mes idées. Nulle expérience de la vie ne pouvait me venir en aide ; toute ma certitude concernant les devoirs moraux se résumait dans mon horreur du mal et mon désir de bien faire. J'aurais eu besoin de conseil, mais j'avais reçu l'injonction de me taire : je ne savais pas encore que le secret n'est dû qu'à

la condition d'avoir été sciemment et librement promis, surtout quand le silence a des conséquences pires que l'indiscrétion.

A force de songer, il me vint une inspiration : ce fut d'aller à la rue Saint-Honoré, 140, hôtel du Nord, pour m'informer de M. Bressind, comme si j'avais une commission pour lui.

– Il habite bien ici, mais très-rarement, me dit du ton le plus indifférent une femme âgée qui se trouvait au bureau. Il est parti hier et ne reviendra que dimanche prochain. – C'était la date fatale ! – mais j'éprouvai un grand soulagement à la pensée que je pouvais encore essayer de conjurer un malheur que je regardais aussi comme un crime.

Tant que dura la semaine, je fus la proie d'horribles cauchemars. La nuit, je m'éveillais en sursaut, croyant avoir entendu la détonation d'une arme à feu. Le jour même, j'avais des hallucinations : ceux qui m'entouraient me faisaient l'effet de fantômes ; il me semblait aussi voir mes compagnes échanger de mystérieux regards. On me demanda plusieurs fois si je n'étais pas malade, et quelqu'un trouva que j'avais de la fièvre.

Cette malheureuse semaine n'avait pas de fin. Le dimanche, sous le bénéfice de cette indisposition constatée malgré moi, je demandai la permission de sortir, bien que ce ne fût pas mon jour. Je courus à l'hôtel du Nord, et, sans m'inquiéter de ce qu'on pourrait penser et croire, plus morte que vive : « M. Bressind ? » demandai-je en entrant.

– Il est arrivé depuis une heure, dit un garçon de service : premier étage, n° 6.

« Arriverai-je à temps ? Cette pensée me poussait en avant, et cependant elle m'ôtait mes forces. Enfin j'atteins le n° 6. Je frappai. on ouvre. »

– Et vous entrez ? interrompit M. de Frankallais consterné.

– J'entrai ! dit Madeleine avec le calme de la sécurité de conscience la plus parfaite.

– Poursuivez ! dit Olivier d'une voix brève.

– Que vous êtes bonne ! s'écria M. Bressind. – Je croyais encore que c'était son nom. – Vous êtes un ange Vous m'avez sauvé. doublement sauvé. et je vous dois plus que vous ne sauriez croire ! Pauvre enfant !. si elle savait. Oh ! j'étais bien coupable !

Je crus qu'au moment où il voulait mettre fin à ses jours, sa raison s'était troublée ; depuis, en me rappelant ses phrases incohérentes, j'ai cru comprendre qu'il avait formé contre moi de mauvais projets, mais que mon innocence et mon dévouement l'avaient soudainement converti.

– Puis-je ouvrir ce papier ? lui demandai-je avec irréflexion en lui montrant la lettre qui ne m'avait pas quittée.

– Lisez ! dit-il ; je ne puis rien vous cacher maintenant.

Je rompis le cachet d'une main tremblante, et je lus :

Madeleine, c'est vous que j'aime. c'est pour vous « que je meurs. Adieu.

« BRESSIND. »

– Non ! vous ne mourrez pas ! dis-je tout affolée du danger auquel il échappait à peine. Non ! vous vivrez ; je vous l'ordonne !

J'étais à l'un de ces rares moments où la femme se sent toute-puissante et s'arroge le droit de commander.

– Vous m'aimerez donc un peu ? me dit-il en réponse, d'un ton aussi humble que doux.

– Pourquoi pas, si vous êtes libre ?

– Libre. à demi. : une famille à ménager. des préjugés de fortune. Il faudrait nous exiler.

– Si j'arrivais à vous aimer beaucoup, lui dis-je en mon enfantillage, qu'importerait l'exil ? Vous vous laisseriez déshériter ; je ferais partout mon état de lingère, et je pense que vous trouveriez bien quelque chose à gagner, bien que j'ignore votre profession.

– Adorable enfant ! s'écria-t-il.

Mais, à cette perspective de travailler pour vivre que je lui avais ouverte, il sourit d'une étrange manière, ce qui fit naître en moi, je ne dirai pas un soupçon déterminé, mais une instinctive et sérieuse inquiétude.

Dès ce moment, la situation où je m'étais fourvoyée m'apparut sous son vrai jour. Cet homme avait capté mon imagination : il m'intéressait, mais je ne l'aimais pas. Cependant j'étais chez lui, moi jusque-là si craintive, si attentive à fuir ou à repousser tout ce qui ressemblait à la galanterie, à la passion. Je frémis en voyant le chemin que la crainte d'un malheur m'avait

fait aveuglément parcourir. Sous l'empire de cette terreur naissante, je me hâtai de lui dire :

– Maintenant que vous êtes sauvé, il est temps que je vous quitte. Adieu ; songez que vous m'avez promis de vivre !

J'avais déjà fait quelques pas vers la porte ; il me retint en s'accrochant à mon châle.

– Ne partez pas ainsi ! dit-il avec une sorte de fureur. Vous avez promis de m'aimer ; autrement, qui sait ? il y aurait eu peut-être deux victimes !

– Si vous vous emportez ainsi, lui dis-je, sentant qu'il eût été imprudent de l'exaspérer, il me sera bien difficile de m'attacher à vous.

– Eh bien ! je suis calme, je suis doux : voyez plutôt !

La plus ravissante expression éclairait en effet ses yeux et son sourire.

– Oui ! partez. dit-il après m'avoir contemplée avec extase. Je veux mériter votre amour ; je ne veux pas le voler. Il faut qu'il me soit bien volontairement accordé. J'arrangerai tout pour que vous me soyez unie par un lien sérieux. Mais partez ! reprit-il en repoussant par un brusque mouvement mes deux mains qu'il tenait dans les siennes. Allez !. sauvez-vous de moi !. sauvez-moi de vous !.

Je le crus bien fou, cette fois.

– Où nous reverrons-nous ? demanda-t-il lorsque j'étais près de sortir. Reviendrez-vous ici ?

– Oh ! jamais !

– Vous avez raison ; mais il faudra pourtant que je vous parle. Indiquez le lieu !

– Eh bien ! dimanche, à deux heures, au Jardin-des-Plantes, vers le cèdre du labyrinthe.

Je le quittai fort anxieuse. L'amour qui eût voulu s'épanouir en mon cœur était comprimé par des terreurs soudaines et sans cesse renaissantes. J'avais remarqué dans cet être, séduisant à l'excès par le charme de sa personne, des mouvements d'une impétuosité brutale ; j'avais vu s'allumer dans ses regards, mêlée à la passion, la férocité qu'on pourrait attendre d'un sauvage. J'étais plus troublée qu'éprise ; et pourtant il absorbait toutes mes pensées : il s'était emparé de mon être moral.

Il vint deux fois au magasin pendant la semaine qui suivit. Il se montra d'une parfaite discrétion dans ces entrevues ; mais il sut bien me faire comprendre que son cœur était tout occupé de moi.

Au jour convenu, il me parla de l'avenir : il me dit qu'il allait faire un voyage, et que bientôt il me ferait part de tous ses plans. Il me regardait avec tant d'ivresse et d'affection, que j'en étais émue et pleine de reconnaissance.

« Nous devons nous revoir le dimanche suivant ; mais, le lendemain, je reçus une des lettres que j'ai mises à votre disposition. »

– C'est le moment de la lire, poursuivit Madeleine.

En même temps, elle tendait à M. de Frankallais l'un des papiers qu'avait dévorés de loin son avide regard.

A Madeleine Grandprè.

Vichy-les-Bains.

Chère enfant,

« Connaissant votre affection pour moi et aussi votre raison, votre loyauté, je viens vous confier un secret et vous demander votre assistance dans une épreuve douloureuse. Vous savez si j'aime mon mari d'une folle tendresse. Eh bien ! il me trahit !

Le prince, en partant de Londres, devait s'arrêter à Paris, mais pour fort peu de temps. Une fois dans cette ville, il trouva chaque jour un nouveau prétexte pour y prolonger son séjour. Je serais partie de suite

sans ma déplorable santé, car ces *retardements* me causaient une vague inquiétude.

Ne pouvant me déplacer, j'écrivis à Santerre – le valet de chambre français de mon mari – et lui demandai en confidence ce qui retenait son maître loin de moi. Il hésita d'abord à me répondre. Enfin j'appris que le prince – qui habite l'hôtel Saint-James – avait loué un second appartement rue Saint-Honoré, et qu'il avait pris là le nom de Bressind.

J'appris encore que mon mari fréquente souvent un magasin de la rue Louis-le-Grand : cet établissement, bien chère Madeleine, est peut-être celui où je vous ai placée. Vous pourriez, dans ce cas, me dire ce que vous pensez des assiduités du prince Kernicheff dans cette maison.

« OLGA. »

La fin de la lettre traitait d'autres sujets.

Madeleine reprit : « Je répondis à la princesse. par ces mots, que je n'ai pu oublier :

Chère bienfaitrice,

« C'est moi qui ai le malheur d'avoir plu au prince ; « mais je ne le connaissais pas pour tel. Tout peut se « réparer : je ne suis ni compromise ni engagée ; dis-« posez de moi : j'attends vos ordres ! D'ici là, je saurai « bien éviter le prétendu M. Bressind. »

Le samedi suivant, une femme âgée vint me trouver avec une lettre de la princesse Olga, qui m'intimait ses volontés : je devais partir immédiatement et suivre son envoyée où elle voudrait me conduire.

|| q Mon engagement fut annulé au moyen d'un dédommagement pour la propriétaire du magasin ; cette dame ne sut pas, du reste, où je fus conduite : le prince devait perdre ma trace.

| « Nous nous arrê tâmes dans un hôtel, ma conductrice et moi, avant de prendre la diligence : – « Voulez-(vous écrire à la *personne* ? » me demanda cette femme de confiance, qui se nommait Mme Mursoff.

Cette offre me causa un peu de joie : je blâmais le prince, mais je ne pouvais le haïr ; et l'idée de ce qu'il allait souffrir, en se trouvant seul au rendez-vous, excitait dans mon âme une tendre pitié.

; Mon billet contenait ces simples mots :

« Vous m'avez trompée, prince ; vous ne me reit verrez jamais ! A cette condition, je vous pardonne. »

Je signai « Madeleine, » sans mon nom de famille.

Mme Mursoff lut et cacheta cette feuille, que j'adressai à M. Bressind ; et j'arrivai à Vichy, près de ma protectrice, avec la consolation d'avoir fait quelque chose pour son repos.

Huit jours après, je partis pour la Russie, toujours sous l'égide de M^{me} Mursoff et toujours secrètement. Le prince arrivait le lendemain près de sa femme. Il avait passé, je présume, ces huit jours à me chercher.

La princesse avait organisé une correspondance mystérieuse entre elle et moi. Je ne lui cachai pas que la nostalgie me prenait dans sa froide contrée ; mais, pendant les deux ans qu'elle habita la France avec son mari, je ne devais pas rentrer dans ma patrie.

Leur retour à Saint-Pétersbourg étant arrêté, je quittai cette ville au moment où ils s'éloignaient de Paris. Le hasard me fit rencontrer le prince dans une grande ville d'Allemagne. Il fut si bouleversé à ma vue, que je craignis quelque folie. Je m'esquivai à toute vitesse ; il me cria : « Si vous voulez empêcher un malheur, arrêtez-vous ! »

J'obéis, comme la première fois où j'avais entendu ce même accent funèbre.

– Que craignez-vous ? demanda-t-il. Je veux seulement que votre bouche prononce le pardon qu'une ligne de vous m'a promis.

– De grand cœur, mais éloignez-vous !

– j'y mets une condition : vous me permettrez de vous écrire !

– Une seule fois, poste restante, à Paris, mais pas avant six mois.

J'avais dû payer ma liberté de cette promesse, qui était une faute à mes yeux.

Il n'avait plus de prétexte pour me retenir, et je m'enfuis plutôt que je ne le quittai.

A l'expiration des six mois, je me rendis à la poste de la rue Jean-Jacques Rousseau pour dégager ma promesse. J'y trouvai la lettre que voici. »

Et Mme Vallée tendit le pli à M. de Frankallais, qui lut avec un redoublement d'attention :

Madeleine,

« Si vous adorer fut un tort, la première faute en est à celle que vous nommez votre *protectrice*. Toutes les lettres de la princesse, depuis deux ans, me retraçaient votre séduisante image. J'ai voulu vous voir sans me faire connaître, pour vous mieux juger. Qu'en est-il advenu ? Vous m'aviez intéressé parla pensée ; votre vue m'a fasciné. J'ai voulu à tout prix faire de vous ma conquête, et mon premier sacrifice a été la feinte.

Un grand sacrifice, Madeleine, pour un homme qui avait toujours commandé, même en amour ! J'avais bien vu qu'il ne fallait pas agir avec vous comme avec tant d'autres femmes ; j'avais compris que le prince audacieux ne pourrait vous séduire, mais l'expression de sensibilité et de vaillance que je lisais dans vos regards me faisait espérer que vous vous laisseriez vaincre par un immense. et libre amour.

Ce qui s'est passé le matin d'un dimanche, rue Saint-Honoré, avait exalté ma passion ; mais je dus comprendre que, seul, j'étais subjugué. Cependant, grâce à mon subterfuge, grâce à la terreur que je vous avais inspirée, vous étiez venue ce jour-là, et dans ma pensée, je le confesse, vous ne deviez pas me quitter, ainsi que vous l'avez fait, avec toute votre indépendance et votre innocence immaculée.

Cet aveu me coûte, mais je ne puis résister à le faire, dussiez-vous m'en punir par le mépris !

Non, vous ne me mépriserez pas ! Vous me comprendrez, vous me pardonnerez. Tout au moins, vous me plaindrez, après m'avoir condamné.

Vous vous rappellerez qu'au plus fort de mon enthousiasme, seul avec vous, – avec vous si émue, – mes lèvres n'ont pas effleuré vos lèvres, ni votre front, ni votre main ; que la flamme divine de vos regards a refoulé les entraînements d'une autre nature que votre beauté resplendissante faisait naître en moi. Vous n'oublierez pas que vos chastes paroles de sympathie et de

dévoûment firent taire jusqu'aux expressions brûlantes qui voulaient s'échapper de mon cœur.

Oui, dès ce jour, simple jeune fille, vous m'avez vaincu. Vous avez dompté en moi l'orgueil du prince et la passion de celui dont l'amour jusque-là n'avait pas rencontré d'obstacle.

Et cependant, dompté, vaincu, j'espérais encore. Un divorce pouvait me permettre de m'unir légitimement à vous. J'y pensais sérieusement. Je vous en aurais parlé le jour – le funeste jour – où, m'étant rendu à notre rendez-vous, je trouvais le jardin désert et, à l'hôtel, votre cruel adieu.

Depuis, je vous ai mieux comprise : je sais que vous n'accepterez pas la position d'une amie qui, portant mon nom bien loin de tous ceux qui nous connaissent, partagerait une immense fortune avec son esclave soumis ; que même le titre de princesse, si je pouvais en mettre légitimement le diadème sur votre front, ne vous ferait point faillir à cette reconnaissance envers Olga, dont votre grande-âme a fait un culte.

La princesse m'a montré les lignes que vous lui avez écrites au premier moment. Elle a bien senti que ce résumé de votre haute perfection morale était l'arme unique et certaine qui pouvait tuer en moi l'espérance. Vous seule, en effet, pouviez soumettre le cœur de lion qui avait cru pouvoir régner sur votre vie.

Et maintenant, je me rends à merci. Dites-vous un jour, si vous êtes heureuse : « On peut m'aimer autant, mais non davantage que ce pauvre prince à jamais exilé.

YVANOFF. »

– Il me reste peu de chose à vous apprendre, dit Madeleine quand le comte eut achevé sa lecture.

« La princesse, ne croyant pas sans doute au complet renoncement de son mari, me pria de garder le nom de Vallée qu'elle m'avait choisi et qu'il ne connaissait pas. Elle fit acheter, pour moi le fonds de lingerie que je possède à Saint-X***, et je vins m'y établir.

« Vous savez le reste, et maintenant que vous me connaissez, dit-elle en lui tendant la main, sommes-nous toujours amis ? »

M. de Frankallais se précipita sur cette main effilée et blanche, et la couvrit de baisers ; mais à cette vivacité manqua l'expansion qu'on devait attendre, après un récit où l'âme de Madeleine était apparue aussi pure, aussi transparente que son regard.

Après quelques réflexions qui tendaient à l'amoindrissement de la passion du prince et cherchaient à soulever des doutes sur sa sincérité, Olivier devenait silencieux et se montrait préoccupé.

– Qu'avez-vous ? lui demanda la jeune femme. Vous paraissez agité et souffrant.

– Je suis inquiet pour vous, dit-il. Comment vais-je sortir d'ici, à cette heure ?

– Vous en sortirez comme vous auriez dû y entrer : par le chemin ordinaire. Quant à l'heure, qu'importe ? Nous avons, il me semble, beaucoup à causer !

– Saint-X*** est un lieu de commérages, et je ne voudrais pour rien au monde vous compromettre près de ses habitants.

– Me compromettre ? fit-elle étonnée ; mais comment cela se pourrait-il ?

Cette question disait à M. de Frankallais tout ce que pensait Madeleine, tout ce qu'elle attendait de lui. – Allait-il avouer maintenant que c'était lui qui craignait de s'engager en la compromettant ? Devait-il donc lui dire : « Je vous ai fait croire que je vous aimais. que je ne pouvais vivre sans votre amour ; mais c'était caprice et fantaisie, gageure vis-à-vis de moi-même, parti pris de triompher, orgueil de la difficulté vaincue ; ce qui m'attirait surtout vers vous, c'était la curiosité, le mystère à dévoiler : cette curiosité, vous l'avez trop tôt satisfaite !

« Je suis célibataire par principe et par goût ; je ne veux la possession d'aucune femme ayant une valeur morale, parce que je ne veux pas me laisser posséder ! »

Ne pouvant tenir un tel langage, il continuait à garder le silence.

– Qu'est-ce qui s'élève entre nous ? dit Madeleine attristée et confuse. Je ne vous reconnais pas !

– Hélas ! dit-il en la tenant haletante sous son fixe regard, ce qui nous sépare, c'est la fatalité !

Elle crut sentir que le mot était vrai et qu'il enveloppait tout son avenir. Elle tressaillit ; elle devint pâle. Il en eut pitié et pensa qu'une explication était nécessaire.

– Oui, répéta-t-il, la fatalité ! Je suis un malheureux. je suis un coupable. j'aurais dû ne pas lui résister, à la fatalité ! J'aurais dû rester dans mon isolement, dans mon deuil, et ne pas vous associer – ne fût-ce que par la sympathie – aux tristesses de ma frêle existence.

– Mais c'est ce qui m'attache à vous ! dit-elle avec un tel accent de vérité et de tendresse, qu'il en fut ému et comme persuadé.

– C'est trop généreux ! Mais dois-je le permettre ? J'espérais si peu être aimé, que je ne songeais pas aux conséquences d'un tel bonheur. Vous rencontrer, vous intéresser un peu, vous parler quelquefois. était le but de mes plus audacieuses espérances. Maintenant que vous laissez un champ si vaste à mes vœux, n'ai-je pas le droit de maudire le sort qui me condamne à n'avoir pas de famille. à ne jamais écouter mon cœur ?

Lisant sur les traits de Madeleine que tous ces arguments ne pouvaient la convaincre, le comte ajouta, – si grand était l'effroi de sa prévoyance :

– Hélas ! madame, je dois tout vous dire, puisqu'il le faut pour vous sauver : je souffre d'un mal transmissible et inguérissable, triste héritage d'une ascendance dont aucun membre n'a pu atteindre sa quarantième année.

– Cela voudrait dire, reprit vivement Madeleine, d'un mal qui réclame tous les soins d'une amie.

– A quel titre me les donneriez-vous ?

– A celui que vous voudrez ! répondit-elle avec un magnifique abandon. Aimer, est-ce donc poursuivre quelque satisfaction égoïste ? L'amour demande-t-il quelque avantage autre que celui de sa perfection et de sa plénitude ? Qu'il soit un lien complet ou seulement le lien des âmes, il ne cesse pas d'être l'amour ; les circonstances de la vie qui s'imposent à lui ne changent rien à sa divine essence ; les sacrifices mêmes qu'il exige peuvent ajouter à la félicité qu'il nous donne.

– Oh ! vous êtes, s’écria Olivier, une créature angélique !. Oh ! je vous adore !

Le comte était près d’oublier, dans des transports inconnus, les décrets de la fatalité.

– Quittez-moi, dit Madeleine pour le ramener au calme. En désirant causer avec vous, j’oubliais que les santés délicates ne doivent pas veiller longtemps.

En se retirant, M. de Frankallais rencontra Cadet au sortir de la rue Verte. La lune avait invité le petit maraudeur à ces courses de nuit qui lui étaient si chères. Il revenait avec des plants de fleurs, des oignons de tulipes et de jacinthes dont les tiges montaient déjà. La saison ne permettant rien de mieux, il avait pris cela dans les jardins, pour embellir la cour où se rencontraient Rose et M^{me} Madeleine. Il avait trouvé agréable surtout de se maintenir dans l’habitude de ses valeureuses expéditions.

L’enfant et le gentilhomme éprouvèrent un certain embarras à se rencontrer.

– Tiens ! te voilà !. Et ma commission ? dit Olivier.

– Est-ce que j’ai pas eu le temps de la faire trois fois ? répondit Cadet avec une petite mine insolente. Et vous, vous vous couchez donc pas c’tte nuit ?

– J’ai égaré mon passe-partout, et j’ai peur qu’on ne m’entende pas sonner, répondit le comte pris au dépourvu.

– Et vous le cherchez ? A d’autres. Y a de la Fanchon là-dessous.

Cela dit, Cadet prit sa course pour se rendre chez lui, en faisant résonner l’écho qui hante ce quartier de la ville d’un éclat de rire moqueur et prolongé.

XVI

« Vertu sans pédantisme et sans austérité, dévouement sans ostentation, franchise sans étourderie et sans rudesse, caractère aimable, esprit loyal, grâce sans art, éblouissante beauté, cœur plus parfait encore que tout cela. »

Tel fut le portrait qui se traçait, comme de lui-même, dans la pensée de M. de Frankallais pendant la nuit d'insomnie qui suivit cette soirée ; et chaque minute ajoutait à cette ébauche quelque charme oublié, quelque mérite inaperçu.

Malgré son effroi de *ce qui engage*, malgré son scepticisme en amour et sa coquetterie plus que féminine, Olivier se vit sur le point de sacrifier à Madeleine toutes ces affections légères qu'il opposait les unes aux autres, pour combattre la satiété par le contraste.

Mais cette mobilité, qu'il s'était permise pour sauvegarder son indépendance, l'avait étreint à son insu. Elle était devenue une force : celle des choses ténues réunies en faisceau.

Plus Olivier était sûr de Madeleine, et plus Adèle semblait gagner dans ce cœur inconsistent. Adèle. c'était le mystère dans ses voiles, les larmes qui aiment à couler dans le silence, comme l'eau sur la mousse ; Madeleine était comme le soleil sans nuages, qui ne se peut dissimuler.

Bose ne tourmentait guère moins la pensée du rêveur : cette fille, qu'il avait longtemps tenue épeurée et comme pétrifiée sous son regard, semblait vouloir s'éveiller à la vie. Elle avait des alternatives de rougeurs vives et de pâleurs. Ses yeux même perdaient de leur inertie ; ils se levaient parfois comme s'ils eussent cherché le ciel pour lui demander quelque chose ou lui confier quelque chagrin.

« Il faudra désormais, pensait le gentilhomme, compter avec cet agréable fantôme ou perdre le genre d'émotions que je dois à la particulière essence de parfums qui s'en échappe.

Hélas ! se disait-il, comment concilier avec un engagement avoué tous ces compléments de ma vie, tous ces éléments de ma complexe existence ? »

M. de Frankallais fut malade – sa nature physique venait toujours au secours de sa nature morale, pour le tirer d'affaire dans les grands

embarras ; – cette fois, du moins, il ne le feignit pas. Il n'eut pas précisément ce qu'on appelait « ses crises, » mais il fut retenu dans sa chambre par une lièvre lente et continue, aggravée d'atonie.

De peur que Madeleine, ne le voyant pas, ne fût entraînée à quelque grave imprudence, Olivier eut soin de faire de Bornas l'émissaire inconscient de leurs rapports. M^{me} Vallée fut donc informée par l'avocat de cette indisposition, qui fut à dessein présentée comme fort légère.

Le comte n'avait pas revu Madeleine depuis l'aventure de l'escalade, bien que dix jours se fussent écoulés, et pourtant, de çà, de là, on ne sait d'où, soufflait un vent délateur. La curiosité était en éveil : on chuchotait, on s'interrogeait tout bas. Les murs qui, dit-on, ont des oreilles, ont-ils donc aussi une voix ? Il le faut bien, puisque personne, pas même Cadet, dont la veillée ce soir-là s'était prolongée après minuit. personne, à Saint-X***, n'avait vu sortir le *Serpent* de chez M^{me} Vallée.

Cette disposition de l'opinion publique ne put échapper à M. de Frankallais. Dès sa première sortie, il vit qu'on l'observait. On se mettait aux fenêtres pour le voir passer ; on se retournait, si l'on marchait devant lui. « Dieu me damne, se disait-il, çes gens-là se familiarisent. Bientôt ils oseront me regarder en face ! »

Cette affectation des habitants de Saint-X*** fut plus apparente encore vis-à-vis de M^{me}. Vallée, mais elle s'en aperçut moins. Tout occupée de ses beaux rêves, et très-inquiète de la santé d'Olivier, elle laissait passer avec une indifférence distraite les airs impertinents des femmes et les regards scrutateurs des hommes curieux et jaloux.

Deux choses cependant avaient frappé Madeleine : d'une part, le refroidissement très-marqué de Rose et de Pernelle Lallarétonnait ; d'un autre côté, M^{me} d'Aubépin l'avait fixée quelquefois en passant près d'elle avec une concentration très-obstinée.

M^{me} Vallée se préoccupait de ces deux faits, mais elle ne les rattachait pas cependant à ce qui s'était passé depuis peu entre elle et M. de Frankallais. Comment aurait-elle supposé que Rose pût se croire aimée ? Quant à M^{me} d'Aubépin, s'il existait une mutuelle affection entre elle et son parent, quelle raison auraient-ils d'en faire un mystère ?

Toutefois, en creusant cette dernière pensée, elle se dit : « La pauvre dame, après tout, ne pourrait-elle pas aimer seule 3 » Cette supposition lui inspirait un vif sentiment de sympathie et de commisération. Elle était tentée d'aller près de la jeune femme, de lui arracher son secret pour pleurer avec elle et, qui sait ? pour se sacrifier peut-être, si peu qu'elle vît Olivier pencher du côté de la plus ancienne amie !

Ce n'était pas en vain que Madeleine, à dix-huit ans, avait immolé à la reconnaissance la passion d'un prince jeune et beau. De ce moment, le dévouement était entré dans son âme et s'y était si bien établi qu'il l'avait perfectionnée pour ses œuvres ; elle était de celles que les religions trouvent prêtes pour le martyre et les sentiments humains prêtes à l'abnégation.

Le mois de mai était venu, semant partout les fleurs et disposant les cœurs à aimer. Madeleine adorait ce moment de l'année. « Je voudrais, disait-elle, n'avoir, pendant ces belles journées, rien autre chose à faire qu'à regarder couler l'eau et passer les nuages. »

Elle avait du moins un peu de loisir : c'était la saison du chômage. Aussi, dès qu'arrivaient cinq heures de l'après-midi, elle donnait congé à ses *demoiselles*, « pour qu'elles prissent leur part du printemps. »

Elle dînait vite, et, dans quelque toilette fraîche comme les prés de la saison, son flexible chapeau de paille à tous bords s'abaissant sur son front et sur ses épaules, elle s'en allait seule suivre le cours du ruisseau sous les noyers et les grands saules.

Pourquoi seule, contre ses habitudes précédentes ? C'est qu'alors, loin du monde, elle pouvait s'entretenir avec Olivier. M. de Frankallais cherchait à lui persuader qu'il fallait attendre encore avant de livrer au public, envieux et méchant, le secret de leur amour.

– Mais le secret ne devient-il pas plus compromettant que l'aveu même ? dit-elle.

– Passez-moi cette fantaisie, – cette imprudence, si vous voulez l'appeler ainsi, – mais consentez à prolonger ce moment de mystère ; laissez-moi encore vous rencontrer loin de tous ces regards de lynx, qui perceraient vos murailles et profaneraient notre affection. Attendons l'hiver, puisque nous pouvons avoir pour lieu de rendez-vous les rochers discrets ou l'épaisseur des bois.

Madeleine aurait désiré proclamer aux yeux de l'univers entier le bonheur qu'elle éprouvait à se sentir aimée ; mais elle trouvait de la joie dans l'obéissance.

« Je ne révélerai rien de notre intime amitié, disait-elle ; mais si l'on me devine, comme je n'en saurais rougir, je me défendrai mal. »

M. de Frankallais, en général, arrivait le premier au lieu convenu. Il choisissait pour siège un rocher, une large pierre, un banc naturel formé par un arbre renversé et couvert des feuillages voisins. Ils se regardaient plus qu'ils ne parlaient, s'abandonnant au charme sympathique de la jeune nature.

Ils se disaient leur attente impatiente de l'heure fortunée, la lenteur du jour qui la précède, les rêves qui la suivent. Cette exquise pureté de leurs sentiments avait pour M. de Frankallais le piquant des choses rares. Si parfois la solitude, les parfums enivrants, un mot ému de Madeleine, excitaient en lui quelque dangereuse émotion, il était trop analyste pour ne pas avoir aussitôt la parfaite compréhension de tout ce qui lui ferait perdre un moment d'oubli.

Parfois la jeune femme essayait de parler de l'avenir.

– Il n'y a pas d'avenir pour moi ! disait-il avec cette mélancolie qui est une si grande séduction chez les gens d'un naturel réservé.

Un jour il ajouta :

– Ne voyez-vous pas que la vie m'échappe ? *Le sort*, comme dit Béranger, *semble compter deux fois les jours que j'ai perdus* !

– Je vous obligerai bien à vivre ! répondit Madeleine avec la persuasion qu'elle puisait dans l'ardeur de ses vœux. Je devinerai tout ce qui peut contribuer à votre conservation ; je ne vous causerai jamais de chagrin. – Si vous pensez encore longtemps, reprit-elle, qu'il n'y a pas moyen de nous réunir pendant notre jeunesse, quand nous serons bien vieux. bien vieux. nous habiterons sous le même toit. Personne alors ne jalouera notre bonheur. Vous vous rappellerez que vous ne me trouviez pas trop disgracieuse ; et moi, je vous verrai toujours avec ces cheveux blonds que j'aime tant, avec cet air plus prince encore que celui de mon prince d'autrefois ! Et, sans perdre nos trésors d'affection, puisque l'âme ne vieillit

pas, nous aurons conquis le droit de les avouer. Ah ! que je voudrais déjà me voir des cheveux blancs !

M. de Frankallais souriait à cette aimable démente. Son cœur s'épanouissait et semblait se transformer au souffle d'une passion si désintéressée.

Sur le tard, lorsqu'il fallait revenir à la ville, on se séparait à une certaine distance du faubourg ; M. de Frankallais veillait de loin sur elle, jusqu'à ce qu'elle n'eût plus rien à redouter des chemins déserts. Puis il revenait sur ses pas et rentrait par une autre porte dans cette ville, qui conservait encore quelques vestiges de ses fortifications féodales.

Il n'est pas dit pourtant que, dans l'ombre la plus épaisse d'une haie ou des saules du ruisseau, des yeux observateurs n'eussent pas surpris ces innocents stratagèmes. Une circonstance vint en aide à la curieuse et indiscrete renommée.

Par un soir de lune ils cheminaient ensemble, entre deux prairies parsemées de jonquilles, de narcisses et de sainfoin ; l'air était d'une douceur et d'une transparence rares dans nos climats ; les insectes bruissaient avant de s'endormir sous l'herbe rafraîchie, et le rossignol commençait à faire entendre sa chanson nocturne.

Ils ne disaient rien. M. de Frankallais était fort attendri ce soir-là :

– Prenez mon bras, dit-il à Madeleine.

Elle ne se fit pas prier et s'y appuya doucement. Olivier, de temps en temps, laissait pencher sa tête sur l'épaule de son amie.

– Oh ! qu'on est bien là ! reprit-il, en retenant leur marche déjà lente. Voyez, Madeleine, l'immensité nous enveloppe ; la nature entière nous appartient. On se croirait à cent lieues des hommes. Quel charme ! Nuls pas humains pour troubler nos confidences. Pas une oreille avide pour surprendre nos paroles.

Il venait à peine de prononcer ces derniers mots qu'il vit, à quelques pas devant eux, se dessiner une forme humaine dont l'ombre, interceptant les rayons de la lune, se projetait, étroite et longue, sur la ligne blanche du sentier.

– Quel contretemps ! murmura le comte, en éloignant précipitamment le bras de M^{me} Vallée.

– Que craignez-vous. que faites-vous ? dit celle-ci étonnée.

– N’apercevez-vous pas, tout près de nous.

– Les hommes n’ont pas à souffrir en pareil cas, répondit Madeleine, un peu froissée ; et, pour ce qui me concerne, vous savez ce que pèse le monde dans la balance de mes sentiments. Je serais presque heureuse qu’une indiscretion rendît à ma vie cette sincérité première que nos innocents mystères ont un peu altérée.

– Mais ne voyez-vous donc pas que cette apparition malencontreuse ressemble, de tournure et d’attitude, à votre voisine, Pernelle Lallaud ?

– Eh bien ! tant mieux, dit en riant M^{me} Vallée, si elle est des premières informées. C’est un privilège que lui devait notre quasi-amitié et que le hasard aura bien fait de lui donner.

– C’est vrai, avoua le comte, s’apercevant de sa maladresse ; – la jeune femme ignorait les motifs qui rendaient la rencontre de la mère Lallaud particulièrement fâcheuse. – C’est néanmoins une chère dame très-portée aux commentaires. Laissez-moi le soin de la dépayser.

– A votre gré !

– Madame Pernelle, dit le comte en abordant la veuve avec beaucoup d’aisance, je suis enchanté de vous voir ici. J’ai rencontré madame il y a quelques instants, comme elle revenait à Saint-X***, et je lui ai proposé de lui faire entendre la complainte de sainte Procule que chante aux promeneurs la petite Jenny Sàndron. Cette légende doit être d’un grand effet, sous ce vapoureux clair de lune. Mais je ne sais vraiment plus me reconnaître dans ce labyrinthe de sentiers, et je crois que j’ai pris à rebours. Si vous vouliez nous renseigner, si ce n’est nous servir de guide, jusqu’à la cabane de ces artistes agrestes qu’on appelle la *tribu de la sainte*, vous m’obligeriez beaucoup.

– Ah ! dit M^{me} Pernelle, je puis donc à mon tour vous aider en quelque chose, mon cher monsieur !

Puis elle se pencha vers l’oreille d’Olivier, pendant que Madeleine, confuse d’avoir surpris M. de Frankallais à mentir devant elle, regardait du côté opposé, essayant de ne rien entendre.

– Eh bien ! puisque vous avez l’intention d’aller chez les Sandron, reprit M^{me} Pernelle – qui, non moins prudente que le gentilhomme, se donna l’air

d'être dupe de ce prétexte, – suivez-moi ! ça n'est pas bien loin.

Elle tourna brusquement sur sa droite, et prenant un autre de ces rubans sablés qui tracent des voies entre les herbes, elle entraîna ses compagnons vers le ravin profond qu'ils dominaient en ce moment.

La famille Sandron, de mémoire d'homme, était en possession de conserver la complainte traditionnelle de la sainte qui hante ces lieux sauvages. Si quelques transformations s'étaient produites dans le texte, c'était seulement dans la forme : le fait d'une jeune fille qui était venue de bien loin dans ces montagnes pour fuir un amant furieux, et qui avait reçu, au milieu de ces rochers déserts, la palme du martyre, s'était maintenu intact.

D'abord les vieilles femmes de la famille Sandron avaient psalmodié la complainte, pendant la neuvaine annuelle qui réunissait à la chapelle du vallon les gens plus ou moins dévotieux à la sainte.

Des visiteurs étrangers, moyennant une pièce de monnaie, se faisaient aussi débiter cette tragédie et raconter les miracles obtenus par l'intercession de la bienheureuse.

L'entourage pittoresque de la chaumière, couchée à cent pieds au-dessous du clocheton aigu de la chapelle, rendait la narration émouvante, malgré le ton nasillard et l'aspect misérable des bardes féminins qui en gardaient la tradition.

Mais, depuis quelques années, cet état de choses avait changé : dans cette famille Sandron, si pauvre qu'elle en était à l'aumône, – vu le travail rare et peu rétribué des hommes, et malgré le chant sacré des femmes, – naquit une petite fille richement et étrangement douée.

Jenny était d'une beauté de lignes à défier les races aristocratiques les plus loyalement maintenues ; la blancheur de sa peau semblait dire au soleil : « Tu as beau hâler et brunir tous les visages de la côte et de la plaine, tu n'as aucune action sur moi ! »

C'était, du reste, une sorte d'Esmeralda pour la légèreté et la souplesse. Quand elle apparaissait sur les cimes, comme un jeune chamois que nul joug n'opprime, ses attitudes gracieuses et l'élégance de sa désinvolture donnaient à ses haillons l'apparence des plus moelleuses draperies.

Cette petite fille avait de plus une magnifique voix. Dès qu'on s'en aperçut chez elle, il sembla plus lucratif de la charger de la complainte que d'en conserver le monopole aux plus anciennes de la famille. Cela réussit, en ce sens que si l'on demeura pauvre, on cessa de mendier.

L'esprit de l'enfant s'imprégna bientôt de cette histoire de sainte, qui avait pour elle l'attrait d'une féerie. Elle en rêva, elle en devint hallucinée. Les fantômes de nuages qui passaient sur le val, les grandes ombres que formaient, au clair de lune, les bosquets de chênes ou les masses de granit, prenaient dans sa jeune imagination des significations surnaturelles qui, toutes, se rapportaient plus ou moins à la légende.

Elle crut voir, bien des fois, une Procule au corps lumineux, très-distincte pour elle, bien qu'invisible à tous autres regards. A force de penser à ce miraculeux poème, elle le compléta sous l'empire de ses visions. Dès lors elle devint célèbre. On arrivait de toutes parts pour l'entendre ; il fallait toute la philosophie pratique de M^{me} Vallée, à l'endroit des chimères de la superstition, pour qu'elle n'eût pas encore porté son tribut à cette enfant extatique.

Un touriste, qui passa un été dans un château voisin, se fit raconter la légende telle que la révélait l'inspirée. Il la mit en vers sur un air connu, d'un rythme facile, et depuis, ce fut sous cette forme que Jenny raconta son lai.

M^{me} Pernelle marchait avec une gravité solennelle, rongant son frein en silence, heureuse, ou plutôt consolée, d'avoir pu dire tout bas à ce *déserteur* : « Elle en est malade ! » Phrase significative en son ellipse, et qui montrait le chemin que peut faire une situation sous l'empire des circonstances, même entre gens qui ne se parlent pas.

Rose était donc devenue elle. – *Elle en est malade !* 11 y avait donc entre eux un fait connu, sans qu'il fût besoin de l'expliquer. une chose qui pouvait rendre Rose malade ! Que d'aveux compris dans ces trois mots ! Ne dénonçaient-ils pas clairement l'amour de la pauvre fille ? n'insinuaient-ils pas que l'affection de Madeleine et d'Olivier n'était plus un secret ?

Aussi, le comte marchait-il songeur et comme obéissant au pas de cette vieille femme, qui le traînait à sa suite.

Quand ils furent au bas de la colline, la lune jetait en plein ses rayons sur toute la longueur de la vallée. La cabane était inondée de clarté. Les giroflées qui, mêlées à d'autres plantes, formaient un jardin sur le toit de paille de cette chaumine, exhalaient leur parfum pénétrant ; il absorbait les autres senteurs sans les éteindre, ce qui produisait un mélange d'une exquise suavité.

Tous les membres de la tribu Sandron savouraient la fraîcheur devant la porte de la mesure, assis sur des bûches ou sur des pierres. Les femmes tricotaient ou filaient au juder. Les hommes, qui avaient pris les sièges les plus hauts, étaient inactifs, bras ballants et jambes pendantes.

La famille entière était vêtue d'une sordide manière ; mais la lune est bienveillante à la misère, et le tableau ne manquait pas de pittoresque.

– Eh ben ! vous autres , dit la mère Pernelle, qu'est-ce que vous avez donc fait de votre *chanterelle* ? Voilà un monsieur et une dame qui voudraient bien entendre la complainte ; mais je crois que ça leur sera refusé ce soir : la petite est sûrement endormie ?

– Oh ! que non, madame Lallaud, répondit la plus âgée des femmes en se levant et en arrêtant son fuseau.

Puis elle fit la profonde révérence du pays, qui consiste à s'affaisser verticalement sur les talons et à se relever vivement.

– Que non ! répéta la vieille ; la Jenny est la dernière née, mais elle ne se couche jamais avant que tout le monde se mette au lit.

Ayant ainsi satisfait à celle qui l'interrogeait, cette sorte de bohémienne se tourna vers Olivier et Madeleine et, renouvelant sa révérence, elle leur dit, de ce ton respectueux et doux qui caractérise les paysans de la contrée : « Bonjour, monsieur et dame, et la compagnie. »

La compagnie sous-entend Dieu ou l'ange gardien.

– Je ne la vois pourtant pas, votre petite fille, remarqua la veuve, et j'ose dire que mes yeux sont encore bons.

– Elle cherche *rencontre* ! fit entendre quelqu'un de la famille, sans oser exprimer qu'à partir du coucher du soleil Jenny pouvait obtenir des apparitions : – privilège qu'il faut bien se garder de promulguer si l'on veut le conserver.

– Pourçain, va la *crier*, dit le père de Jenny. Elle doit avoir pris du côté de la bâtisserie. Je l’ai vue tantôt à la hauteur du gros noyer de M. Jobin.

L’enfant ne se le fit pas répéter. Il grimpa au pas de course le monticule couronné par la chapelle de Sainte-Procule, et lança des « Ohé ! ohé ! » que répétèrent plusieurs échos.

Jenny, habituée à cet appel, se montra bientôt sur la crête de la plus haute colline. Elle s’y arrêta pendant quelques secondes, comme pour s’assurer que c’était bien elle qu’on hélait ainsi. Madeleine, qui avait un sens poétique très-développé, trouva que cette adolescente visionnaire, se dessinant vaguement dans la pénombre, les cheveux battus par le vent du soir, et dans l’attitude d’une pythonisse sur le trépied, donnait au paysage un charme tout exceptionnel. Elle ne s’étonna plus qu’on vint de quelques lieues à la ronde visiter cette fantastique créature.

Aux appels réitérés de Pourçain, l’enfant descendit avec sa vivacité de gazelle ; mais quand elle fut sur le point de joindre le groupe qui l’attendait, elle s’arrêta et ne s’avança plus que d’un pas très-lent, avec une contenance embarrassée, un doigt entre ses lèvres, la tête penchée sur sa poitrine.

– Il paraît que nous l’effrayons, cette pauvre enfant ? dit M^{me} Vallée.

– Que non ! reprit la mère ; c’est qu’elle est honteuse. Ça durera tant qu’elle n’aura pas commencé de chanter ; mais après le premier couplet, c’est fini. Quand elle a retrouvé sa voix, elle retrouve après sa bonne grâce et son babillage.

– Allons ! avance ! cria le père. Ne laisse pas attendre ceux qui te font gagner ton pain.

– Ne la rudoyez pas, Jean ; ça lui ôterait son courage, dit la mère, tant pour protéger la fillette que pour détourner l’attention de l’allusion trop directe faite par son mari au salaire qu’il attendait.

Madeleine en conclut que la délicatesse se produit chez certains êtres, même en l’absence de toute éducation.

Jenny arriva sans se presser davantage. Elle se recueillit un moment, baissa les yeux, les releva vers la chapelle, et, sans plus s’occuper de son auditoire, elle se mit à chanter :

LÉGENDE DE SAINTE PROCULE,

Née à Rodez, patronne de la ville de Samt-X***. en Bourbonnais.

Là-bas, là-bas, vers le rocher,
Au fond de la vallée obscure,
Une eau claire toujours murmure
Les mots d'une sombre aventure
Que je m'en vais vous raconter.

Procule, bien que charmante,
Riche, noble, séduisante,
Fuyant le monde trompeur,
A. Dieu seul voua son cœur.
Là-bas, là-bas, etc.

Vint un chevalier terrible
Qui, la trouvant insensible,
Dans son orgueil sans égal,
Du ciel se fit le rival.
Là-bas, là-bas, etc.

Elle fuit, pour se soustraire
Aux vœux de ce téméraire ;
Mais égaré, furieux,
Il la poursuit en tous lieux.
Là-bas, là-bas, etc.

Elle a marché, faible, errante,
Et s'arrête enfin, mourante,
Au solitaire vallon
Qui, depuis, porte son nom.
Là-bas, là-bas, etc.

« Dieu, prends mon âme abattue, »
Dit-elle, lorsqu'à sa vue,
Se dressa le mécréant,
Armé d'un fer menaçant.
Là-bas, là-bas, etc.

Il dit : « Je t'ai bien conquise ;
Tu m'appartiens sans remise.
Suis-moi dans mon château-fort !
Elle préféra la mort.
Là-bas, là-bas, etc.

Frappant de son cimeterre,
Il l'étendit sur la pierre,
Et de deux coups l'acheva ;
Mais la morte se leva.
Là-bas, là-bas, etc.

Elle montre à l'homicide
La terre de sang humide.
Sous son regard calme et doux
L'assassin tombe à genoux.
Là-bas, là-bas, etc.

La mort reprit sa victime.
Depuis lors, de cime en cime
On voit, dès que vient la nuit,
Une ombre blanche qui luit.
Là-bas, là-bas, etc.

Des pas de la belle sainte
Les rochers gardent l'empreinte ;
Son souffle court sur les fleurs ;
Le ruisseau roule ses pleurs.

Là-bas, là-bas, vers le rocher,
Au fond de la vallée obscure,
Une eau claire toujours murmure
Les mots de la sombre aventure
Que je viens de vous raconter.

XVII

M. de Frankallais ne pouvait, se dissimuler – d'après ce que lui avait dit la mère Lallaud aux rochers de Sainte-Procule – qu'on avait fondé, impasse Saint-Gervais, sur le seul fait de ses visites du soir, d'ambitieuses espérances.

« La vieille sorcière, pensait-il, avait cru déjà voir en ma personne le futur époux de sa chaste fille. L'honneur est grand. mais je n'en suis vraiment pas digne ! » Après avoir ainsi plaisanté le comte se sentait disposé à prendre en sérieuse haine la plébéienne aux habitudes vulgaires, à l'esprit inculte, qui prétendait élever sa race jusqu'à lui.

« Certainement, affirmait-il, pour se mettre en règle avec son libéralisme, tous les hommes posent égaux ; mais depuis la naissance jusqu'à la tombe,

chaque mouvement, chaque pas que nous faisons est une dérogation à cette égalité : la mère Lallaud et moi, nous avons fait nos pas en sens inverse. »

Qu'avec enthousiasme le gentleman eût à ce moment rendu définitif le ralentissement de ses assiduités chez la veuve du sergent ! Mais il y avait Rose. Et précisément, l'ayant rencontrée dans une rue ; le lendemain de la descente chez les *Sandrines*, elle lui avait paru fort embellie : cela tenait à la vive rougeur qui vint illuminer le visage de la jeune fille dès qu'elle l'aperçut, plus encore à sa physionomie qui, décidément devenait de plus en plus émue et rêveuse.

Ce n'était pas une chance tout à fait à dédaigner que celle de voir se fondre pour lui ce cœur longtemps glacé. Il avait pu croire jusqu'ici qu'il impressionnait M^{lle} Rose, mais c'était dans une faible mesure, et encore il pouvait attribuer cette émotion à la timidité, à la peur.

Olivier voulut savoir à quoi s'en tenir sur l'aveu hasardé par l'amour maternel de la veuve Lallaud. Il désirait et redoutait que la jeune fille en fût complice. Il se rendit peu de jours après impasse Saint-Gervais, dans l'espoir de faire cesser le doute qui le tenait en souci.

Rose ne répondit à aucune de ses prévisions ; dès qu'il fut assis à sa place ordinaire, elle se leva et sortit. M. de Frankallais se trouva donc dans la dure nécessité de subir une heure de tête-à-tête avec la Pernelle. Si, au moins, il eût pu espérer que M^{me} Vallée viendrait rompre cette interminable durée de soixante minutes ! Mais leur dernière promenade s'y opposait sans transaction possible : M^{me} Pernelle en savait trop.

Ce n'était pas sans raison qu'Olivier redoutait cette solitude à deux ; il ne pouvait attribuer au hasard l'absence de Rose : sa mère l'avait écartée à dessein. Et pourquoi ? Elle allait l'interroger, sans doute, sur *ses intentions*, le forcer dans ses derniers retranchements. Il n'en pouvait douter, car la veuve, si loquace d'habitude, se recueillait. hésitait. et il s'en suivait un silence tel, que tous les bruits du dehors étaient devenus perceptibles.

M^{me} Lallaud espérait que le patient ouvrirait le feu. Lui était bien déterminé à n'en rien faire. En revanche, il fixait la veuve à lui faire perdre contenance. Elle avait beau détourner ses regards, elle sentait ceux du comte s'appesantir sur son visage ; elle en blémissait

Ne pouvant proférer la première parole, la malheureuse Pernelle toussa.

– Vous êtes enrhumée, madame ? dit Olivier, espérant la distraire de ses pensées.

– Moi, enrhumée ? Non, ce n'est pas cela !

Le comte ne fit pas une question sur ce que *cela* pouvait être, et le mortel silence recommença.

La mère de Rose était d'autant plus à la gêne que, pour être plus solennelle dans l'allocution qu'elle avait préméditée, elle n'avait pas pris son tricot. Rien qui lui semblât possible à dire ne venant à ses lèvres, elle fit une prière mentale à sa patronne, afin qu'elle l'inspirât et lui déliât en même temps la langue et l'esprit.

Il lui vint une pensée, et aussitôt elle se mit à marcher, ayant l'air de chercher quelque chose. Elle espérait qu'Olivier lui demanderait ce qu'elle avait perdu, à quoi elle aurait répondu : « J'ai perdu ma pauvre Rose ! »

Cette fois, elle se croyait à deux doigts de la réussite. M. de Frankallais ne semblait pouvoir échapper au trébuchet façonné sous l'influx divin obtenu par une fervente invocation. La vieille femme entrevoyait intuitivement la série de déductions qui succéderaient à cette phrase, si merveilleusement trouvée, selon elle : « J'ai perdu ma pauvre Rose ! »

Son espoir était d'autant mieux justifié, que M. de Frankallais s'était levé après elle et qu'il semblait se préparer à parler, à lui adresser sans doute la question désirée : « Que cherchez-vous ? » – « Cette fois, pensait la Pernelle, ma patronne a été plus forte que lui ! »

Mais voilà qu'un diabolin, sous la forme de Cadet Lallaud, vint tout à coup rompre le charme.

Le gamin ouvrit brusquement, s'élança dans la pièce, et, ses paroles devançant ses regards, il dit avant d'avoir aperçu le comte et remarqué l'absence de Rose :

– Savez-vous toutes deux ce qu'on raconte du *Renard* ?

« C'est la délivrance, » se dit Olivier sans se préoccuper du sens de l'apostrophe.

La Pernelle demeura confondue. Son plan échouait ; son stratagème était démoli. La protection de la sainte conjurée, elle n'aurait plus la force et l'occasion de recommencer l'attaque ; elle se sentit vaincue sans retour.

Cadet, en entrant, avait interrogé autant du geste que de la voix. Quand il aperçut celui que désignait l'épithète de *Renard*, cette main retomba inerte. Il regardait alternativement le jeune homme et la veuve, s'étonnant de voir la Pernelle se montrer seule indignée et colère.

Il ne savait pas qu'Olivier l'eût embrassé volontiers pour le service qu'il venait de lui rendre.

– Misérable ! proféra enfin la vieille femme quand es diverses émotions qu'elle venait de ressentir lui ermirent d'articuler.

– Eh ben ! quoi ? dit l'enfant revenu de la première urprise, parce que je l'ai appelé *Renard* ? J'ai répété e que tout le monde dit dans Saint-X***. Est-ce que je uis pas maitre de faire comme les autres ?.

– Parfaitement maître, mon garçon. Je suis même rès-reconnaissant à mes concitoyens de m'avoir choisi e nom d'une bête qui a plus d'esprit qu'eux tous. – Je e parle que des hommes, madame Lallaud.

– Ça n'empêchera pas Cadet de recevoir sa raclée ! it la veuve en menaçant son fils du bâton par un geste xpressif.

– Madame Lallaud, je me porte son défenseur, dit . de Frankallais, et même, en vous quittant, je veux otre promesse que cette petite altercation entre vous eux n'aura aucune suite.

– Allons, monsieur, reprit la mère, voulant se méager une chance pour l'avenir, il faut bien faire ce ue vous voulez.

Là-dessus, le comte se retira, sans se soucier de avoir sur quef point la chronique scandaleuse de aint-X*** s'exerçait à son sujet. Il ne le soupçonnait ue trop.

M^{me} Pernelle fut moins réservée. Elle apprit de adet que la promenade de M^{me} Vallée et du comte ux rochers de Sainte-Procule faisait le sujet de toutes es conversations. Toutefois, pour rendre le fait plus piquant sans doute, on affectait dans le récit de l'aventure de ne faire aucune mention de la veuve du sergent.

M. de Frankallais avait esquivé le coup dans le duel de paroles que lui avait préparé M^{me} Lallaud ; mais, en revanche de cette victoire, Rose lui était entièrement ravie.

De son côté, M^{me} d'Aubépin se montrait froide, moins confiante, peut-être un peu aigre-douce. Elle risquait des sous-entendus touchant *la soirée*

de la légende. Olivier était vraiment malheureux de ce double contre-temps. Comme il acceptait la souffrance morale avec peu de résignation, sa santé en reçut une assez grave atteinte.

Cette fois, c'était bien une de ces crises que les plus bienveillants qualifiaient de catalepsie. M. de Frankallais gisait sur son lit, pâle, immobile, révélant à peine, par un souffle imperceptible à l'oreille, le peu de vie que recélait encore son enveloppe mortelle.

XVIII

Il était minuit. Une des servantes veillait : c'était Françon, la gouvernante. Marianne, la seconde, était couchée dans un cabinet attenant à la chambre, pour prêter son assistance, s'il y avait lieu.

Au même moment, une femme en pelisse noire, le tapuchon sur la tête, s'apprêtait à ouvrir la porte de la longue cour qui conduisait à la maison ; des pas légers, mais saccadés par l'agitation de la marche, arrêterent son mouvement. Elle se rangea dans l'enfoncement formé par l'encadrement de la porte, et là, immobile, non moins pâle que M. de Frankallais sur son lit de souffrance, elle attendit que la personne déjà en vue se fût éloignée.

Mais, loin de là, l'ombre mouvante coupa bientôt la rue à angle droit et s'avança vers l'entrée de la maison. C'était une femme aussi. Elle était enveloppée dans un rand châte jeté sur un vêtement sans harmonie, tel qu'on le prend au hasard lorsqu'une grande inquiétude nous force à marcher.

Au moment où elles se reconnurent, les deux femmes etèrent un cri léger qui retentit néanmoins dans la rue silencieuse :

- Madame d'Aubépin !
- Madeleine Vallée !

– A cette heure, ne pouviez-vous passer votre chenin, dit la première arrivée, sans me faire l'injure de n'espionner ?

– Dieu m'est témoin qu'en m'arrêtant ici, je ne vous avais pas en vue, madame.

– Mais alors, que faites-vous à cette porte ?

– L'espérance d'avoir quelques nouvelles.

– Que m'importe, après tout, le motif qui vous tient dehors ! Moi, madame, je viens chez un parer malade. Cependant, si j'avais su. si j'avais pensé. qu'une autre sollicitude eût pu remplacer la mienne..

– Pourquoi donc ? Qui pourrait vous représente près d'un parent qui vous chérit et vous vénère Accueillez-moi plutôt comme un aide dévoué.

– Pour me trouver avec vous à son chevet, di sèchement Adèle d'Aubépin, il me faudrait d'abor connaître, madame, à quel titre vous m'offrez votr concours dans les soins à donner à mon cousin,

– Je viens à titre d'amie, madame, d'amie sincère de M. de Frankallais.

– Entrons ! dit vivement Adèle.

Elle venait d'entendre la voix stridente d'un ivrogn qui s'avancait en chantant, et craignait que leur déba ne fût entendu.

Adèle, donnant l'exemple, s'introduisit dans l'intérieur par cette première porte qui s'ouvrait au simple loquet.

– Mon cousin connaît-il l'étendue de votre dévouement ? demanda M^{me} d'Aubépin.

Elle était violemment combattue entre le désir de savoir et les susceptibilités qui lui faisaient craindre de se commettre avec cette plébéienne déjà compromise lui semblait-il.

– Oh ! oui, il doit bien connaître mon dévouement Je lui en ai souvent parlé, dit naïvement Madeleine.

– Ah ! vous le voyez. et souvent ?

– Il vient chez moi quelquefois, madame. Ne vous en a-t-il jamais rien dit ?

– Plus bas ! on n'est pas couché dans la maison ! – Non, reprit-elle, il ne m'a jamais parlé de vous.

f – Je ne vous dirai pas de même. Souvent je l'ai entretenu de ma sympathie pour vous, madame, et du bonheur qu'il doit ressentir de vous

avoir pour parente.

– Vous êtes trop bonne. Mais, de grâce, parlez bas ! les personnes de service pourraient s'étonner et s'enquérir.

– Eh ! qu'importe ? dit Madeleine. Ce qui est essentiel, ce qui est pressé, c'est de savoir si des soins suffisants, matériels ou moraux, sont donnés à notre cher malade ! Faites-vous ouvrir la porte de la maison, et entrons le plus tôt possible.,

– Je vous cède le pas.

Adèle avait prononcé cette phrase avec une pointe d'ironie. Ce mot de « cher malade » avait bouleversé toutes ses idées et soulevé son blâme. Elle ajouta :

– Je dois, je crois, me retirer, puisque vos relations avec mon cousin me semblent beaucoup plus intimes que les miennes.

– Oh ! madame d'Aubépin ! exclama Madeleine, à un pareil moment ! Quelle pensée vous occupe ? Quel soupçon vient traverser votre esprit ? C'est à moi de me retirer, si vous le désirez ; mais ne pourrions-nous, de concert, veiller sur cette précieuse existence ?

M^{me} d'Aubépin réfléchissait. Elle hésitait. elle tremblait.

Cependant la garde-malade, après s'être approchée d'une croisée qui donnait sur la cour pour se rendre compte du bruit qu'elle entendait, avait vu deux per—sonnes dans l'ombre et descendait en toute hâte.

A ce moment, M^{me} d'Aubépin disait à Madeleine :

– Je ne puis sentir et penser comme vous. La position sociale. les habitudes de la vie.

– Ah ça ! dit M^{lle} Françon d'un ton très-rude, qu'est-ce que vous faites donc là toutes les deux ? Tiens, c'est vous, madame d'Aubépin ! dit-elle en s'apaisant. Pourquoi donc venez-vous à cette heure ? Croyez-vous que la Marianne et moi nous ne suffisons pas à soigner notre monsieur ?

– Je ne dis pas cela, ma pauvre Françoise ; mais n'ayant pas vu mon cousin de plusieurs jours, il m'a semblé qu'il devait être assez malade et que, dans ce cas, sa conscience.

– Ah ! ma foi oui !. par exemple. vous croyez que je vais faire appeler M. le curé, quand bien même vous le diriez. pour faire mourir monsieur de peur de la mort ? Oh ! mais non ! j'ai de la religion, tout comme une autre, et je

fais mon devoir quand il faut ; mais que j'aïlle tourmenter l'âme de cet honnête homme, s'il reprenait sa connaissance, par la vue de ces robes noires. Dieu me damne si je commets ce péché !

– Mais, reprit la gouvernante, avec qui donc êtes-vous venue ? Ce n'est pas la Jeannette ?

– Non, Françon, vous savez bien que je n'aime pas à la faire veiller.

Mais ne sachant que répondre au sujet de M^{me} Vallée, Adèle restait court.

– Mademoiselle, dit Madeleine, je venais, non pas dans les idées que vous supposez à madame, mais dans le but d'être utile à M. de Frankallais, si l'opportunité s'en présentait.

– Et vous venez pour ça au bon milieu de la nuit ?

Madeleine était à son tour passablement embarrassée. Elle était venue, sans trop savoir ce qu'elle ferait, rôder autour de la demeure de son ami, pour observer, comprendre ou deviner la gravité du mal ; pour se rendre compte de l'imminence du danger par le mouvement des lumières, l'apparition d'un médecin, quelque message vers la pharmacie, et pour rentrer moins agitée chez elle si aucun indice alarmant ne s'était produit. La rencontre d'Adèle lui avait fait préciser un autre désir. Elle comprit vite qu'elle devait entrer dans cette voie nouvelle et ne pas dédaigner la faveur qui lui était offerte par la bienveillante occasion.

– Eh bien ! que voulez-vous que je vous dise ? reprit Françon. Entrez toutes les deux, mais faites doucement. Et quand vous l'aurez regardé dormir, quasiment comme un pauvre mort, il faudra retourner chez vous, j car il a bien jusqu'à demain au soir à ne pas donner grand' peine. Conduisez l'autre dame, continua-t-elle, s'adressant à M^{me} d'Aubépin, vous qui connaissez les êtres. Je vais profiter du moment pour aller prendre une bûche ou deux.

Ce disant, elle remit sans façon la lampe aux mains de la patricienne, à qui elle faisait payer en familiarité le demi-mystère de ses innocentes visites.

Françon se rendit au bûcher sans lumière : « Eh ben ! se dit-elle, parlant presque à haute voix, ça n'était pas assez de la cousine. en voilà une autre qui vient épier le temps qui reste à vivre à mon pauvre martyr. Ah ça ! à quoi donc *qu'elles en veulent* ? On n'est pas amoureuse d'un homme

toujours entre la vie et la mort, comme celui-là. M^{me} d'Aubépin, ça se comprend encore : elle veut veiller à la succession, si par cas un accident arrivait. Mais l'autre ? elle cherche peut-être à lui rendre quelque service pour lui emprunter de l'argent quand il sera guéri, ou bien se faire coucher sur son testament. Enfin, ça m'est égal : mon sort est assuré, puisque ma rente est passée par devant notaire. Si le malheur nous en voulait, pourtant ! conclut-elle avec un gros soupir, je perdrais une bonne place et un bon maître. »

M^{me} d'Aubépin guidant Madeleine, les deux femmes arrivèrent à la chambre d'Olivier. Une lampe, couverte d'un globe voilé de gaze, donnait peu de lumière. Tout était distinct ; mais tout paraissait blafard dans l'appartement, le malade surtout.

M^{me} Vallée ne put retenir un cri devant cette face livide et cette rigidité cadavérique des membres que laissaient deviner les couvertures légères de l'été.

– Calmez-vous, madame ! dit la cousine avec un accent qui trahissait une intention de réprimande.

Madeleine ne l'entendit pas. Elle se précipita vers le lit, et se mettant à genoux :

– Olivier ! pauvre Olivier ! soupirait-elle.

– Elle l'appelle Olivier ! murmura bien bas M^{me} d'Aubépin ; en sont-ils donc là ?

– Ami, reprit Madeleine, avec ces inflexions de voix qui devraient rappeler les morts à la vie, ne m'entendez-vous pas ? Ne sentez-vous pas que là, près de vous, sont des cœurs dévoués ?

– Que voulez-vous qu'il entende ? interrompit Adèle, qui se tenait debout ; vous voyez bien qu'il est au pire !

– Comment, aussi mal que vous le dites ?

– Il est absolument sans connaissance, c'est bien évident.

t – Mais pas en danger, j'espère ?

– Dieu le veuille ! dit la jeune veuve en secouant la tête, comme pour montrer qu'elle ne partageait guère les illusions de Madeleine.

M^{me} d'Aubépin, sans se l'avouer, éprouvait une sorte de compasention à son chagrin dans le trouble la désolation de celle qui semblait la primer

dans l'affection d'Olivier .Elle trouvait instinctivement (si elle l'eût formulé , elle se fût haïe) que la femme préférée est armée pour beaucoup endurer et doit supporter une grande somme de souffrance à l'acquit de ses privilèges.

Il y a un peu d'égoïsme dans tous les cœurs : la différence est que les méchants s'en absolvent et le traduisent en actes, tandis que les âmes délicates se le dissimulent et s'en font scrupule si elles le découvrent en elles.

– Françon, – dit la jeune veuve à la bonne qui était remontée et avait entendu les dernières paroles échangées, – l'état de mon cousin ne présente-t-il pas des symptômes plus alarmants que dans ses crises précédentes ?

– Je crois bien que c'est à peu près la même chose, répondit la gouvernante.

– Qu'a dit le médecin ?

– Ah ! si vous croyez que j'écoute ces personnes-là ! *Ils* donnent des morceaux de papier qui ne sont bons que pour la bourse de l'apothicaire ; je les emporte, et je les rapporte ; c'est tout ce que j'en fais. Tenez, ils sont là dans un tiroir avec les fioles ; pensez-vous que monsieur pourrait en avaler une goutte ?

– Pas à présent, dit M^{me} Vallée, mais après la crise ?

– Après ? il n'en a plus besoin. Et alors, c'est moi qui suis le médecin.

– Et que faites-vous *alors* ? demanda Madeleine effrayée.

– Voilà : quand il bâille et qu'il lui vient un peu de moiteur, je commence à mettre sur les cendres chaudes un bon bouillon consommé qui se trouve à point quand il peut le boire. Après cela, pour le fortifier tout à fait, je lui fais arroser le bouillon d'un petit verre de *mangala*.

– Malaga, corrigea M^{me} d'Aubépin.

– Ensuite ? interrogea de nouveau M^{me} Vallée.

– Eh ben ! le médecin arrive ; il croit que ses drogues sont bues et qu'elles ont guéri mon maître, et il va s'en vanter.

Françon avait débité cette énormité avec l'aplomb de toute personne qui se mêle de médecine pratique, sans que nulle connaissance spéciale vienne troubler la paix de son ignorance.

– Mais, Françoise, dit la cousine avec reproche, vous ne m’avez jamais dit cela. c’est une grande responsabilité que vous ayez prise.

– Puisque j’ai toujours réussi ! répliqua la gouvernante avec orgueil.

M^{me} Vallée était consternée de voir une si chère existence exposée aux bévues de cette robuste foi. Elle eût pu se rappeler cependant – pour excuser le mépris de Françoise à l’endroit des prescriptions médicales – cet aphorisme, prononcé devant elle par un grand médecin : « Si une maladie est organique, la médecine est impuissante à la guérir ; si elle n’est pas organique, la nature y suffira. »

Mais, en ce moment, un trop grand intérêt absorbait la jeune femme pour qu’elle eut sa mémoire bien présente. L’eût-elle possédée tout entière, elle se fût défiée de la nature, secondée par un auxiliaire tel que M^{lle} Françon.

« Que de gens, pensait-elle, meurent par la négligence d’une garde-malade ou par l’audace de son libre arbitre ! »

Elle eût pu ajouter : « Combien de malades ne sont-ils pas précipités vers leur terme fatal par les ordonnances mêmes des diplômés de la Faculté ? »

On s’étonne souvent de voir succomber le patient avant l’heure prévue, sans songer qu’il a dû subir les chances suivantes, pour le cas des potions calmantes seulement :

Le médecin peut se tromper sur la dose ;

Le pharmacien peut commettre une erreur en la préparant ;

La personne chargée d’administrer le somnifère peut récidiver avant la périodicité fixée, – sans compter tant d’autres inadvertances.

Somme toute, Françon était peut-être à deux doigts de jeu avec les médecins de M. de Frankallais.

Quoi qu’il en soit, l’imagination vive de M^{me} Vallée ayant saisi d’ensemble une foule de possibilités désastreuses, la jeune femme ne voulut pas faire acte de déférence envers Françoise, mais tâcher, au contraire, d’éveiller les scrupules et la prévoyance de cette obstinée.

– Ce que vous dites prouve tout au plus, reprit-elle, que vous n’avez pas confiance au médecin employé par M. de Frankallais ; il faudrait peut-être en changer.

– Mon Dieu ! il a employé tous ceux de la ville les uns après les autres. Qu’est-ce que ça y a fait ? Monsieur dit qu’ils sont tous des ânes ou des

charlatans.

– Est-ce qu’on n’a pas essayé du nouveau système de médication ? demanda Madeleine, s’adressant cette fois à M^{me} d’Aubépin.

A sa grande surprise, ce fut Françon qui répondit encore ; ces mots *système de médication* lui rappelaient un fait à sa connaissance.

– On n’en a bien que trop essayé ! dit cette fille avec une colère rétrospective. Il est venu ici, de Clermont, pendant trois mois ! tous les huit jours !. un de ces médecins qu’on appelle des *hommes pâte*.

– Homœopathes, Françon, rectifia Mme d’Aubépin.

– Appelez-les comme il vous plaira, ils n’en seront pas meilleurs guérisseurs.

– Et ce médecin de Clermont n’a pas obtenu d’amélioration ? dit Madeleine.

– Pas plus que sur ma main ! répondit la gouvernante.

– Que c’est cruel ! soupira M^{me} Vallée.

– Il me semble que l’heure est avancée, fit observer M^{me} d’Aubépin, que ce colloque fatiguait.

– Pensez-vous, madame, que décidément nous n’ayons rien à faire ici ? lui demanda Madeleine.

– Pour moi, je me retire.

– Je vous suivrai, reprit M^{me} Vallée avec déférence.

– Je sortirai par la porte du jardin, objecta la jeune veuve ; ce chemin me ramène plus vite chez moi. Pour vous, madame, c’est le contraire.

Madeleine n’insista pas, moins encore à cause du ton glacial qui avait accompagné les paroles de la cousine que dans l’espoir de prolonger un peu cette visite qu’elle ne devrait peut-être pas renouveler.

Voyant qu’Adèle allait s’éloigner, elle la salua profondément et ne reçut en échange qu’un léger signe de tête.

Dans la pensée de M^{me} d’Aubépin, c’était assez pour une lingère ; elle eût pu ajouter : « pour une lingère trop aimée d’Olivier, » mais elle croyait n’obéir qu’à ses susceptibilités de caste.

Demeurée seule, – Françon avait accompagné M^{me} d’Aubépin jusque chez elle, – Madeleine cessa de se contraindre : elle laissa couler ses

larmes ; et, tout en pleurant, elle parlait par instants à celui qui ne pouvait l'entendre :

« Ami, vous avez été cruel pour nous deux ! disait-elle ; cette situation n'est plus possible ! Vous avez besoin de mes soins, de mes veilles, comme j'ai soif de vous les donner. »

Un bruit l'arrêta : c'était la femme de charge qui rentrait par la porte du fond du jardin. Pensant qu'elle voyait peut-être son ami pour la dernière fois, Madeleine profita de cette minute suprême pour appuyer ses lèvres sur ce front décoloré. Elle ne put les en détacher qu'au moment où la poignée tournait à la porte de la chambre

– Ma veillée est inutile, dit-elle à la gouvernante ; je me retire aussi.

Elle mit une pièce de cinq francs dans la main de M^{lle} Françon et lui réitéra une foule de recommandations concernant le malade, pendant que celle-ci lui faisait *la conduite* jusqu'à la porte de la rue.

Une demi-heure après, Madeleine était dans son lit ; mais elle avait trop à penser pour pouvoir dormir. Ce n'est pas qu'elle prit pour certain le pronostic accablant de M^{me} d'Aubépin. Elle aimait mieux partager la confiance de Françoise ; autant elle avait redouté l'immixtion de cette fille en ce qui concernait le traitement médical de M. de Frankallais, autant elle voulait se persuader qu'une observation pratique de l'état de son maître donnait du poids aux heureuses prévisions de la gouvernante.

La nature est ainsi faite : le meilleur argument, pour chacun de nous, est celui qui appuie nos propres pensées et flatte notre sentiment.

XIX

M. de Frankallais guérit ; mais rien ne put le consoler de ce qu'il nomma « les excentricités trop hardies de Madeleine, » ni de la manière dont les avait envisagées M^{me} d'Aubépin, qui affectait avec lui un redoublement de réserve.

C'est par Françon qu'il avait appris l'*escapade* de ces deux dames. Le silence d'Adèle lui disait assez qu'elle avait pris en très-mauvaise part de s'être rencontrée chez lui avec une femme d'un rang inférieur ; il en induisit de plus que sa cousine le regardait comme engagé, vis-à-vis de la lingère, bien au-delà de ce que leurs relations étaient en réalité.

Il eût bien voulu tenter de la dissuader ; mais il eût fallu avouer une partie de la vérité, et il comprenait qu'il ne satisferait jamais M^{me} d'Aubépin sans un renoncement complet. Or, il était loin de vouloir abandonner M^{me} Vallée ; l'eût-il désiré, il redoutait un éclat de ce caractère passionné et sans calcul.

S'abstenant dans le doute, il n'abordait pas le sujet avec Adèle. Il passait chez elle le même temps que d'habitude, l'un et l'autre s'appliquant à dissimuler, sous un entretien banal, les pensées qui tenaient leur esprit anxieux.

Ne pouvant supporter ces rapports, aussi faux que douloureux, M^{me} d'Aubépin prit le parti de faire un voyage qu'elle avait depuis longtemps différé, malgré les pressantes instances de plusieurs membres de sa famille qui habitaient Bordeaux. Olivier, probablement, n'avait pas été étranger à ces refus réitérés, et il lui en avait tenu compte. Il fut donc très-peiné en apprenant que, sans le consulter, Adèle avait pris cette grande résolution. Il n'en témoigna rien cependant. Il préféra, comme toujours, laisser à son expressif regard le soin de manifester sa pensée : *cela engage moins*.

Les soins du comte ne firent point défaut à sa parente au moment de la séparation. Il la pria de le charger de toutes les surveillances que son absence rendrait nécessaires. Il lui apporta des fruits et des bonbons, « pour la désennuyer, disait-il, pendant la route, et pour qu'elle eût occasion de penser à lui. »

Lorsqu'elle fut installée dans la diligence, – les grandes voies ferrées n'étaient encore qu'en projet dans ce département, – M^{me} d'Aubépin tendit les deux mains à son cousin par la portière. Il les retint avec émotion et regarda la jeune femme d'une façon si pénétrante et si attristée, qu'elle crut y voir un reproche. Comme elle avait beaucoup de spontanéité dans le caractère, elle dit naïvement en se penchant en dehors, pour n'être pas entendue par ses compagnons de voyage :

– Mais, Olivier, devais-je faire autrement ?

Tandis qu'elle parlait, le postillon avait fait claquer son fouet ; le véhicule s'était ébranlé, et, avant que M. de Frankallais eût *décidé* sa réponse, les chevaux avaient déjà gagné la sortie de la petite ville.

Depuis sa maladie, le comte ne s'était présenté chez M^{me} Vallée que le dimanche, jour où elle recevait. Aucune allusion n'avait été faite, ni par l'un ni par l'autre, à la veillée qui avait laissé tant de trouble dans le cœur de M^{me} d'Aubépin.

Olivier aurait bien voulu n'en parler jamais, ne pouvant se dispenser de remercier Madeleine pour un fait qu'il était si loin d'approuver. Il s'arrangeait donc pour retarder de plus en plus le tête-à-tête qui devait provoquer une explication. Il se rappelait trop bien ce qui lui était arrivé chez la veuve Lallaud, et il se disait : « Cadet ne viendrait pas pour me tirer d'affaire une seconde fois, si je m'aventurais dans un péril semblable. »

Arraché à toutes ses chères habitudes, M. de Frankallais s'ennuyait. Il eut alors le loisir de s'apercevoir que son ami Bornas n'avait pas cherché à le voir une seule fois depuis et pendant qu'il avait gardé la chambre.

« Fallût-il endurer, pour le coup, les étrivières de l'explication, pensa-t-il, j'en aurai l'âme nette ! Au surplus, si Bornas connaît mon roman avec M^{me} Vallée, qu'en peut-il résulter ? Quand il aura débité ses plaintes, il sera trop heureux de croire ce que je voudrai qu'il croie, et de se faire pardonner *son injustice*, si tant est qu'il se soit cru offensé. »

Mais il était dit qu'Olivier ne pouvait plus compter sur sa prescience : son ami Patrix renouvela les mécomptes que lui avaient fait subir M^{lle} Rose et M^{me} d'Aubépin.

A Saint-X***, toutes les portes étant ouvertes pendant le jour, Olivier put entrer chez Bornas et s'avancer sans obstacle jusqu'au cabinet de l'avocat.

Patrx se leva, le salua d'un « bonjour » assez froid et lui indiqua un fauteuil vis-à-vis de son bureau, qu'il ne quitta pas.

– *Prends un siège, Cinna, prends !* récita Olivier. C'est bien là, mon cher Bornas, le sens de ton geste ?

Voyant qu'on ne lui répondait pas, il continua :

– Allons ! *Patrx-Auguste*, débite ta harangue, et écrase-moi du fameux *Qu'en dis-tu ?* si j'ai conspiré contre ta sublime personne !

Patric ne riait pas.

– Et tu n'enfonces pas un poignard dans mon sein ?

Si Olivier avait fait cette dernière citation, c'est que rien de convenable ne se présentait à son esprit et qu'elle lui servait à dissimuler son embarras, car il voyait bien maintenant à quel point son ami était changé.

Bornas s'obstinait dans son silence. Pour la première fois M. de Frankallais voyait cet homme, toujours si modeste et si simple, prendre de l'ascendant sur lui. « Décidément, se disait-il, ce n'est pas pour m'écouter qu'il se tait. C'est le fait d'une intention préméditée, et je dois sortir promptement d'une situation pareille. » C'est pourquoi, prenant l'offensive :

– Nous devenons par trop sérieux, dit-il ; vas-tu, enfin, recouvrer la parole ?

– Il me semble que c'est toi qui as quelque chose à me dire ? répondit sèchement Bornas.

– Et de quoi aurais-je à te parler ?

– Ce n'est pas à moi de te l'apprendre, puisque c'est *toi* qui as quelque chose à *me dire*.

Ces mots furent plus accentués que la première fois.

Olivier se sentait mal à l'aise. Il avait cru qu'après un peu de bouderie, suivie peut-être de quelques reproches, Patric se laisserait dire que tous les torts étaient de son côté, et que le débat serait clos par une amicale poignée de main.

– Eh bien ! puisque je dois prendre l'initiative, dit-il, faisant son *va-tout*, je te demande, sans ambage, ce qui t'a fâché contre moi ?

– Ton manque de franchise, qui est aussi un manque d'amitié.

– J'ai pu être discret, par des motifs très-compréhensibles, mais je ne saurais accepter l'accusation de félonie.

– Comment entends-tu donc la sincérité et la loyauté ? Je te fais des confidences de cœur. je te parle de mes projets de mariage. tu me fais différer mon aveu à la femme que j'aime. puis, sans me rien dire, tu me supplantes avant que j'aie parlé ! Est-ce vrai ?

– Raisonnnons ! Te rappelles-tu.

– Est-ce vrai ? répéta Bornas avec une fermeté d’accent, une décision dans la volonté qu’Olivier ne lui avait jamais vues.

– Tu fais erreur sur les époques, reprit ce dernier, humilié d’avoir à se défendre ; mais il était trop facile de le confondre pour qu’il pût affecter le dédain. Bornas possédait en ce moment tous les avantages de l’offensé sur l’offenseur ; il en avait conscience, et, pour son malheur, le comte ne pouvait, non plus, se les dissimuler.

– Je t’ai déjà dit, poursuivit Olivier timidement, que tu te trompais de date, et que nos sentiments, à Elle et à moi, s’étaient avoués seulement depuis que.

Il allait dire, tout au moins insinuer : « depuis qu’elle est compromise pour moi. »

– C’est toi qui te trompes ou qui me trompes, Olivier ! interrompit brusquement Patrice.

– Comment peux-tu savoir. qui te l’a dit ?

– *Elle !* Elle qui est la vérité même ; elle dont la vertu et la loyauté n’ont rien à cacher ; elle dont la honte, du moins, a su me consoler par de douces paroles, tandis que toi, tu m’as raillé et mal conseillé, pour m’éloigner d’elle ; puis tu as agi dans l’ombre, sans m’avertir de la ruine de mes espérances, avant qu’elles ne fussent devenues ma vie et mon bonheur.

– Mon cher, dit Olivier, essayant de payer d’audace, si tu mettais autant d’éloquence à plaider tes causes qu’à libeller mon acte d’accusation, tu serais le premier avocat du pays !

– Ne t’inquiète pas de mes clients ni de ma gloire, ni d’aucune chose qui me concerne ! interrompit Bornas en s’animant par degrés. Le bandeau est déchiré ; ton règne est fini : je te connais ! Puisse toute âme que tu chercheras à fasciner être désabusée aussi complètement que moi !

M. de Frankallais s’était levé. Il était blême, et tous les muscles de son visage tremblaient. Il se retira lentement, et il put entendre les dernières paroles de Bornas, qui lui disait : « Rappelle-toi bien, Olivier, quand tu seras en quelque détresse, qu’on ne rencontre pas deux fois en la vie un ami tel que je l’ai été pour toi ! »

Le comte était dans la situation de toute puissance qui décline : chaque pas le conduisait vers une déception, et chaque déception pesait sur son

cœur orgueilleux à l'égal d'une injure.

Il ne quitta pas la maison de l'homme de loi sans ressentir une piqure nouvelle : Fanchette, qui était toujours à épier à l'entour de son maître, avait compris que ce dernier était mécontent du gentilhomme et qu'il lui avait, pensait-elle, *administré une correction*.

Elle l'attendit au bas de l'escalier, et comme Olivier allait sortir, elle dit d'une voix railleuse : « C'est bien fait ; le Serpent n'a que ce qu'il mérite ! »

« Voilà le coup de pied de l'âne ! » pensa le comte ; mais un petit rire convulsif fut toute sa réponse à Fanchette.

« Rose perdue !. Adèle m'abandonne !. *tu quoque Patrix*. pênsait le comte en cheminant au hasard. Il ne me reste donc plus que Madeleine, c'est-à-dire la plus envahissante des affections ! Après tant de défections que j'ai subies, je là vois seule maîtresse du champ de bataille. Vais-je donc me rendre à merci ? »

Il se représentait tout ce que M^{me} Vallée devait attendre de son amour après les droits que le dévouement et même les imprudences de cette jeune femme lui avaient donnés sur lui.

Madeleine, cependant, se sentait, vis-à-vis du comte, incertaine et craintive. Elle ne pouvait se décider à lui parler la première de la nuit qu'elle avait passée près de son lit de souffrance, ni de ce qui était survenu entre elle et M^{me} d'Aubépin. « Il n'en sait peut-être rien d'ailleurs, » pensait-elle ; et ce doute eût suffi pour l'arrêter.

M^{me} Vallée ne supposait pas qu'Olivier pût lui imputer à blâme l'excentricité de ce qu'elle avait si simplement accompli ; elle craignait bien plutôt qu'il ne se crût trop obligé envers elle pour cette preuve d'un amour qui ne voulait plus se déguiser.

Ce qu'elle redoutait surtout était de nuire, par une agitation quelconque, à cette frêle santé dont elle avait pu constater elle-même les menaçantes perturbations.

M. de Frankallais avait fini par lire dans l'âme de la jeune femme, et il comprenait dès lors toutes les significations de son mutisme inespéré. C'était lui, maintenant, qui était maître du champ de bataille.

D'après cela, et tout bien considéré, il décida qu'il restreindrait ses visites et profiterait des pluies d'automne et de la saison un peu refroidie pour modérer aussi les rencontres en pleine campagne.

Il fallait, toutefois, occuper son temps. M. de Frankallais avait de l'imagination, et il aimait à donner une certaine impulsion aux progrès de sa petite ville.

Peu après son entrevue avec Bornas, il reprit l'idée d'une société philharmonique et littéraire que, dans une phase de *désœuvrement de cœur*, il avait organisée à Saint-X***. Par ses soins, un assez grand nombre de jeunes hommes furent enrégimentés pour cette réunion, où le gentilhomme devait se montrer peu, mais dont il demeurerait l'âme.

La société ne se distinguait pas par l'abondance de ses productions : quelques pages de prose de temps en temps, ou bien une colonne de vers, insérés dans le *Mémorial de Saint-X.*, furent les faibles signes de vie qu'elle put donner pendant les premiers mois de sa résurrection.

Quant à la musique, c'est tout au plus si, aux alentours de la salle basse où l'on était censé s'escrimer en -commun, on entendait, à de rares instants, quelques sons d'ophicléide et de buccin, la ritournelle d'un flageolet ou d'un cornet à piston. Cela faisait dire aux écouteurs : « Il paraît qu'ils ne sont pas encore assez forts pour la musique d'ensemble. »

Ce qui rendait la supposition probable, c'est qu'on paraissait étudier sérieusement à domicile. Celui qui avait occasion de circuler le soir dans Saint-X*** – le jour où la *Philharmonique* ne s'assemblait pas – pouvait entendre çà et là, de tous côtés, le son prolongé de quelque note solitaire et *mélancolique* tirée d'un instrument à vent ou des cordes sévères d'un violoncelle ; à bien que la ville tout entière semblait aspirer à l'imitation de ces chanteurs tyroliens qui, chacun donnant une seule note, exécutent une symphonie.

Mais, quelle que fût l'intention, l'oreille exercée ne recueillait de cette agitation des ondes sonores que des gémissements confus du plus étrange effet.

Comme délassément à ces fonctions d'organisateur, – qui n'étaient pas précisément dans les goûts connus de notre gentilhomme, – il remplaçait les promenades abandonnées du soir par des excursions matinales, et les

dirigeait souvent du côté de cette partie inculte du vallon de Sainte-Procule, qui formait le domaine des Sandron.

Avait-il déjà remarqué que la petite Jenny toucherait bientôt à ses quinze ans, et voulait-il épier l'éclosion de cette fleur, d'un parfum étrange, dont Rose, Adèle, et Madeleine elle-même, bien que cent fois plus belle, ne pouvaient donner un aperçu ?

Au milieu de ces préoccupations nouvelles, M^{me} Vallée se trouvait fort négligée ; mais la discrétion, la bonté, la pudeur, mettaient d'insurmontables obstacles à sa franchise : elle souffrait sans se plaindre, et Olivier ne voulait pas s'en apercevoir.

Cette affection, qui avait été si longtemps le but des plus vives aspirations du comte, semblait destinée à mourir de langueur à une époque plus ou moins prochaine. Mais le sort a des prestidigitations à rendre jaloux tous les *Home* et les *Robert Houdin* de notre planète.

C'est au milieu de la phase la plus somnolente de ses romans divers que l'imprévu vint secouer rudement tout ce que renfermait de puissance l'âme de notre héros : depuis l'orgueil et l'absolutisme de son moi jusqu'à la jalousie qui, jusqu'ici, l'avait à peine effleuré.

XX

Le 4 janvier 18.. la ville de Saint-X***. fut en grande rumeur. Une berline à quatre chevaux – postillon fringant , faisant tapage de son fouet comme s'il eut conduit Charles X en personne – s'arrêtait devant 'hôtel du Nord, tenu par maître Nicolas Plinboche.

L'hôtelier crut d'abord que c'était quelque prince de la famille d'Orléans ou quelque parent de la branche ainée qui venait visiter M^{me} Adélaïde à son château de Randan.

Maître Plinboche – un homme très-important dans sa profession – se rappela soudainement qu’un de ses confrères avait pu un jour inscrire sur son enseigne : *A la descente de la duchesse de Berry*, parce que la mère de *Dieudonné* (Louis-Philippe d’Orléans prêtait à la naissance de l’enfant une tout autre cause qu’un miracle) s’était, pour un instant, arrêtée dans sa bicoque.

« Si j’avais le bonheur que ce fût *Madame*, la vraie *Madame* ! se disait l’hôtelier, – avec la vélocité de la pensée, sans chercher à vérifier le cas par les armoiries de la berline, – je pourrais mettre sur ma pancarte : *Au repos de Madame la Dauphinene* !. Et comme ma maison est bien autre chose que l’ancienne auberge du *Cheval tigré*. »

Mais à ce moment il s’aperçut qu’il n’avait affaire qu’à un noble étranger ; que son enseigne n’aurait pas à s’en prévaloir et n’en devrait pas être modifiée. « Après tout, se dit-il, comme fiche de consolation, s’il y a moins d’honneur, il y aura peut-être plus de profit, car le voisinage du château de Randan n’enrichit guère le pays. »

Enfin, maître Plinboche – finissant par où il aurait du commencer – se renseigna près du postillon ; il apprit qu’on lui amenait un grand seigneur russe que son collègue du relai précédent affirmait être d’une générosité princière.

Tous les gens de l’hôtel s’émurent, et l’on parvint, non sans peine, à mettre quelques pièces assez propres à la disposition du voyageur. Il fallut, pour cela, déloger et reléguer au deuxième étage plusieurs habitués de la campagne, qui voulurent bien céder leur appartement au nouveau venu, dans l’intérêt de l’établissement.

Quand l’étranger eut donné ses nom, prénoms et qualité, pris un bouillon sous le nom de consommé, et qu’il eut fait une toilette de ville toute française, il fit venir maître Plinboche et lui demanda si c’était bien dans cette ville qu’habitait une dame Madeleine Vallée, et s’il pourrait immédiatement le faire conduire chez elle.

– Pardon, excellence, dit l’hôte, parlant le chapeau à la main, il y a bien ici une personne de ce nom, mais ça ne peut pas être celle que Votre Grandeur réclame.

– Comment le sauriez-vous ? demanda l’étranger.

– Oh ! ça se comprend de reste, mon prince ; il ne faut pas être sorcier pour voir que Votre Hautesse ne peut pas aller visiter une lingère. on la ferait plutôt venir !

Le maître d'hôtel venait d'épuiser à peu près la nomenclature des titres, à sa connaissance, qu'on peut attribuer à tout hasard à un homme qu'on ne connaît pas. Si son interlocuteur lui en eût fourni l'occasion, il n'avait plus qu'à le qualifier de *majesté* ou de *sainteté*.

– Je sais ce que je voulais savoir, dit l'inconnu, en congédiant de la main maître Plinboche. Et comme ce dernier était près de la porte, l'étranger lui cria : « N'oubliez pas de m'envoyer une personne qui puisse m'indiquer où demeure cette dame ! »

A la manière dont il avait été renvoyé, l'hôtelier comprit qu'il avait commis quelque bévue. Ce fut assez pour paralyser sa verve, et il se retira sans dire un mot de plus. Pendant l'heure qui venait de s'écouler, la nouvelle de l'arrivée d'un *personnage* s'était répandue. Les enfants s'étaient attroupés autour de la berline ; beaucoup de gens se groupaient dans les rues ou se promenaient à quarante pas en avant et en arrière de l'hôtel Au Nord , espérant *apprendre quelque chose*

Ce fut bien pis quand maître Nicolas eut raconté les aroles qui s'étaient échangées entre lui et son hôte. aussi, le trajet de la maison Plinboche à l'impasse Saint-Gervais se remplit-il, en peu d'instant, de manière à laisser croire au voyageur que Saint-X*** était 'une des villes les plus peuplées de France.

Mais le nouvel arrivé avait bien autre chose en tête ue le plus ou moins d'habitants renfermés dans cette étroite enceinte. Il avançait sans rien voir, et son cœur palpitait comme s'il marchait à l'encontre de l'un de ces événements qui doivent décider de la joie ou di désespoir d'une vie entière.

Il ne faut pas omettre que le guide offert à l'hôte de maître Plinboche n'était autre que Cadet Lallaud Comme il se trouvait, naturellement, au premier poste d'observation parmi la foule curieuse, le vieux bonhomme lui avait dit :

– En ta qualité de voisin de la lingère, c'est toi qu'auras l'aubaine.

– Sans compter qu'elle m'est *ben* due ! – avait dil l'espiègle en acceptant. – *Les derniers* que vous m'avez fait conduire par la ville n'ont

pas valu vingt sous eux trois !

Cadet aurait bien voulu entrer en conversation avec *son bourgeois*, pour savoir *quelque chose d'abord*, e aussi pour trouver une occasion de chanter les louanges de sa voisine ; mais « le grand seigneur, » comme disaient ceux qui l'avaient suivi, n'avait pas fait connaître la couleur de ses paroles, même pour imposer silence à cet enragé gamin.

Quand ils furent arrivés, Cadet, ouvrant la porte de la cour, dit :

' – C'est là, *m'sieu* !

L'étranger entra. Il était presque chancelant. Quand il fut en face de la noire muraille où l'appartement de Madeleine prenait jour, il la considéra d'un air à la fois joyeux et navré : « Là ! dit-il, elle là ! » Et des larmes vinrent à ses yeux.

– M'sieu, voulez-vous entrer ? demanda l'enfant.

Et comme l'inconnu ne répondait pas, il s'enhardit usqu'à le secouer par la manche.

– Qu'y a-t-il, mon garçon ? dit l'étranger, rappelé à lui-même. Ah ! je ne t'ai pas payé ? Tiens. Et il lui remit une pièce d'or toute neuve, dont l'éclat éblouit si fort l'adolescent, qu'il faillit tomber à la renverse.

– Oh ! merci ! merci, *m'sieu* ! Oh ! pour ça, vous êtes bon Mais pourquoi que vous n'entrez pas ? Faut-y que j'appelle M^{me} Madeleine ?

– Va lui demander, mon ami, si elle veut recevoir une personne qui vient de bien loin pour lui parler de la princesse Olga.

– J'ai pas besoin de lui demander si elle veut.

– Fais ce que je te dis !

Cadet obéit, non sans avoir considéré sa pièce du coin de l'œil une fois de plus, avant de la glisser dans son gilet, ni sans avoir regardé du côté de sa maison pour voir si Rose ou sa mère avaient eu connaissance de son bonheur.

Mais les petits rideaux très-épais des croisées du rez-de-chaussée étaient strictement collés aux vitres, et quelqu'un eût-il été derrière, il eût été impossible de l'apercevoir :

Cadet remplit son message, et M^{me} Vallée le chargea de dire qu'elle attendait.

Fort troublée, Madeleine avait quitté son magasin et s'était rendue dans la petite pièce où elle recevait ses visites le dimanche. Elle n'avait pas soupçonné que le voyageur dont la renommée faisait bruit dans la ville pût avoir quelque rapport avec elle. Le nom de la princesse Olga lui arrivait donc comme un événement tout à fait imprévu, dont la signification se présentait à son esprit incertaine et très-inquiétante.

– J'savais ben que vous pouviez entrer ! s'écria Cadet en abordant le prince. Tenez, passez par cette porte ; c'est pas plus difficile que ça !

Puis, sans s'occuper davantage de celui dont il avait été le guide, il se jeta chez lui, vif comme l'éclair et bruyant comme le coup de foudre.

– Voyez ! dit-il, en faisant sauter plusieurs fois en l'air sa pièce de vingt francs et la rattrapant dans sa main : c'est la première fois que ça m'arrive ! Tous les d'Orléans réunis ensemble ne m'en auraient pas donné la moitié. Non ! j'vivrais autant que *Mathieu* Salé, que jamais, jamais, non, jamais, du grand jamais, je reverrais pareille chose !

– M. Olivier veut qu'on dise Mathusalem, hasarda en rougissant M^{lle} Rose.

– Je me moque ben de ton Olivier ! répliqua le gamin. *Là où qu'il est*, ton Olivier ? C'est pas lui, non plus, qui donnerait un jaunin de c't' espèce ! Il est ben trop ladre ! Qué que ça lui fait d'ailleurs que je dise Mathieu Salé ou Mathieu. je ne sais quoi ?

– Donne-moi l'argent, dit la mère, et laisse M. Olivier tranquille ! Après tout, s'il revenait.

– Je ne crois pas, répondit Rose ; mais ça n'est pas une raison pour le contredire dans ses idées.

Et la pauvre fille soupira profondément.

– Voyons, Cadet, donne-moi la pièce ! insista Mme Pernelle.

– Elle est à moi ! Pour ce qui est de mes commissions, ça m'appartient ! Ce monsieur m'a pas dit : « Porte ça à ta mère ! »

– Comment, petit malheureux ! tu voudrais dépenser cette grosse somme ?

– Pourquoi pas. si je l'ai gagnée ? J'aurais ben pu la cacher si j'avais voulu.

– C'est pourtant vrai, dit Rose.

– Ça ne te regarde pas ! objecta la mère. Enfin, pour tout arranger, il faudra lui en acheter un habillement.

– Pas de ça, pas de ça ! répliqua l’endiablé Cadet.

– Tu voudrais donc boire et manger ce napoléon, misérable ? cria M^{me} Lallaud.

– Non, million de non ! Si l’on veut le savoir. j’achèterai un ou deux livres de ce M. Hugo, qui fait si bien les vers. Mais, s’il y a du reste, quand je boirais ben un coup à la santé de ce voyageur !

– C’est ce que nous verrons ! Vingt francs en livres et en liqueur !

M^{me} Pel’nelle en avait des sueurs froides.

– Laisse-le donc faire, murmura Rose ; ça n’est pas si souvent qu’on est heureux !

La veuve n’insista pas, comme on aurait pu le croire : il lui était venu quelque autre chose en tête.

– Qu’est-ce que c’est donc que ce monsieur, reprit-elle, qu’on en fait un si grand ramage, et que toi-même tu en parles comme si c’était le bon Dieu incarné ?

– Ce m’sieu ? v’là tout ce que j’en sais !

Disant cela, il montra la pièce qu’il tenait serrée entre le pouce et l’index, et s’enfuit, laissant la mère ronger son frein sous le poids de sa colère et de sa curiosité déçue.

Cependant une demoiselle de magasin avait dirigé l’inconnu vers l’appartement où se trouvait Madeleine.

– Vous ! prince ? s’écria-t-elle dès qu’il eut franchi le seuil. Vous en grand deuil ! Qu’est-il arrivé ?

– C’est bien vous, Madeleine ! disait en même temps celui qu’elle appelait prince. Vous, toujours la même. plus belle, je crois ?

Et il saisit ses mains, qu’elle n’osait ni retirer ni livrer.

– Mais. ce deuil ?. Je n’ose vous interroger ; il faut pourtant que je sache.

– Je vais tout vous dire ; mais laissez-moi une minute pour m’enivrer de votre vue tant désirée.

Il s’éloigna de quelques pas pour la mieux contempler.

Elle était ravissante en ce moment, dans son vêtement de laine souple d’un bleu sombre, attaché à la ceinture par une longue cordelière noire ; ses

cheveux noués avec une grâce de hasard, un peu tombants. L'intérêt et la crainte dont elle était émue faisaient jaillir de ses grands yeux noirs une flamme vive et tremblante : ils interrogeaient plus encore que sa voix.

– Pardonnez-moi d'avoir laissé jusqu'ici vos questions sans réponse ! dit Yvan Kernicheff (car c'était lui) ; devenant à cet instant grave et triste. J'avais à vous affliger, et je ne voulais pas assombrir le premier moment par une impression trop douloureuse.

– Mon Dieu ! interrompit M^{me} Vallée, je n'avais que trop deviné : la princesse est morte !

– C'est vrai, Madeleine ; elle n'est plus.

– Oh ! chère bienfaitrice ! murmura la jeune femme en voilant son visage de ses deux mains ; je ne devais donc plus vous revoir !

Et comme elle ne se pressait pas de découvrir ses traits, Yvan lui dit avec une extrême douceur :

– Regardez-moi, chère âme. voudriez-vous me punir de la rigueur du sort ?

– Prince, dit Madeleine avec une gravité qui approchait de la froideur, excusez ma franchise : j'aurais voulu apprendre la funeste nouvelle par un autre que vous ; au moins auriez-vous pu me préparer par une lettre.

Le prince comprit et n'en fut que plus épris de cette femme, dont la délicatesse, comme une frêle sensitive, ne pouvait supporter le plus léger froissement.

– Vous ne vous étonnerez plus, et vous m'excuserez, répondit le prince, quand je vous aurai tout appris. Je viens ici par la volonté dernière de celle que j'ai perdue, et je vous apporte une lettre qu'elle vous écrivit quinze jours avant sa mort.

– Où est cette lettre ? demanda vivement Madeleine.

Yvan sortit son portefeuille et en retira un pli cacheté qu'il remit à la jeune femme.

Madeleine reconnut parfaitement les caractères, bien que l'écriture, un peu tremblante, dénotât la main d'une malade déjà très-affaiblie. Après avoir porté à ses lèvres les lignes qui devenaient pour elle un objet sacré, M^{me} Vallée lut à travers ses larmes :

« Chère Madeleine,

Le prince a été pour moi d'une bonté parfaite jusqu'à ma fin, et vous avez été l'ange qui l'a ramené dans la voie du devoir et de la vertu.

Mon vœu suprême est que vous soyez unis l'un à l'autre. N'y voyez aucun empêchement ; ne vous en faites aucun scrupule. Si, de cet autre monde où je vais, on a conscience de ce qui se passe sur la terre, je me réjouirai de votre mutuel bonheur.

Adieu, ma fille d'adoption, mon enfant bien chère ; recevez le dernier adieu de celle qui vous bénit.

OLGA. »

Pendant que la jeune femme lisait, le prince, anxieux, épiait chaque mouvement de son visage ; mais il n'y put découvrir qu'un profond chagrin, où se mêlait l'attendrissement de la reconnaissance.

– Vous ne me dites rien ? observa le mari d'Olga après les quelques minutes de silence qui avaient succédé à la lecture.

– Hélas ! prince, que puis-je faire, si ce n'est de pleurer ? Un tel malheur absorbe toutes les facultés de l'âme !

Le prince avait prévu qu'un instinct de fierté conseillerait à la jeune femme de refuser le partage d'une position trop au-dessus de la sienne ; il s'attendait à des hésitations avant l'aveu de l'amour qu'il espérait lui avoir inspiré ; mais en cet instant d'autres craintes surgirent, car il ne voyait en elle aucun indice délateur d'une émotion contenue.

– De grâce, parlez ! dit-il, priant d'un ton impératif qui fit sourire Madeleine. Il me vient un doute mortel, insupportable ! Ne seriez-vous plus libre ? Seriez-vous mariée ?

– Je ne suis pas mariée, répondit-elle sans tenir compte de la première question.

Madeleine, en faisant cette réponse évasive, se trouvait au-dessous de sa loyauté ; mais elle se rappelait les anciennes violences de cet homme d'instinct, et, sachant ce que la déception contient d'amertume, elle hésitait

à renverser brusquement l'édifice d'illusions que ce pauvre prince avait élevé avec une espérance s confiante.

C'est un fait psychologique bien établi, qu'à travers nos conversations, nos chants, nos lectures, souvent une pensée distincte s'impose à notre esprit et qu'elle y persiste avec obstination. Madeleine avait vu plus d'une fois – bien que très-impressionnée et absorbée – se dresser entre elle et le prince l'image de M. de Frankallais, de cet homme énigmatique et presque cruel, qui semblait se détacher d'elle à mesure qu'elle lui prodiguait davantage les preuves de son affection et de son dévouement.

Une analyse, plus sentie que formulée, lui retraçait les derniers mois qui venaient de s'écouler. La jeune femme ne pouvait s'empêcher de comparer la froideur d'Olivier, la réserve qu'il affectait près d'elle vis-à-vis du monde, avec la passion du prince, passion qui se montrait dans toute sa vivacité enthousiaste, et que le plus profond respect pouvait contenir, mais non réduire au silence.

Mais, par un retour subit, M^{me} Vallée se disait qu'elle avait témoigné à M. de Frankallais autant d'abnégation que d'amour, et qu'eût-elle mille fois à s'en plaindre, elle ne devait jamais l'abandonner.

– A quoi songez-vous donc ? demanda Yvan à l'un de ces moments où la pensée occulte prenait le dessus et la rendait silencieuse. Si vous n'êtes pas mariée, qu'y a-t-il contre moi ? Me haïssez-vous ? Vous suis-je antipathique ?

— Oh ! prince , vous savez bien que c'est impossible !

– Alors, parlez ; répondez-moi !

– Eh bien ! dit-elle, je vais vous demander une grâce.

– Une grâce ! à moi ? . Enfin, voyons. quelle grâce ?

– Devant les circonstances qui se produisent, après l'événement douloureux dont vous m'apportez la funeste nouvelle, je ne me sens pas dans mon état normal : ma tête est troublée tout est confusion dans mes idées. 'ai besoin de calme et de solitude pour comprendre la situation imprévue qui s'offre à moi et pour sonder 'état de mon cœur. Absentez-vous pour huit jours. Après ce temps, je vous ferai connaître mon âme tout entière et la résolution que j'aurai prise.

– Ah ! je comprends trop ! dit le prince en se frappant le front. Vous m’avez déjà condamné, et, par une fausse pitié, vous tenez suspendu sur ma tête le poignard qui doit me frapper. Vous vous taisez : j’ai donc deviné juste ?

Pendant qu’il parlait, son regard exprimait autant de colère que d’amour.

– Prince, répondit-elle, je vous ai demandé une grâce, et les grâces ne se traitent pas par le raisonnement ; elles ne se discutent pas. C’est une prière que je vous fais. cédez-vous à ma prière ?

– Il faut bien que je vous cède. N’êtes-vous pas souveraine ? dit-il, vaincu par la magie de cette voix dont l’accent dominait ou modifiait toutes ses impressions. Si je résistais, d’ailleurs, vous pourriez m’en punir dès à présent. Mieux vaut encore ces huit jours d’illusions, si tout doit sombrer pour moi : espérance bonheur, avenir !

Après un moment de silence, il reprit d’une voix pleine de soumission et de tristesse :

– Où irai-je passer le temps de mon exil ?

– L’Auvergne est un beau pays et se trouve tout proche. Prenez Clermont pour centre de vos excursions. Huit jours ne vous sembleront pas trop longs pour visiter les sites ravissants qui avoisinent le Puy de-Dôme et qui entourent cette ville pittoresque.

– O cruelle Madeleine ! de quoi me parlez-vous ? Vous ne savez donc pas ce que c’est que d’avoir son âme en prison dans une autre âme. son cœur n’est vivant que dans un autre cœur ? Vos beaux sites seront pour ma nostalgie des landes stériles.

– Prince, vous penserez que vous avez accédé à ma prière et que ma reconnaissance ne s’éteindra jamais.

Dans le premier mouvement, le prince eut voulu lui jeter sa reconnaissance à la face, comme un créancier jetterait à celle de son débiteur la liasse de faux billet donnée en échange des rouleaux d’or qu’il réclame : mais, comme il l’avait exprimé déjà, il craignait de provoquer l’arrêt décisif. Il sentait trop de menaces dans les réticences de Madeleine pour ne pas redouter instant où elle dévoilerait tout à fait sa pensée. « Et qui sait, d’ailleurs, lui incitait l’espérance obstinée, peut-être la réflexion me sera-t-elle favorable?, »

– Vous êtes, Madeleine, une dompteuse de lions, eprit-il ; vous pouvez vous en faire gloire : ce soir, je partirai.

f – Merci, répondit-elle en lui tendant la main, et à mit jours !

– Je ne vous quitterai pas cependant, ajouta-t-il, ans avoir repoussé à l'avance des objections que je trévois ; vous me direz peut-être que je suis dépendant l'un souverain absolu, et que, sans doute, le czar ne anctionnerait pas mon mariage avec une étrangère. Eh bien ! Madeleine, j'en prends ici l'engagement, si je n'obtenais pas le consentement de mon empereur à 'union que je vous propose, je lui abandonnerais mes erres et mes vassaux, et je me ferais naturaliser Français. Les sommes que je possède sur les diverses banques de l'Europe, les équipages et les bijoux que j'ai aissés à Paris suffiront pour vous assurer un sort qui lépassera votre ambition.

– Prince, dit Madeleine attendrie, les pensées d'amition et de fortune se tiennent loin de moi. Mais ne n'interrogez plus, je vous en prie ; ce que je veux, je le le sais pas encore moi-même. La seule chose dont je uis sûre, c'est que mon amitié vous est acquise et que non affection, une fois donnée, ne se retire jamais.

– Si vous ne m'accordez rien de plus, il faudra me la retirer pourtant, afin que je meure plus vite.

– Soyez donc raisonnable, dit-elle en lui tendant la main de nouveau.

Cette fois, elle serra celle d'Yvanof avec une grande effusion.

Le prince la quitta plus que jamais épris, mais trèsagité par cette incertitude qu'il lui semblait ne pouvoir subir pendant huit jours encore. Ah ! qu'il eût avec plaisir mis deux balles dans le cœur d'Olivier de Frankallais, s'il eût pu soupçonner son existence et son empire sur Madeleine !

Mais Yvan ne voulait pas s'arrêter à l'idée d'un rival. Elle offensait son orgueil autant que son amour. Quel concurrent pouvait-il se supposer, à lui, jeune encore, beau, brillant, aussi riche que le roi de France, grand seigneur au grand caractère, et qui pensait avoir inspiré à la jeune femme ces premières émotions d'amour, celles qui en demeurent pour toute l'existence le type et la fleur ?

Le même soir, Yvan fit mettre des chevaux de poste à sa voiture et prit le chemin de l'Auvergne, promettant son prochain retour à maître Plinboche,

désespéré de ce prompt départ.

XXI

M^{me} Vallée, demeurée seule, fut un moment atterrée par la foule des pensées qui se disputaient son attention : c'était la princesse Olga qui demandait sa part de larmes ; c'était le chagrin de cet homme, si profondément attaché à elle et prêt à de si grands sacrifices pour l'obtenir. Puis venait M. de Frankallais : il lui apparaissait, comme à leur dernière entrevue, peu communicatif, un peu aigre dans une controverse d'idées qui s'était élevée entre eux, empressé de se retirer avant le départ des autres visiteurs, comme s'il eût redouté un moment de tête-à-tête.

Alors les sentiments expansifs, l'adoration fervente d'Yvanof dominaient, de toute leur puissance, cette défaillante affection ; mais, par des retours subits, Madeleine se rappelait l'image si apitoyante de ce malheureux Olivier, lorsqu'elle l'avait vu blafard, sans connaissance, livré à la merci de qui voulait en prendre soin.

« Cependant, se disait-elle, il est bien certain qu'il ne veut pas me prendre pour femme, et comme amie, c'est tout au plus s'il me place au niveau de sa cousine d'Aubépin. Ne craint-il pas, d'ailleurs, l'*opinion*, le *qu'en dira-t-on*, comme s'il n'était pas le plus libre des hommes ?

Tandis que le grand seigneur veut me faire partager sa haute position. qu'il va jusqu'à me proposer de renoncer pour moi à sa nationalité, à sa patrie. lui, Olivier, ose à peine avouer nos relations amicales ; il me marchandait une visite par semaine, une rencontre à la promenade. Je suis sûre qu'en public il n'oserait me tendre la main »

Cependant, le bruit s'était répandu que le *Russe* avait fait une longue séance chez M^{me} Vallée, puis qu'il était parti, mais qu'il devait revenir bientôt. On en concluait : les uns, « qu'il voulait faire sa maîtresse de la lingère et qu'il ne retournerait à Saint-X"* que pour l'emmener avec lui ; »

les autres, « *qu'elle se faisait prier* adroitement pour décider le prince au mariage ; qu'elle avait feint de l'éconduire pour le mieux ensorceler. »

Ces propos arrivaient, avec des commentaires variés, aux oreilles de M. de Frankallais. Tout ce qu'il entendait dire du prince, joint à ce qu'il avait appris de ses antécédents près de Madeleine, devait faire naître en lui les souffrances de la jalousie. Il aimait surtout ce qui lui était disputé.

Sa perplexité devenait affreuse, surtout quand il se demandait quelle conduite il allait tenir vis-à-vis de cette femme qu'il laissait depuis longtemps dans un demi-abandon, et qui avait dû se sentir plus d'une fois offensée par la manière dont il éludait ses allusions à leur commune destinée.

« J'ai été fou, se disait-il ; j'étais aimé de la plus belle femme de cette terre, la plus honnête, la plus vraie, dévouée comme il n'en existe pas une autre. et je n'ai pas voulu la fixer ; je n'ai pas su lui sacrifier quelques fantaisies vulgaires, quelques émotions agréables. des habitudes plutôt que des sentiments.

Ah quand même Adèle me reviendrait, aussi affectueuse qu'autrefois, quand je retournerais près de cette stupide Rose, quand la petite Sandron deviendrait la plus belle fleur de la contrée, qu'est-ce que tous ces bonheurs microscopiques, en comparaison de ce que ce Russe va m'enlever ? »

Et il mordait de rage les petites branches qu'il cassait aux arbustes de son jardin. Au moins, lui, il savait qui sa main aimerait à frapper. et si le prince se fut trouvé en rase campagne au bout du canon de son fusil, .. le diable eût bien pu faire lâcher la détente ! Heureusement, tous les crimes consentis par l'instinct ne se traduisent pas en actes : l'arme n'est pas prête, l'objectif est loin, et ainsi bien des victimes sont épargnées.

Qu'allait-il donc faire, celui que sa première grande contrariété trouvait au dépourvu de force morale, cet enfant gâté pris en défaut de résignation ?

Il rêva pendant la nuit entière sur ce thème déses pérant.

Le lendemain, en se levant, il se vit dans une glace, il lui sembla – tant il connaissait la sensibilité d M^{me} Vallée – que si elle le voyait ainsi, pâle, sombre défait, il pourrait la disputer à tous les princes de 1 terre..

« Oui, disait-il, la pitié est toute-puissante sur ce gé néreux cœur ; cependant, si elle l'a aimé autrefois. si le devoir qui les avait séparés. »

M. de Frankallais ne craignait pas de se voir préférer une situation brillante ; mais il sentait qu'il pouvait être vaincu par un amour plus ardent et plus dévoué que le sien.

Pas une fois il ne lui vint à la pensée qu'en échange du sort éblouissant que ce grand seigneur venait sans doute mettre aux pieds de Madeleine, il ne pouvait offrir à cette jeune femme que la vie d'abnégation et de tristesse qui se passe à côté des malades sans espoir de guérison.

Comme il était la proie de l'incertitude, il laissa s'écouler cette seconde journée sans agir ; mais, vers soir, voyant passer Bornas de l'une des fenêtres de maison qui donnait sur le jardin et la campagne, il se souvint qu'à leur dernière entrevue l'avocat lui avait dit : « Lorsque tu seras en quelque détresse, rappelle-toi que tu ne retrouveras jamais un ami tel que moi ! »

La prédiction se réalisait : Olivier était en détresse et Bornas eût pu seul être l'intermédiaire indispensable dans une telle situation. « Oui, nul autre que lui, se disait le comte. Qui m'eût dit que cet inférieur dans l'ordre intellectuel eût pu prendre une telle importance dans ma destinée ? *Il n'y a pas de petits ennemis*, prétend M^{me} Lallaud, qui aime les proverbes. En serait-il de même des amis ? En d'autres termes, l'affection aurait-elle le poids et les ressources de la haine ? Peut-être. »

De proche en proche, M. de Frankallais en vint à se demander si l'amitié était si bien éteinte dans le cœur de Patrice, qu'une étincelle ne s'en pût raviver. « Après tout, remarquait-il, j'ai dû lui manquer plus encore qu'il n'a fait le vide autour de moi ; où prendrait-il conseil pour dénouer cette quantité de nœuds gordiens qui entravent les intelligences obtuses et que j'avais l'habitude de trancher pour lui ? »

Une raison plus concluante pour son espoir était l'arrivée de ce troisième prétendant, contre lequel deux rivaux sont toujours disposés à s'entendre et à se lier.

« En définitive, reprit-il, un mécompte près de lui serait moins humiliant que près de Madeleine. Si j'essayais ?... »

Sur cette parole, il se leva d'un bond, courut à son chapeau et sortit, prenant le chemin qu'avait suivi son ancien ami.

Bornas n'allait pas bien vite. Olivier le dépassa en prenant une coursière, et revint bientôt sur ses pas dans l'intention de croiser route avec l'avocat.

Patricx leva sur lui des yeux pleins de tristesse ; mais cette âme sans fiel ne put communiquer aucuns signes d'inimitié ou de colère aux muscles d'un visage habitué à n'exprimer que la placide douceur ou la bonté expansive. Bornas n'était pas implacable.

C'était ce qu'Olivier avait désiré savoir. Il rentra chez lui aussi satisfait qu'il pouvait l'être dans l'état perplexe où il se trouvait depuis la veille.

Comme il rentrait, voyant venir au devant de lui Françon avec un certain empressement, il espéra que Madeleine l'avait fait appeler : son projet se fut certainement modifié sur cette démarche ; peut-être sa fierté, qui transigeait, entrevit-elle pendant quelques secondes la possibilité de prendre l'offensive.

Il fut déçu. Il s'agissait seulement d'une lettre de M^{me} d'Aubépin qui, de temps en temps, écrivait à son cousin « pour avoir de ses nouvelles » et parler des intérêts qu'elle lui avait confiés : lettre brève et froide, peu propre à consoler un homme aussi malheureux que l'était en cet instant le comte de Frankallais.

Ce fut à l'issue du dîner de Bornas, vers sept heures du soir, qu'Olivier alla le trouver. En le voyant entrer, la Fanchette fit deux pas en arrière :

– Bonne sainte Vierge ! m'sieu Olivier, cria-t-elle, je crois que vous vous trompez de porte ! Qué qui vous prend de revenir, après des mois qu'on vous voit plus ?

– Cela ne vous intéresse en rien, mademoiselle Fanchon. Où est votre maître ?

– Pardié, vous devez ben savoir qu'à c'te heure-ci il quitte la salle à manger pour entrer dans son cabinet.

Le gentilhomme monta résolument.

Patricx ne parut pas surpris de le voir ; mais il attendit qu'Olivier prît l'initiative et lui fit connaître le motif de sa visite.

– Tu ne m'attendais pas ? dit celui-ci pour entrer en matière.

– Pas précisément, répondit Bornas en lui offrant un siège.

– Est-ce que cela t'ennuie beaucoup de me recevoir ?

Patricx ne put s'empêcher de sourire.

– Cela m'a fait longtemps grand plaisir, et tu ne m'as pas donné l'occasion de prendre l'habitude contraire.

– Donc tu ne me refuseras pas un moment d’entretien ?

– Deux, s’il te les faut ! s’empressa de dire Patrix Bornas, étonné et flatté malgré lui de s’entendre parler avec cette déférence par l’homme qui l’avait si longtemps dominé d’une grande hauteur.

– Je suis heureux de voir, d’après ce que tu veux bien me dire, que nous pourrons encore nous entendre.

– Cela veut dire seulement que je suis prêt à t’obliger, si je le puis. Parle donc sans détours ; explique ce qui t’amène.

– Pour cela, dit Olivier en le fixant avec une certaine inquiétude, il faut que j’articule un nom difficile à prononcer entre nous.

– Madeleine ! s’écria Patrix. Et il rougit jusqu’à la racine des cheveux.

– Oui. dit M. de Frankallais. *Elle-même* ! reprit-il, voyant que Bornas demeurait silencieux. Madeleine, qu’un séducteur venu d’un pays encore barbare veut enlever, non seulement à toi, à moi, mais à la France et à cette petite ville dont elle avait fait particulièrement sa patrie !

– Si elle doit être plus heureuse et mieux placée selon son mérite, nous n’avons tous qu’à nous résigner. On dit que ce Russe veut la faire princesse et qu’il l’aime éperdument. Que peut-on lui vouloir de mieux, si elle l’aime aussi ?

– Je voulais te proposer d’aller chez elle et de lui demander une dernière fois de choisir entre toi et moi, – car je me sens la force de renoncer à mes chances en faveur d’un ami, mais non celle de la livrer à un homme de plaisir qui la laissera dans l’abandon après qu’il aura satisfait son caprice.

– Tu crois qu’il ferait cela ?

– J’en suis sûr.

– Eh bien ! j’irai lui parler pour toi, car pour moi-même, je ne me fais plus d’illusions ; mais pourquoi donc n’y vas-tu pas ?

– Parce que depuis quelque temps. nous sommes en froid.

– Allons ! dit Bornas, soupirant de plaisir parce qu’il allait la voir, de tristesse pour le rôle qu’il consentait à remplir.

– A quel moment veux-tu que j’accomplisse cette mission ? poursuivit Patrix.

– Tout à l’heure. à la fermeture du magasin.

– Que lui dirai-je ?

– Que tu viens lui demander l’arrêt de ma vie ou de ma mort.

Olivier oubliait de reparler de la part qu’au début de la conversation il avait faite à son ambassadeur.

– Je lui transmettrai ta requête en propres termes, dit l’homme de loi ; mais là s’arrêtera mon mandat, et e n’y ajouterai aucune supplique.

– Au moins lui demanderas-tu de me recevoir et de fixer le moment de cette entrevue.

— Je puis lui demander cela.

Ils causèrent pendant quelques instants encore, et comme huit heures sonnaient :

– Voici le moment, dit Olivier ; va, je compte sur toi. Je t’attendrai ici.

– Tu as des livres, du tabac, si tu veux en user. S’il te faut autre chose, Fanchette est là ; tu pourras sonner.

« Ce n’est pas précisément ce que j’aurais voulu, » pensa M. de Frankallais. Il voyait bien que Bornas agissait plutôt par bonté naturelle que par l’effet de leur ancienne amitié, et que, si leurs rapports pouvaient se renouer, la confiance de l’avocat en serait à jamais exclue. Sa pensée se résuma par ces mots : « Il manquera de zèle. »

En moins de temps qu’il n’en fallait pour ces réflexions, Patrix avait atteint l’impasse Saint-Gervais. Mme Vallée n’avait plus chez elle aucune ouvrière, et la bonne était en commission. Elle ouvrit donc elle-même, ce qui ne lui eût pas permis de refuser sa porte, alors qu’elle en aurait eu l’intention.

– Comment ! c’est vous, monsieur ? dit-elle en le faisant entrer dans le magasin. Qu’est-ce qui vous amène près de moi, à cette heure qu’on appelle tardive à Saint-X.** ?

– Ce qui m’amène ?. Oh ! madame, je vous le donnerais en cent que vous ne le devineriez jamais.

– C’est donc bien extraordinaire ! Enfin, monsieur, asseyez-vous, et soyez le bienvenu ; je suis prête à vous entendre. –

– Ce qui m’amène, j’ose à peine vous le dire, et je ne sais que penser de moi. M’être chargé de cette commission ! Faut-il que je sois faible ! faut-il que je sois fou !

– Mais encore ? demanda Madeleine en esquissant un pâle sourire, le premier que ses lèvres eussent essayé depuis que le prince l’avait laissée en proie à de si cruelles anxiétés.

– Eh bien ! madame, croyez-moi, s’il est possible : je viens de *sa part* !

— De la part de M. de Frankallais ?

– Ah ! comme vous le devinez vite ! Eh bien ! oui, c’est lui qui m’envoie.

— Pourquoi ? que me veut-il ?

– Il veut savoir s’il est vrai que vous allez nous quitter, vous marier. enfin, si vous l’abandonnez.

– Et c’est vous, cher monsieur, qu’il choisit pour émissaire ?

Elle se sentait émue au souvenir de ce que Patrice avait désiré être pour elle et du mal que lui avait fait à ce sujet celui dont il venait porter le message.

– Pourquoi M. de Frankallais n’est-il pas venu lui-même ? Ne connaît-il plus le chemin de ma maison ?

— Il craint un mauvais accueil.

– Il sent peut-être qu’il l’a mérité, dit Madeleine, non sans quelque sévérité ; mais, au reste, tient-il donc à me retenir autant que votre démarche pourrait le faire présumer ?

– Je dois vous dire, répondit Bornas, – faisant un effort sur lui-même pour le prononcer, – qu’il regarde votre réponse comme un arrêt de vie ou de mort.

– Il me serait difficile de faire connaître une résolution que je n’ai pas encore prise. Je ne vous cache pas à vous, monsieur, que j’estime et à qui j’ai voué une amitié durable, qu’une reine pourrait être jalouse de l’avenir qui m’est offert ; cependant j’ai demandé huit jours pour interroger ma conscience et mes sentiments. Il en reste six à courir, et d’ici là je veux rester dans la solitude. Après ce temps, j’informerai M. de Frankallais de ma décision, si elle l’intéresse encore.

– Six jours lui paraîtront un siècle ; mais je l’ai prévenu que je ne chercherais pas à influencer vos résolutions. Qu’il soit fait selon que votre repos et votre bonheur l’exigeront !

– Ame excellente ! dit Madeleine, ce n’est pas sans chagrin que je vous ai causé des ennuis. Puisse l’amitié devenir assez forte dans votre cœur pour

en effacer tout autre souvenir !

– Elle est bien forte, mais elle n’effacera rien, reprit le jeune avocat d’un accent triste et résigné.

Voyant qu’il souffrait et prolongeait sa visite alors qu’il n’avait plus rien à lui dire touchant sa commission, Madeleine lui tendit la main :

– Allez, dit-elle, puisqu’on vous attend, et sachez que vous avez en moi une amie, une sœur.

Il baisa cette main avec respect et sortit sans rien ajouter.

La réponse que reçut Olivier ne fut nullement de son goût. Une semaine plus tôt, il eût puni Madeleine de son hésitation par une rupture peut-être sans appel ; mais ce qui eût été, à ce moment-là, une douce vengeance contre cette *lingère orgueilleuse* ne serait plus aujourd’hui, pensait-il, qu’un bill d’indemnité pour son inconstance, une absolution qui lui permettrait d’être heureuse, sans scrupule, avec le rival qu’il détestait.

Comme il raisonnait ainsi à part lui, sans paraître s’apercevoir que Patrice était là, ce dernier hasarda de lui dire :

– Eh bien ! que prétends-tu faire ?

– J’aviserais. Et Olivier se préparait à sortir.

– Au moins, je t’en supplie, ne lui fais pas de tourment !

– Bonne créature, va !. murmura le comte.

Et il se retira, pressé de réfléchir librement au parti qu’il allait prendre.

XXII

La jeune femme, après deux nuits sans sommeil et deux journées agitées, se sentait la tête pesante et les idées confuses. Elle pensa que l’air extérieur pourrait lui procurer un peu de calme : elle sortit donc vers les cinq heures

de l'après-midi, évitant les routes fréquentées, pour gagner l'une des gorges les plus sûrement désertes des rochers de Sainte-Procule.

L'automne avait dépouillé les arbres en partie, mais les feuilles jaunies tapissaient le sol ; une brise semblable à celle du printemps faisait pleuvoir sur la tête de la songeuse, et sur la pierre où elle s'était assise, ce qui restait aux branches des jeunes peupliers, bordure du limpide ruisseau.

L'eau pleurait comme Madeleine ; les nuages du couchant commençaient à brunir au-dessus des derniers rayons du disque en feu qui allait disparaître. A l'opposé, la lune se levait et promettait assez de clarté pour faciliter le retour à la ville.

Quand on est bien malheureux, on n'a peur ni de la nuit, ni de la solitude, ni des dangers de toute nature dont s'effraient les paisibles existences.

Madeleine s'abandonnait au charme de cette sympathique nature, et voulait prolonger le plus possible l'apaisement qu'elle en ressentait.

Tout à coup, au milieu du silence absolu de la contrée, elle crut entendre un soupir.

Elle écouta.

« Non, dit-elle, c'est mon âme qui se lamente à mon insu ! c'est mon esprit troublé qui trompe mon oreille ! »

Cependant ce bruit se produisit de nouveau, et presque au même instant les cloches de Saint-X*** lui envoyèrent les sons lugubres de ces glas qui annoncent, au moment de l'*Angélus*, qu'un hôte de plus demande place au cimetière.

Madeleine ressentit une sorte de frayeur et se leva pour reprendre le chemin de la ville.

Comme elle tournait un rocher qui lui faisait face, et qui jusqu'alors avait intercepté toute vue de ce côté, elle aperçut un homme drapé dans un long manteau.

Le soleil jetait en ce moment son dernier adieu à l'horizon : la jeune femme put reconnaître celui dont l'image n'avait cessé de hanter sa mémoire depuis que Bornas lui avait parlé.

Il ne lui dit rien, mais il la regarda, et si terrifiant fut ce regard, tellement incisif en devint l'effet, que Madeleine ne put retenir un long gémissement. Elle se laissa tomber sur un fragment de granit et posa sur ses yeux les deux

bouts de son écharpe, comme pour les préserver d'une trop pénétrante lumière.

– Olivier murmura-t-elle, Olivier !.

Mais nulle voix ne répondit, et lorsqu'elle eut dégagé son visage pour se rendre compte de ce qui arrivait, elle ne vit personne auprès d'elle.

Madeleine promena tout autour ses regards incertains et se demanda si elle avait rêvé. Sentant ses jambes tremblantes et son pas mal affermi, elle demeura assise pendant quelques minutes encore.

Etait-ce bien lui ? se disait-elle. Ai-je réellement vu quelqu'un ? N'est-ce pas ma tête en délire qui m'a montré un fantôme ? Oh ! oui, reprit-elle, oui, c'était bien lui ! Quel autre pourrait regarder ainsi ? Quel fantôme de l'imagination eût pu dire tant de choses dans ce rapide coup d'œil ?

Ah ! ce regard ! ce regard. pensait-elle, cherchant à en démêler le sens complexe, que disait-il donc, ce regard ? Il flottait entre l'amour, la haine. Il était chargé d'un fluide surhumain qui devrait donner la mort ! Je vivrais mille ans que je ne pourrais l'oublier et que je n'en aurais jamais compris toute l'amertume ! C'est une énigme dont l'éternité même ne me donnerait pas le mot. L'amour ! oui. il exprimait l'amour.

Mais si Olivier m'eût aimée, pourquoi n'aurait-il pas franchement accepté le don de mon existence entière ? N'étais-je pas déjà tout en sa dépendance, âme et cœur ?

Et s'il ne m'aime pas, poursuivait-elle, pourquoi cette pression cruelle sur tous mes sentiments, toutes mes impressions ? Pourquoi veut-il éteindre en moi tout ce qui n'est pas lui ?

« D'où peut venir cette sombre jalousie qui perçait dans son terrible regard ? Veut-il m'absorber pour me faire souffrir, pour m'abreuver de son indifférence ? »

Sa pensée courait sur des pentes vertigineuses. Elle se rappelait ces *possessions* dont parlent les Ecritures, ces magnétiseurs qui prétendent pouvoir anéantir la vie d'une somnambule en lui ordonnant d'arrêter les battements de son cœur.

« Serait-ce une fascination de cette nature qu'Olivier veut exercer sur moi ? poursuivait-elle, se cramponnant à sa raison. Je veux bien lui sacrifier repos, bonheur. ma réputation même, si la fatalité l'exigeait ; mais faut-il

encore que mon sacrifice soit consenti ! Je n'abdiquerai jamais mon libre arbitre. Je ne puis être qu'une esclave volontaire. »

Le froid commençait à se faire sentir, et la nuit était tout à fait venue ; mais la lune s'était dégagée des brumes du crépuscule. Entre les grandes ombres des rochers se trouvaient de larges espaces vivement éclairés.

Madeleine s'aperçut enfin qu'elle ne pouvait s'attarder plus longtemps dans ce lieu désert. Elle sentait que la marche, la diversité des objets, la nécessité de reconnaître sa route la ramenaient forcément dans le monde réel dont l'avait écartée son excursion dans le fantastique. Il s'ensuivit, en effet, un nouvel ordre d'idées.

« Je ne sais, se disait-elle, comment j'ai pu me laisser prendre à des terreurs qui tiennent de la folie. J'étais malade, sans doute, et cela m'a rendue injuste. Qu'Olivier ait un regard dont nul autre ne donne l'idée, cela ne m'est pas nouveau. Qu'il se soit trouvé là et qu'il ait disparu à mon aspect, ne connais-je pas ses bizarreries, et ne les ai-je pas aimées ? »

Une fois dans cette voie, les idées de M^{me} Vallée marchèrent vite dans une réaction favorable à M. de Frankallais, à *son malade*, à *son enfant*. Avant qu'elle eût atteint la première maison du faubourg, elle était la seule coupable.

« Qui sait, pensait-elle, si, à mon insu, quelque ambition folle ne s'est pas glissée dans mon esprit ? Le titre de princesse n'aurait-il pas caressé ma vanité ? N'ai-je pas vu ce pauvre Olivier à travers mes illusions nouvelles ? Affirmerais-je qu'une étincelle d'amour pour Yvanof n'a pas pesé dans la balance de ma sévérité, quand j'ai chargé M. Bornas d'une réponse si dure ? »

Au lieu de rentrer directement chez elle, Madeleine suivit les anciens remparts de la ville, ce qui l'obligeait à côtoyer un sentier longeant le jardin de M. de Frankallais. Un pavillon dont le rez-de-chaussée servait de serre existait près de la porte de sortie. Au premier étage se trouvait une grande fenêtre qui avait vue sur des collines.

Bien qu'il fit peu clair en ce moment, à cause des nuages, la jeune femme croyait apercevoir à cette fenêtre une forme mouvante, et bientôt elle ne douta plus que ce ne fût Olivier. Il commettait l'imprudence de se risquer à l'humidité de la nuit, qu'il avait déclarée vingt fois lui être mortelle.

« J'ai bien raison de m'accuser, pensait-elle ; je lui ai fait tant de chagrin qu'il veut mourir. »

Poussée par le remords, elle marcha d'un pas plus rapide. Quand elle fut arrivée sous la fenêtre, elle s'arrêta :

– Olivier ! dit-elle, le voyant pâle et les traits altérés sous un rayon de lune qui le blêmissait encore.

Il ne disait rien.

– Olivier ! reprit-elle d'une voix plus accentuée, rentrez vite ; allez vous reposer, allez dormir !

– Que vous importe. soupira-t-il, à vous qui devez être bientôt loin de moi ?

– N'ai-je donc plus le droit de veiller sur votre santé ?

– Laissez-moi subir mon sort, et allez offrir à votre prince l'hommage de mon cœur brisé !

– Olivier ! intima-t-elle avec plus de force, obéissez-moi : rentrez, soignez-vous, conservez votre vie !

– Si j'obéis, que ferez-vous pour moi ?

– Vivez ! et commandez-moi ce que vous voudrez.

C'était presque la prière de saint Augustin que l'histoire nous a conservée ; cette âme surexcitée l'avait trouvée dans la puissance de son affection, car elle ne la connaissait pas.

Il ferma la fenêtre, et Madeleine s'enfuit à toute vitesse.

Mais le comte avait un autre dessein. A ce moment, il l'aimait assez – ou plutôt la gloire de supplanter un prince donnait assez d'énergie à son désir – pour que l'heure, la solitude et l'éblouissante beauté de Madeleine aidant, il l'eût volontiers entraînée à devenir sa maîtresse. Dans son émotion, il oubliait cette terrible malédiction dont il avait si longtemps entretenu M^{me} Vallée, et qui le condamnait, disait-il, à un éternel célibat. Après tout, un secret instinct lui disait qu'on se dégage plus facilement d'une amante que de l'épouse légitime.

Y avait-il donc du pressentiment dans la précipitation de la jeune femme à s'éloigner ?

On peut le croire, car si Madeleine avait mille fois protesté de son abnégation, c'était au point de vue moral qu'elle en avait fait l'offrande. –

Si elle eût fait bon marché de sa réputation pour vivre près de lui, le soigner, le consoler, le soutenir de sa force, la satisfaction d'une passion réciproque et complète n'était pas alors entrée dans ses prévisions.

Et cependant Madeleine pouvait ressentir l'amour sans restriction comme sans partage ; mais elle eût imposé silence à ses aspirations, un mariage en dehors de la consécration des lois humaines ne pouvant satisfaire ni sa dignité, ni sa conscience.

Voilà ce qu'elle s'était dit bien des fois, le voyant préoccupé de sa santé, troublé, inquiet d'un engagement indissoluble, en un mot peu passionné, bien que se montrant fort épris.

Dans ce court échange de paroles fait à la distance d'un étage un moment plus tôt, Madeleine avait cédé à la pression d'émotions violentes : la crainte d'un danger pour M. de Frankallais, ses reproches amers, sa voix désolée, les terreurs superstitieuses qui avaient précédé l'entretien, tout s'était réuni pour l'entraîner à une promesse indéfinie qui n'avait pas eu la sanction de son libre arbitre. Voilà pourquoi, pour la première fois, j. elle s'était sentie en péril près de lui.

En échappant à ce danger, elle comprenait néanmoins qu'elle venait de prononcer des paroles décisives ; elle aurait beau se dire désormais « qu'Yvanof lui offrait une protection puissante, un sort calme et digne d'envie, tandis que de l'autre côté elle ne devait attendre qu'hésitation et sentiments variables, qui ne semblaient pouvoir vivre qu'à la condition de voir en elle la palme d'un combat. »

Olivier l'avait ressaisie : elle devenait un être voué.

Le prince dût-il l'accuser de perfidie et s'en venger en l'immolant dans un moment de rage, elle n'avait plus à choisir ; mais il fallait soustraire le comte aux effets du ressentiment d'Yvanof ; il fallait que ce Russe emporté, bouillant de colère et de jalousie, ne vit pas, ne connut pas son rival.

Madeleine résolut donc de devancer le temps fixé pour sa réponse et d'aller trouver le prince, au lieu de l'attendre à Saint-X***.

Le surlendemain, sans avertir personne, elle partit le soir, se proposant de méditer en diligence sur les moyens d'accomplir sa difficile entreprise, d'apaiser et de persuader celui que sa résolution allait réduire au désespoir.

Il y eut grand scandale à Saint-X*** A peine avait-on remarqué l'absence de la lingère, que les commentaires allaient bon train. On disait cette fois que, « séduite par les offres du prince, elle avait été le rejoindre et partirait avec lui pour Saint-Pétersbourg, ayant la position de maîtresse en titre ; » on allait jusqu'à fixer la somme moyennant laquelle elle s'était vendue, le prix des bijoux et des dentelles qui avaient représenté les arrhes du marché. Selon les uns, elle avait exigé le capital d'une rente de dix mille francs. Une dame pensa « qu'avec son caractère fier et ses apparences de distinction, elle n'avait pu céder sans l'appoint d'un châle de l'Inde et d'une pelisse en martre zibeline. »

Ce doute se changea bientôt en certitude, et l'on affirmait le soir même que le prince avait fait transporter ces objets, avant de partir, de l'hôtel du Nord chez M^{me} vallée.

Aucun ne songeait à contrôler ces assertions, tant la crédulité est accommodante quand il s'agit des faits hasardés par la chronique scandaleuse. L'invraisemblance la plus évidente ne doit pas désespérer d'obtenir créance. Qu'est-ce donc, lorsqu'un fait réel et indubitable comme le départ de Madeleine sert de canevas aux conceptions plus ou moins hasardées des beaux esprits d'un chef-lieu de sous-préfecture ?

Au milieu de la malveillance générale, deux amis protestaient ; le premier était Bornas, qui disait : « Mais attendez donc ! si je me mettais en route demain, sans déclarer dans quel but et de quel côté je dirige mes pas, s'ensuivrait-il que je vais enlever une femme ou détrousser les voyageurs ? »

Le second défenseur de M^{me} Vallée était Cadet Lallaud : « C'est ma voisine, et jamais je lui ai vu faire de mal, affirmait-il, pas même gros comme la tête d'une épingle. Si elle s'en va avec ce m'sieu, c'est qu'il sera son mari. Et si c'est un prince, elle aura que c'qu'elle mérite. Et tant pis pour les jalouses !)

Il n'achevait pas cette phrase sans passer rapidement son doigt le long de ses lèvres, joignant à ce geste un petit sifflement railleur qui s'adressait aux déceptions de certaines dames *de l'endroit*.

M^{me} Pernelle connaissait les *on dit* : elle prit Rose à part de son frère, et lui demanda « si elle ne pensait pas que M. de Frankallais – éclairé sur le

dévergondage de cette lingère – allait revenir chez elles comme autrefois. »

– Jamais ! dit Rose, et ça m'est bien égal. Rien ne me fait peine ni plaisir ; je me sens malade.

La Pernelle, dont la maison était sombre et qui ne se trouvait que fort rarement dehors avec sa fille, l'appela près de la croisée pour voir si elle *parlait vrai*.

– Mais oui, tu ne vas pas bien s'écria-t-elle ; tu as sous les yeux une raie noire comme de la poix, et tes lèvres sont comme les lèvres d'une morte. Est-ce que tu vas prendre du chagrin, par hasard ?

– Non, dit la jeune fille avec indifférence, mais il me serait bien égal de mourir !

– Ah ! ne me dis pas de ces choses-là, ou bien j te donne un soufflet pour t'apprendre à vivre !

– Je ne le dirai plus, répondit Rose avec un sourire languissant qui voulait dire : « Il n'y a rien qui fasse bien peur à ceux qui voudraient quitter ce monde. »

Mais la mère n'interpréta pas cet indice, et la conversation en resta là.

M. de Frankallais avait appris aussi le départ de Madeleine. N'y comprenant rien, il suspendait son jugement. Il n'en reçut pas moins une impression pénible, défavorable à M^{me} Vallée.

XXIII

M^{me} Vallée était partie dans la nuit du samedi au dimanche. Le lundi, elle était dans son magasin. Personne n'y put rien comprendre, sauf quelques suppositions nouvelles, tellement dénuées de sens, qu'elles tombèrent d'elles-mêmes aussitôt que produites. On cessa d'en parler.

Qui eût pu deviner, en effet, comment cette nature exceptionnelle avait pu triompher de la difficulté la plus ardue qui se puisse présenter dans le roman d'une femme ; comment elle avait pu désarmer cette sorte d'autocrate qui voulait à tout prix son amour, fort de la triple puissance que donnent le charme de la personne, l'éclat du rang, les droits d'une passion à la fois noble, violente et sincère ?

Ces questions, Madeleine se les était posées à l'avance, et ce n'était pas sans une fièvre d'inquiétude qu'elle s'était mise en voiture pour aller affronter la plus dure épreuve de sa vie.

Elle avait été soutenue cependant par une foi profonde au triomphe de ce qui lui semblait la ligne certaine du devoir.

« Il se laissera consoler, se disait-elle ; il se résignera ; il comprendra que jamais il ne me fut si cher qu'à ce moment du sacrifice ; il sentira comme moi la douceur de cette sympathique souffrance qui va nous unir ; il devinera que si je l'éloigné, ce n'est pas pour être heureuse. et son cœur se reposera, comme le mien, dans un amour idéal, plus charmant et plus durable que toutes les satisfactions de la terre. »

Ainsi elle se trouvait justifiée, parce qu'elle se dévouait. Si c'était un paradoxe, ne se trouvait-il pas racheté par sa pureté sublime ?

C'est dans une telle disposition d'âme et d'esprit qu'elle s'était acheminée vers Clermont, – cette ville imposante et sévère, – faite de lave et couchée au pied d'un volcan éteint.

Dans les résolutions héroïques, on s'embarque à l'aventure ; les difficultés de détails ne se montrent qu'une à une et après coup.

La diligence n'avait pas dépassé la limite qui sépare l'ancien Bourbonnais de la montagneuse Auvergne, que M^{me} Vallée se demanda en quel lieu elle pourrait avoir une entrevue avec le prince. Aller le trouver à son hôtel, ne serait-ce pas s'exposer à des soupçons dont elle ne pourrait envisager l'injure, n'eût-elle que la durée d'un instant. Si, épris comme il l'était, trompé par l'excentricité de sa démarche, Yvan allait l'offenser, la méconnaître, ne l'aurait-elle pas mérité ?

Cependant, il lui fallait un entretien, un entretien sans témoins, et qui demandait une certaine durée. Elle interrogeait toutes les voix de sa conscience et leur demandait une solution qui se fit longtemps attendre.

Enfin, elle s'arrêta à cette idée : « Je lui donnerai rendez-vous dans une église, et de là, nous ferons une longue promenade qui me permettra de plaider à loisir la difficile cause que je dois gagner avant ce soir. »

Quelques heures après, le prince Kernicheff recevait, par un commissionnaire, le billet suivant :

« Prince,

Une personne arrivant de Saint-X*** vous prie de vouloir bien vous rendre à la cathédrale, devant la grille du chœur, une demi-heure avant la grand'messe. »

Madeleine avait choisi le moment où l'église ne serait ni trop peuplée, ni trop solitaire. Elle passa le temps qui devait s'écouler jusqu'au moment indiqué à l'hôtel de la Paix. Elle répara sa modeste toilette de voyage : une robe de soie noire avec un burnous de drap brun. Mais le soin qu'elle avait pris d'éviter tout ce qui pouvait rehausser sa beauté ne put empêcher que son chapeau de peluche grise, orné d'une longue plume de même couleur tombant près de la tempe, ne fût un cadre merveilleux pour ses yeux aux lueurs humides, pour ses joues où affluait un sang vif de la teinte des plus belles roses.

Le prince se trouva au lieu du rendez-vous plus de vingt minutes avant le moment indiqué. Le respect dû à la majesté de cette belle église ne pouvait qu'à grand'peine contenir l'agitation que lui faisait éprouver un mélange de joie, d'inquiétude et d'impatience. Elle arrivait aussi un peu en avance par la porte latérale opposée.

La métropole est sombre, simple, imposante. Les rayons du soleil, passant par les vitraux colorés, jetaient çà et là des teintes douces, mêlées comme des sourires aux ombres austères des nefs ; un parfum de chrysanthèmes, dernières fleurs de la saison, s'élevait des autels.

Madeleine, en entrant, n'avait pas vu le prince. Elle marchait d'un pas lent, en personne affaissée sous le poids de profondes pensées. Comme elle devait arriver nécessairement vers lui, il la regardait venir et cherchait à comprendre de quel sentiment elle était émue.

– O Madeleine ! dit-il à voix basse dès qu'elle put l'entendre, que m'apportez-vous, bonheur ou désespoir ?

– Ni l'un ni l'autre, répondit-elle gravement et d'une voix un peu tremblante ; mais, d'abord, sortons d'ici ! Un entretien, si réservé qu'il fût, deviendrait un scandale.

– Pourquoi donc avez-vous choisi ce lieu ?

– Pour vous bien faire comprendre que nous avons à traiter de choses austères et prendre, dès les premiers instants, le ton qui devra régler notre conversation.

– Quel sévère préambule ! murmura Yvanof. Et il la suivit en silence.

A peine avaient-ils respiré quelques bouffées de cet air piquant des montagnes, adouci par le soleil de midi, que le prince saisit le bras de la jeune femme et le passa sous le sien.

– Enfin je puis vous parler sans contrainte ! dit-il avec une sorte de transport. Et, sans abandonner le bras qu'il venait de serrer contre sa poitrine, il s'éloignait un peu d'elle pour la mieux contempler, au grand ébahissement d'une vieille Auvergnate, vêtue en Brayaude, -longue coiffe tombant sur les épaules comme des ailes, corsage lacé enserrant un vaste mouchoir blanc, – qui s'arrêta court devant eux.

Le prince n'y prit garde. Il ne vit pas, non plus, le rire impertinent de l'un de ces gamins qui ont le privilège oppressif de crier les nouvelles à tue-tête, en frappant de leurs sabots, avec un tapage infernal, le pavé rude et pointu des rues de la ville.

Madeleine voyait tout : elle en souffrait.

– Nous parlerons plus à l'aise quand nous aurons atteint la campagne, dit-elle en doublant le pas. Je connais une promenade assez fréquentée, mais qui offre, à quelque distance de la chaussée, des bancs de pierre volcanique où l'on peut s'asseoir commodément et causer sans être entendu.

– Mais non sans être vu ! interrompit Yvanof. N'est-ce pas ce que vous voulez dire ?

– Qu'importe, puisque nous n'avons rien à cacher !

Le prince, exhalant un profond soupir, secoua la tête et répéta : « Rien ! »

Mais cet assentiment ne garantissait pas une résignation de longue durée, car, d'un ton de reproche, il ajouta :

– Ne pouviez-vous, puisque vous aviez à me parler de choses sérieuses, venir directement à mon hôtel, ou m'appeler à celui que vous avez choisi ?

– Hélas ! répondit la jeune femme, pourquoi m'obligez-vous à vous rappeler Léon Bressind ?

– Léon Bressind n'est plus ! vous l'avez tué ; il est ressuscité dans Yvanof Kernicheff, à jamais votre esclave. Mais je perds le temps à parler d'autre chose que du sujet qui vous amène, et cependant le désir de le connaître me brûle ! Vous m'avez dit que ce n'était pour moi ni bonheur ni désespoir ; je ne puis cependant comprendre que l'un ou l'autre. Ne me laissez donc pas dans un doute mortel. Parlez !

– Voyez-vous là-bas ce monticule couvert de jeunes chênes et de noisetiers ; au pied se trouve une pelouse ombragée. C'est là que je veux vous conduire, là que je parlerai.

Il y avait dans son accent cette fermeté, rachetée par des inflexions caressantes, qu'emploient les mères lorsqu'elles refusent, avec des larmes aux paupières, la fantaisie dangereuse d'un enfant bien-aimé.

Yvanof se laissa conduire. Il ne parla plus jusqu'au moment où elle l'avertit qu'ils étaient au but de leur course. Un arbre prolongeait ses branches au-dessus du siège que choisit Madeleine. Ils avaient devant eux le Mont-Dôme avec sa masse imposante et son amphithéâtre de montagnes, aux plis décroissants, qui venaient en collines encore vertes mourir à leurs pieds.

– Prince, dit la jeune femme, ouvrez votre âme aux impressions que fait naître cette grande et sévère nature : ce que j'ai à vous dire n'est pas moins austère et n'est pas moins grand.

– Si c'est de mon amour que vous avez à m'entretenir, c'est chose grande, en effet. mais je ne saurais voir rien d'austère à ce qui peut réaliser un immense bonheur.

– J'ai dit grand ; mais j'ai dit aussi sévère, parce que j'ai à vous parler de sacrifice.

– Des sacrifices Hors celui de la passion qui remplit mon âme, je souscris à tout avec joie !

– Faut-il, mon Dieu ! que j'aie à lui demander cette seule chose qu'il voudrait me refuser ! murmura-t-elle comme s'il n'eût pas dû l'entendre.

Mais le prince, qui l'observait, n'avait que trop compris. Il se leva comme un insensé, et, fourrageant dans l'herbe haute, sans tenir compte des sentiers, il s'éloigna d'elle de plus de cent pas.

Après la première agitation calmée, il revint lentement.

– Me voici en état de vous entendre, dit-il en se posant debout devant elle. Osez tout m'avouer. Pourquoi tant de pitié ? Qui sait si j'en aurai pour vous ! Ah ! ce que vous avez à m'apprendre est donc bien cruel ? Vous n'êtes pas mariée ; vous me l'avez déclaré. Alors vous aimez ?

Comme elle ne répondait pas, il ajouta :

– Et vous croyez que je vais accepter mon arrêt sans colère et sans vengeance ? que je laisserai vivre un être qui m'a volé votre affection ! Car vous m'avez aimé avant de le connaître, Madeleine, et si cette pauvre Olga n'eût été entre nous, vous seriez ma femme depuis longtemps. Le savez-vous ? le croyez-vous ?

– Je le crois.

– Comment donc vous êtes-vous cru le droit d'être infidèle à votre premier amour ?

– Je ne sais si j'ai été infidèle, ne sachant si j'avais aimé.

– Et vous avez un engagement ?

– J'ai un engagement.

Elle vit bien que s'il l'avait dit le premier, c'était sans le croire et comme pour se faire démentir, car, peine ces mots étaient-ils sortis des lèvres de Madeleine, qu'il laissa échapper un sourd murmure, tandis qu'en entremêlant ses mains avec une sorte de rage il en faisait claquer les dix doigts comme s'il eût voulu les briser. Les mouvements de son front faisaient frissonner ses beaux cheveux du Nord, blonds et abondants. Son aspect était terrible.

– Yvanof ! dit Madeleine troublée.

Elle ne l'avait jamais nommé ainsi ; il en fut ému jusqu'à la faiblesse. Deux grosses larmes coulèrent le long de ce visage ardent ; cette colère bouillonnante se fonda en extase.

– O enchanteresse ! dit-il, pourquoi tant de suavité dans votre accent ? Ne pouvez-vous me tuer sans me faire comprendre tout ce que pourrait valoir pour moi la vie ?

– Il n'est pas de bonheur sans la satisfaction du devoir accompli.
– Quel devoir peut donc s'élever maintenant entre nous ? demanda le prince d'une voix suppliante.
– Accordez-moi dix minutes pour vous l'expliquer.
– Je m'engage à ne pas vous interrompre.
– Lorsque je vins habiter Saint-X***, dit Madeleine, je remarquai bientôt un homme qui me rappelait os traits.

Le visage d'Yvan se contracta ; un gémissement ourd sortit de sa poitrine. Il allait parler ; mais Madeleine Vallée leva sur lui les yeux, et il se rappela qu'il 'était engagé au silence.

– Cet homme, continua la jeune femme, est né ous une étoile funeste. Il est atteint d'un mal qui ne oit pas guérir. J'en pris pitié pour son malheur ; il 'intéressa, parce qu'il vous ressemblait. Je le rencontrais souvent à la promenade ou chez une voisine ; ous nous primes d'affection. J'écoutai ses peines, et 'en arrivai à lui offrir de lui consacrer ma vie au titre u'il choisirait.

– Pas au titre d'amante, j'espère ?
– Je n'ai pas même exclu celui-là. mais calmez-ous : il n'a rien accepté encore.
– Étrange fascinatrice ! elle me fait écouter ses lasphèmes, ses hérésies.
– Il faut bien que vous entendiez la vérité !
– Mais il est donc fou, celui que vous me préférez, ou bien c'est vous dont les idées.

– Je ne défends pas ma raison, répondit Madeleine avec douceur ; mais. j'affirme mes sentiments, et je maintiens la volonté qu'ils me suggèrent.

Yvan croisa les bras sur sa poitrine, comme pour retenir tous ses muscles dans l'immobilité.

– Continuez, dit-il.

Madeleine reprit :

– Que j'aie eu tort ou raison de m'offrir en sacrifice, la chose est faite, la parole donnée ; à lui seul de m'en délier, et je dois attendre qu'il en prenne l'initiative. Le presser de se décider serait lui faire croire que j'ai le désir de reprendre ma liberté ; ce serait me dégager de l'abnégation volontairement consentie, pour la lui imposer. |

– Mais moi ? interrompit le prince, – rendant la liberté à ses bras, qu’il détendit en les crispant, – ne me deviez-vous donc rien, à moi ? j

– Je croyais que nous étions séparés pour toujours. Ce que je vous devais, et plus encore à la princesse, était de faire tout ce que je pourrais pour vous oublier et pour mettre entre nous des barrières infranchissables.

– Et vous les avez mises ! s’écria le fougueux étranger. Mais ne croyez pas que je cède à vos scrupules insensés, que j’accepte le factice devoir que vous voulez me faire partager ! Si cet homme est entre nous, il peut disparaître !. mais jamais, jamais. entendez-le bien, jamais. je ne m’imposerai d’être poursuivi par l’image exécrée de votre félicité réciproque, pendant que je sécherais dans mes steppes du Nord, miné par le dépit, la jalousie, le désespoir !. Non ! si je ne puis vous arracher à lui, je vous tuerai, et je me tuerai moi-même !

Madeleine se demandait comment il lui serait possible de dominer cette exaltation. Elle en revint au moyen qui lui avait une première fois réussi.

– Yvan ! murmura-t-elle. Et toutes les puissances de la prière se concentrèrent dans sa voix.

– O magicienne ! prononça-t-il, qu’avez-vous de plus me faire entendre, que vous conjurez encore avec le talisman d’une simple parole toutes les tempêtes de mon cœur ?

Elle s’était recueillie pendant qu’il parlait :

– Ce que j’ai à vous dire, prince, le voici : vous pouvez me tuer, en effet, et je vous le pardonnerais bien, puisqu’en ce moment la vie est pour moi une épreuve trop rude ; mais le tort que vous feriez, par cet acte de folie, à votre caractère, à votre moralité, serait une immense faute. Elle vous suivrait dans cette de future à laquelle nous croyons, vous et moi, et vous auriez brisé entre nous tout lien pour le présent et pour l’avenir, car il est bien présumable que le meurtrier et la victime ne suivront pas la même voie sur ces terres inconnues dont la mort ouvre l’entrée, et où j’ai l’espoir de vous rencontrer un jour.

– Chère fée, dit-il en lui prenant les mains et les serrant avec une indicible tendresse, vous savez donc les secrets de l’autre monde ? Oh ! je le pourrais croire, puisque je vois un nimbe mystérieux entourer de puissance votre superbe front. et que, de vos yeux, émane une divine

lumière. Eh bien ! parlez encore ; dites tout ce que vous voudrez dire ! Vous me transformez, vous me maîtrisez par une secrète force : je puis tout entendre.

Elle ne perdit pas la bonne chance de cette disposition.

– Cher prince, reprit-elle, ce n'est pas moi qui possède cette force ; c'est la vérité, c'est le devoir. Deux situations s'offrent à votre choix : si vous persistiez, par des menaces contre lui et des résolutions contraires à votre dignité, à vouloir m'arracher à l'accomplissement du sacrifice auquel je me suis vouée, je vous suivrais peut-être ; mais alors – je dois vous le déclarer – votre égoïsme, votre fatal ascendant, qui m'auraient fait décroître dans ma propre estime, ne tarderaient pas à détruire en mon cœur toutes les sources de l'ancienne affection, toute la reconnaissance que j'y joins depuis quelques jours, voyant que vous m'êtes si sincèrement attaché.

– Pas un mot d'amour !. interrompit Yvanof.

– L'amour, y fût-il, périrait avec tout le reste ! Vous n'auriez près de vous qu'un être glacé, sorte de statue dont l'âme se serait envolée et habiterait avec l'absent sacrifié.

– Voyons vite l'autre hypothèse ! dit le prince, qui sentait le frisson lui venir devant les perspectives évoquées par Madeleine.

– L'autre situation serait le renversement des rôles. Vous seriez l'absent, l'absent qui n'aurait pas voulu me forcer à manquer de foi, à me parjurer. Vous seriez l'idéal vers qui tendrait ma gratitude dans mes jours de paix et ma consolation dans les heures sombres.

– Vous voulez séduire mon esprit ! s'écria le Russe repris par sa colère. Votre renversement des rôles n'est pas équitable, car – vous l'avez bien dit – en le fuyant, vous ne seriez pour moi qu'un être sans âme ; mais si je consentais à m'éloigner, il trouverait en vous autre chose que la statue dont vous me présentiez le marbre pour jeter l'effroi dans mon malheureux cœur.

– Je ne veux pas vous tromper : pour lui, je pourrais être une sincère amie, parce qu'il ne m'aurait pas rendue parjure.

– Une amie !. et s'il lui fallait votre amour ?

– Il ne le voudra pas, soyez tranquille ! Le passé m'en est garant.

– Mais enfin, s'il le voulait, s'il l'implorait. le pourriez-vous donner ?

– Hélas ! je ne sais plus !

Cette réponse, faite avec une sorte de doute d'elle-même, était un aveu inconscient dont le prince comprit, mieux qu'elle, la signification étendue. D'une part, sa passion s'en exaltait ; de l'autre, c'était l'apaisement de ce désir d'être aimé dont il se reprenait à savourer l'incertaine espérance.

– Au moins, demanda-t-il, pressé par ces courants de sentiments contraires, laissez-moi penser qu'un jour.

– Ne préjugeons pas l'avenir ; ne détruisons pas par des calculs la spontanéité de nos bons mouvements ! L'heure de la séparation approche : bientôt vous me conduirez à la voiture qui doit me ramener à Saint-X***. Faites qu'en vous quittant mon cœur ne puisse attacher à votre souvenir qu'une admiration enthousiaste et la douceur infinie des affections qui ne doivent jamais s'éteindre.

Disant cela, ses yeux se fixaient sur lui avec une tendresse si pure et si pénétrante, qu'il ne se sentit nulle force pour lui résister.

– Allons, dit-il, marchons vers mon supplice : je suis prêt.

Ils reprirent le chemin de Clermont. Dès qu'ils furent en route :

– Il faut bien que vous le sachiez, dit Yvan, la princesse ne vous a point oubliée dans son testament.

Madeleine fit un geste d'étonnement.

– Que peut-elle m'avoir destiné ? demanda-t-elle. Un album. un livre de sa bibliothèque ?

– Elle m'a recommandé de vous assurer un sort digne de vous. Elle ne voulait pas que vous fussiez contrainte à continuer un travail trop au-dessous de la portée de votre intelligence. Vous fixerez vous-même le chiffre qu'elle a laissé à votre discrétion. Parlez-moi donc comme une sœur au frère qui est détenteur de sa fortune. Que vous faut-il. quinze, vingt mille francs par an ?

– Aimable trompeur, magnifique prodigue ! dit la jeune femme attendrie. Merci, merci mille fois, mais je ne puis consentir.

– Orgueilleuse ! vous refusez un don de la princesse Olga !

– La princesse, en me demandant de partager votre sort, n'a pas dû penser à me léguer une fortune ! N'en parlons plus, je vous en prie. J'ai au-delà de ce qu'il faut à mon ambition, et, d'ailleurs, sans le travail auquel je me livre, j'aurais trop de temps à donner à mes ennuis !

- Ne vous laisserez-vous pas fléchir ?
- J’ai dit là-dessus mon dernier mot.
- Vous me permettrez bien, au moins, de vous envoyer un écrin contenant des bijoux qu’Olga a portés.
- J’accepterai un seul objet, que je garderai toujours pour l’amour de son souvenir.

Le prince retira du cercle d’or qui retenait quelques fantaisies de luxe attachées à sa montre une bague d’une grande valeur, faite de perles et de diamants. Il la plaça lui-même au doigt de Madeleine, qui ne crut pas devoir s’y opposer.

- Puisse-t-elle être un symbole d’alliance ! dit Yvanof à demi-voix.
- Maintenant, tout est réglé, prince. il faut nous dire adieu !
- Par toute cette vertu que vous pratiquez contre moi, dit Yvanof vivement ému. par Olga qui m’a légué à vous, jurez-moi que j’aurai quelquefois de vos nouvelles, que je ne serai jamais un étranger pour vous !
- Oui, si vous me laissez partir sans me désoler par votre manque de résignation, et si vous quittez l’Auvergne et la France sans chercher à me revoir.

Elle ajouta d’une voix ferme :

- Prince, tendez-moi votre main loyale, pour que notre pacte soit signé !
- Voici cette main qui vous appartiendra au jour et à l’heure où vous voudrez la réclamer. Je vous obéirai, Madeleine, ajouta Yvan ; je ne sais quel espoir traverse mon âme et me donne la force de me soumettre !

Madeleine sentit la main du prince trembler dans la sienne ; mais le visage de l’étranger demeura calme. Toute son attitude, pendant les moments qu’ils passèrent encore ensemble, annonçait une résignation pleine de dignité. Il avait une noble nature : la rare élévation des sentiments de M^{me} Vallée l’avait vaincu.

Lorsqu’il la quitta, il lui dit d’un accent prophétique :

- Madeleine, nous nous reverrons !
- En ce monde ou en l’autre ! répondit-elle ; mais elle ne laissa présumer aucun vœu.

Quand la voiture se mit en marche, Yvanof demeura comme un arbre foudroyé qui reste encore debout après la secousse reçue. Lorsqu’il

n'entendit plus le bruit des roues, il reprit le chemin de son hôtel, et le soir la route de Paris.

XXIV

De retour à Saint-X***, Madeleine étudia la situation et décida sa règle de conduite.

« Je ne tromperai pas Olivier, pensait-elle, en lui disant que, pour lui, j'ai renoncé au prince ; mais la générosité m'interdit de lui faire connaître ma part de souffrance dans ce renoncement. Du reste, je me façonnerai si bien à tout ce qui pourra lui faire la vie heureuse, que j'y trouverai, par surcroît, la toute petite part de félicité que je puis espérer en ce monde.

« Au moins, continua-t-elle, que pour prix de tout ce que je viens d'accomplir je ne voie plus dans ses yeux le funèbre et cruel regard qui s'est appesanti sur moi aux rochers de Sainte-Procule. »

Elle écrivit vers le milieu du jour un billet qui apprenait à Olivier qu'il pouvait se présenter chez elle. Il ne voulut pas se faire attendre. Il était encore sous le coup de l'incertitude, et très-impatient de la victoire.

Cependant, comme il s'avançait vers la demeure de M^{me} Vallée, sur les huit heures du soir, il se rappelait, un à un, tous les bruits de la petite ville dont ses deux *servantes* ne lui avaient pas fait grâce ; il en éprouvait un certain malaise, et le succès que lui faisait pressentir la promptitude de son rappel perdait un peu de son prestige.

En abordant la jeune femme, il ne retrouvait plus les élans passionnés qu'il avait manifestés à leur dernière entrevue ; sa jalousie était trop apaisée pour qu'elle vînt en aide à l'attiédissement de son amour.

M^{me} Vallée lui évita l'embarras des premières phrases :

– Ami, dit-elle, Madeleine vous est tout à fait rendue ! Personne ne viendra plus vous disputer son affection, et tout ce qui fut entre nous sujet de division est effacé. Vous n’avez plus qu’à me dire ce que je pourrai faire désormais pour votre bonheur !

– Laissez-moi vous remercier, d’abord, d’avoir levé le poids si lourd qui m’oppressait le cœur !

Et lui ayant pris les deux mains, qu’il serra vivement, il baisa respectueusement son front.

Elle le fit asseoir près du feu, et ils causèrent, pendant une demi-heure, avec une grande effusion. Après ce premier moment, Olivier retrouvait ses préoccupations.

– Au moins, chère Madeleine, suis-je délivré à jamais de ce prince tartare qui, depuis une semaine, troublait mes nuits ? Dites-moi tout. Comment êtes-vous parvenue à l’éloigner ?

– Je lui ai persuadé qu’il devait partir sans chercher à me revoir.

– Il l’a fait de consentement ?

– Sans doute.

– Il s’est laissé démontrer qu’il devait vous obéir ?

– Certainement.

– Votre empire sur lui est donc bien grand ?

– Il l’a été assez pour cela.

Plus elle mettait de simplicité et de précision dans ses réponses, plus M. de Frankallais paraissait étonné et inquiet. Une pensée semblait l’obséder, qu’il n’osait dire.

Madeleine l’observait et gardait le silence de son côté.

– Ce que vous venez de m’apprendre ne peut s’expliquer, dit enfin le comte ; non, cela n’est pas possible

– Vous ne croyez donc pas que j’aie dit la vérité ?

– Si, je le crois. Je ne doute pas qu’il soit parti, puisque vous l’affirmez ; mais. à quel prix ?

M^{me}. Vallée crut sentir une offense dans la manière embarrassée dont cette question avait été posée. Elle se leva vivement et le pria de s’expliquer.

M. de Frankallais ne l'osa pas, sans doute, car il battit en retraite sur des suppositions vagues ; il exprima « que le Russe, comme il aimait à le nommer, devait avoir conçu l'espérance de la vaincre un jour. qu'il pouvait croire – malgré l'impossibilité du cas présent – à l'inconstance des femmes, à leur vanité, à leur ambition. »

Madeleine ne voulut pas se fâcher. Elle affirma simplement qu'elle était sincère, et M. de Frankallais, comprenant qu'il ne devait pas transformer en impressions pénibles les premières joies de son triomphe, se rendit assez maître de lui pour imposer silence aux soupçons qui l'agitaient. Tant que se prolongea l'entrevue, il se montra tendre, aimable ; il savoura pleinement l'orgueil d'avoir supplanté, non seulement un des grands privilégiés de cette terre, mais un homme remarquable par sa distinction, sa désinvolture et la beauté de son visage.

Bien qu'Olivier eût à peine entrevu le prince pendant qu'il traversait la promenade de Saint-S'" pour se rendre impasse Saint-Gervais, il se plaisait à rendre justice – sur le dernier point – à celui qui, d'après Madeleine, avait avec lui quelque ressemblance.

On se quitta avec des témoignages de foi réciproques, des promesses de s'aimer toujours ; mais, dès qu'ils furent séparés, commença la réaction qui devait grandir sans relâche, bien qu'elle eût des causes diverses pour chacun d'eux.

A peine M. de Frankallais fut-il seul, qu'il se repentit d'avoir abandonné ses investigations.

La pureté de Madeleine n'était pas en jeu. Sa révolte de sensitive froissée l'avait relevée de toute injure ; mais restait encore à savoir quel motif on pourrait donner à ce malencontreux voyage de Clermont devant le tribunal de l'opinion publique ; comment on concilierait cette démarche avec le refus de l'amour et même de la main d'un prince. Il avait tant désiré qu'elle lui fournît des réponses satisfaisantes !

Cependant il avait manqué l'occasion. Il ne pouvait y revenir sans risquer de blesser la susceptibilité de Mme Vallée, et il s'en fallait qu'il en fût à ce point, de désirer une rupture.

Pour Madeleine, si elle avait transigé avec les exigences de la plus juste fierté, c'est qu'elle ne permettait à son dévouement de fléchir sous aucun

prétexte ; elle craignait d'être influencée par d'involontaires regrets. Elle se sentait donc disposée à se croire en faute dès qu'elle recevait une impression contraire à celui qu'elle voulait regarder comme le mobile de sa vie entière.

De telles situations ne peuvent durer. Elles ont des côtés captieux, qui cèdent vite à la logique des faits et des sentiments : l'amour ne revient guère sur ses pas, lorsqu'il est entré, si peu que ce soit, dans la période des désenchantements.

Le public de la petite ville était très-occupé de deux ou trois intrigues galantes, et la politique, devenant de plus en plus irritée à l'approche de 1830, achevait d'absorber les esprits : on ne s'occupa donc pas longtemps du Russe Yvanof Kernichell'. M. de Frankallais sembla se passionner vivement pour la société philharmonique. Il s'en suivit, dans ses relations avec Madeleine, une paix assoupissante.

Musset a dit :

Ces grands chemins, sûrs nuit et jour,
Sont ennuyeux comme un amour
Sans jalousie.

M. de Frankallais le sentait, s'il ne le disait pas.

Parmi les innombrables victimes que la jalousie fait mordre au cœur par ses allégoriques serpents, on peut spécifier deux catégories : l'une souffre de la vision de l'être aimé qu'on lui enlève, comme les damnés, dit-on, souffrent de la vision du ciel : elle est toute d'amour, d'aspirations désespérées vers son paradis perdu ; l'autre a pour base les blessures de l'orgueil : elle se trahit par la colère et la haine. La première porte au suicide, l'autre au meurtre.

Olivier eût appartenu à la seconde série, s'il eût pu avoir soupçon de cette correspondance dont Madeleine avait fixé les limites et la nature, et qui devait arriver à la jeune femme à la poste restante de Clermont ; mais, par respect pour le repos du comte, M^{me} Vallée n'avait pas cru devoir lui en parler. Ainsi rien n'excitait en lui ni crainte ni tourment. Son amour pour Madeleine subissait décidément une période d'atonie somnolente.

Au commencement de l'automne 1829, M^{me} d'Aubépin revint de Bordeaux. Elle fut pour M. de Frankallais une amie toute nouvelle, dès lors pleine de charme. Elle ne fut pas moins heureuse de le revoir ; elle avait souffert de l'absence. Pendant quelques mois, elle fut la dominante de ce trio d'amours qui occupait la jeunesse oisive du comte de Frankallais.

Olivier allait tout au plus une fois par mois visiter Mme Pernelle Lallaud. En se montrant plus souvent chez la veuve, il eût craint de donner des gages à son ambition maternelle, et s'il eût rompu tout à fait avec cette relation, il pouvait redouter un éclat.

C'était bien rarement qu'il se hasardait à jeter un coup d'œil du côté de Rose : il fallait pour cela que la mère s'absentât pendant quelques minutes ou qu'elle fût absorbée par son travail de couture.

Lorsque la chose arrivait, il constatait que la jeune fille était un peu amaigrie et de plus en plus pâle ; elle passait décidément à l'état de la rose blanche légèrement atteinte au moment où elle éclatait dans toute sa fraîcheur. Elle retenait de temps en temps une petite toux sèche, – ce qui la faisait rougir. – Alors, pour quelques secondes, elle devenait vermeille et se revêtait d'une rare beauté.

Une fois, le comte fut tellement frappé de cette morbidesse touchante, qu'il essaya de faire lever les yeux à la jeune fille ; il voulait être fixé sur le degré de cette menace d'anémie.

– Mademoiselle Rose ? dit-il à demi-voix.

Elle leva sa tête, penchée sur une broderie, et le regarda d'un air étonné. Ses grandes prunelles grises étaient toujours claires, mais son regard était empreint d'une morne langueur.

– Vous n'êtes pas malade ? ajouta le comte avec intérêt.

– Oh ! non, monsieur, dit-elle faiblement.

Ce fut tout ce qui put s'échanger entre eux avant que rentrât la veuve, ramenant l'oie qui s'était échappée, et qu'elle était allée réclamer dans la cour d'une voisine.

« A supposer que cette fille ait du chagrin à cause de moi, pensait Olivier, elle est loin d'en pouvoir mourir ; et, vraiment, elle est si charmante ainsi, qu'il serait dommage d'y rien changer. Quel malheur pourtant que cette

longue et sèche femme soit entre nous deux ! J'aimerais beaucoup à reprendre mes fréquentes visites d'autrefois. »

Au milieu de ces fantaisies de cœur, Madeleine, longtemps régnante, se trouvait la moins en relief, la plus oubliée dans les préoccupations du gentilhomme.

L'état de Rose troublait Cadet bien autrement qu'il n'occupait le comte. Ce gamin grandissait ; il étudiait, et, sans lui rien faire perdre de son originalité fantasque, la réflexion commençait à prendre place dans son intelligence.

Un dimanche matin, au lieu d'aller passer sa journée en pleins champs, selon son usage, Lallaud rentra chez lui pendant que la mère Pernelle était encore à la grand'messe.

– Quel miracle de te voir à cette heure ! s'écria la sœur, s'empressant de chercher dans l'armoire pour lui préparer à déjeuner.

– Le miracle n'est pas sorcier ! dit Cadet ; je viens parce que je veux te parler pendant que la vieille n'y est pas. Et quant à me faire manger, ça ne presse guère : j'aurai encore le temps d'aller dîner à midi chez les fermiers de la Bâtisse.

Rose s'arrêta, se tenant debout.

– Qu'as-tu à me dire ? demanda-t-elle. Je t'écoute.

– Il faut t'asseoir d'abord ; c'est un peu long.

– Tu m'inquiètes, dit la jeune fille. Et Rose fut prise de frissons.

C'était l'effet d'un pressentiment vague qui lui montrait, comme dans un rêve, la forme du comte Olivier.

Cadet s'assit sur un tabouret.

– Y a-t'y longtemps que tu as vu le *Serpent* ? demanda-t-il en la regardant fixement.

– Si c'est M. de Frankallais que tu veux dire, il y a trois jours. Pourquoi ?

– Parce que je voudrais qu'il ne vint plus du tout.

– Qu'as-tu donc contre lui, frère ? Quel tort te fait-il ?

– A moi ? rien : je me moque ben de ce qu'il peut faire ! Mais il te fait du mal, à toi.

– A moi ? dit Rose en rougissant, et pouvant à peine parler, tant son cœur battait fort.

- Oui, à toi ; ne fais pas la secrète !
 - Mais, je t’assure.
 - Je vois ben que tu es triste, pardine !
 - Je l’ai toujours été depuis que je me connais.
 - Mais tu es encore plus sérieuse depuis quelque temps.
 - Parce qu’il y a un plus grand nombre d’années que je suis dans le monde, et que je commence à m’y ennuyer.
 - Si tu faisais comme moi, tu ne t’y ennuierais pas. Toujours dans une maison, aussi. mais je me laisse affiner. Ça n’est pas ça qui te rend triste.
 - Comment le sais-tu ?
 - Je te comprends bien, va ! Olivier t’a laissé croire qu’il avait des idées sur toi ; à présent, il ne vient presque plus, il t’abandonne. et c’est ça qui fait que tes yeux sont souvent rouges pour avoir pleuré.
 - Mon Dieu ! qui t’a dit cela ? Laisse donc ce pauvre monsieur tranquille ! il ne m’a rien promis ; je ne lui reproche rien.
 - Tu réponds à côté. Eh ben ! si tu n’y tiens pas, veux-tu que je lui dise de jamais venir ?
 - Non, ne lui fais pas cette malhonnêteté, je t’en prie !
 - T’vois ben que tu y tiens ! Alors j’vas me décider à lui dire qu’il faut qu’il t’épouse ou que je le tuerai !
- M^{lle} Rose fut prise d’une telle terreur à cette menace, qu’elle éclata en sanglots.
- Ah ben ! nous y voilà ! Et moi, je ne sais plus quoi dire quand je la vois pleurer. Rose, finis. tu me fais mal !
- Et comme elle ne pouvait se calmer, cet étourdi, ce diabolin incarné se désolait autant qu’elle.
- Mon Dieu ! faut-y voir ça ! faut-y voir ça ! criait-il en tirant ses cheveux de ses deux mains.
 - On sonne le Sanctus ; ma mère sera bientôt là, fit observer Rose.
 - Dépêchons-nous, alors ; que veux-tu que je fasse ?
 - Rien.
 - Comment ! je laisserai comme ça le Serpent tourmenter notre maison, faire parler de ma sœur et la rendre malheureuse ?

– Mais puisque je t’ai dit déjà qu’il ne m’a rien promis et que je ne lui demande rien.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! disait Cadet en trépignant et en jurant, comme si on ne disait pas bien des choses sans paroles !. et dire que moi, qui parle tant, je ne puis pas me faire comprendre !

– Cadet, ma mère va venir ! Elle approche.

– Eh ben ! réponds donc vite : qu’éque je dois faire ?

– Ne souffler mot de tout cela à personne, et me laisser tranquille.

– Allons ! je resterai muet comme l’âne de la Marianne Violet. Ah ! tu peux ben dire qu’une autre que toi m’entortillerait pas la langue et les bras de cette façon. Enfin. adieu !.

Et il l’embrassa en sortant, moitié rageur et moitié tendre.

XXY

On était arrivé au mois de mars 1830, et rien n’était changé dans les rapports d’Olivier et de M^{me} Vallée.

A cette paix monotone et glacée, qui dura pendant quelques mois, avait succédé une sorte d’agitation qui se traduisait en paroles hostiles. C’était une controverse sur tous les sujets de conversation, une opposition de sentiments et de goûts, une lutte d’opinions dès qu’on parlait art, littérature, mœurs surtout.

C’était le moment où l’école saint-simonienne proclamait l’égalité de l’homme et de la femme dans l’État, dans la famille et devant la morale. Madeleine n’avait aucune connaissance de ces doctrines ; mais son esprit intuitif devançait son époque, et cette grande question qui s’agite de nos jours la préoccupait souvent. Elle la jugeait avec ses instincts de droiture, et surtout avec sa raison, que nul sophisme n’avait fait dévier.

Quand M. de Frankallais alléguait que la femme étant gardienne des mœurs, ses fautes étaient plus considérables que celles de l'homme, elle lui disait simplement :

– Mais ne serait-il pas plus naturel qu'on gardât les mœurs de moitié ? Ne punit-on pas celui qui pousse au crime ou qui aide à l'accomplir de la même peine que le meurtrier ?

Si le comte faisait valoir les arguments, mille fois renversés, que relève encore l'ignorance sur le terrain où les ont abandonnés les érudits, à savoir : que l'intégrité de la descendance impose à la mère un devoir exceptionnel ; qu'enfin *la femme de César ne doit pas être soupçonnée*, etc., M^{me} Vallée conseillait tout bonnement à César de donner l'exemple de la fidélité et comprenait que le complice de l'injure conjugale fût soumis au même jugement que l'épouse coupable.

M. de Frankallais, en homme d'esprit qu'il était, et passablement instruit, n'ignorait pas la valeur de ces objections ; mais plus il sentait sa logique aux abois, plus il se permettait d'envoyer mentalement au diable « cette femme trop avancée. »

Après ces causes de trouble, qui minaient insensiblement leur intimité, s'éleva une tourmente qui semblait devoir la briser à jamais.

Madeleine avait remarqué le parti pris, chez M. de Frankallais, de choisir, pour ses promenades aux rochers, les jours où il la savait empêchée. Quelques mots dits négligemment devant elle par les dames qui venaient au magasin, sur « le goût du gentilhomme pour les *fleurettes du val* ; » les sourires et les regards significatifs de quelques « Messieurs » de Saint-X*** qu'elle avait surpris lorsqu'ils parlaient d'Olivier, la mettaient sur la voie d'un secret compromettant pour son ami ; et ce secret, pensait-elle, devait concerner la chanteuse de Sainte-Procule !

La jeune femme s'interrogeait, scrutait sa conscience ; elle voulait savoir si, dans ce chagrin nouveau qui venait menacer son repos, l'intérêt de la jeune fille l'emportait sur la peine que lui causerait l'infidélité d'Olivier, de cet homme qui avait voulu la retenir dans une situation mal définie, compromettante, pour le seul plaisir de l'enlever à celui qui sincèrement l'aimait.

« Non, se disait-elle, si je n'écoutais que mon penchant, je ne disputerais pas ce peu d'affection qu'il paraît me conserver encore ; mais cette enfant, que pourrait-il lui offrir en échange de la paix et de l'innocence qu'il va peut-être lui ravir ? Homme étrange ! il ne veut ni le mariage ni l'amour pur ; mais la séduction, qui n'altère en rien son indépendance, n'effraie pas sa moralité ! Erreur fatale, que j'ai trop tard connue ! Mais comment aurais-je redouté ce que je ne pouvais prévoir ni supposer ? »

Malgré ce chagrin, qui grandissait et l'enveloppait comme un nuage sombre, Madeleine ne se reconnaissait pas le droit de regretter le prince. Elle ne se permettait pas sans scrupule une aspiration vers lui.

C'était donc bien décidément le sort de Jenny Sandron qui l'occupait le plus dans cette chronique du jour.

A ce moment, l'adolescente atteignait sa seizième année. Elle avait conservé la désinvolture, le costume, la maigreur des bohémiennes errantes ; elle n'avait rien perdu de la fraîcheur, fine et vivace, due à l'air pur de la vallée, et que respectait même la chaleur des canicules. Ses cheveux, d'un blond clair, – taillés assez courts pour n'être pas relevés, – lorsqu'ils se gonflaient au souffle du vent, formaient comme un nimbe d'or autour de sa tête. Quelquefois, un étroit ruban de couleur rose ou bleue, présent de quelque dame de la ville venue pour l'entendre chanter, cernait le front et allait se nouer sous l'abondante chevelure.

Au moral, c'était la même créature, toujours prompte à parcourir les monts, paresseuse et ennuyée à la maison. L'instinct d'une pudeur naissante la rendait plus timide ; son œil aux longs cils bruns s'abaissait vers la terre dès qu'on l'approchait ; ce n'était pas sans difficulté que M. de Frankallais avait pu échanger quelques mots avec elle pendant ces rencontres préméditées auxquelles il donnait une apparence de hasard. Cependant, pour employer son mot d'oiseleur, il était parvenu, depuis quelque temps, à « l'appivoiser un peu. »

Si bien qu'un soir le jeune Lallaud, qui rôdait à la brune, le surprit assis à côté d'elle sur un talus, aux rochers de la Bâtisse, à une demi-heure de chemin de la cabane des Sandron. Il affecta de passer très-près d'eux et salua le comte d'un air narquois.

– Que fais-tu donc là, maître Cadet ? demanda le gentilhomme, un peu embarrassé de sa contenance.

– Et vous, m’sieu ? riposta le gamin le regardant bien en face.

M. de Frankallais enjamba la question et, remplaçant l’interrogatoire de son côté :

– Est-ce que tu ne fais plus de vers, mons Cadet ?

– Mais si, que j’en fais !. Tenez, vous allez voir ; attendez-moi un moment !

Il s’éloigna rapidement, se déroba un instant derrière un rocher, puis vint se planter droit, raide, devant le couple, et débita sa manière d’apologue en signalant de la main chacun des personnages :

Le vieux renard a quitté sa tanière :

Prends garde à toi, ma petite bergère !

Jenny, qui s’était prise à trembler dès l’apparition de l’improvisateur sans que le comte put la rassurer, se leva brusquement et descendit la côte avec les sauts accélérés du lièvre que la meute poursuit. Elle était déjà à la porte de sa chaumière, qu’Olivier, immobile et muet, se demandait encore comment il pourrait neutraliser cette malechance inattendue.

– Cadet, dit-il enfin à l’enfant, – qui se tenait là retenu par le plaisir que lui causait la confusion d’Olivier, – veux-tu me vendre cette poésie ?

– C’est ce que je viens de dire, que vous appelez comme ça ?

– Précisément.

– Eh ben ! combien vous en donnez ? reprit Cadet, qui n’appliquait pas encore au langage les progrès de son instruction.

– Cent sous !

– Tout de même ! Mais faudrait que je l’écrive tout de suite ; sans ça, je l’oublierais.

– C’est bien pour que tu l’oublies que je te l’achète.

– Ah ! ah ! ah !.

– Tu vas me jurer, sur ta parole de fils de sergent, – car je sais que tu respectes celle-là, – de ne jamais te rappeler ce que tu viens de me débiter, tout au moins de ne jamais l’écrire ni le réciter à personne, surtout de ne jamais le faire imprimer, si un jour tu arrives à *faire gémir la presse*.

– On pourrait m’imprimer ce que je fais ? exclama le fils de la Pernelle. Et cet espoir, si nouveau pour lui, avait une telle séduction, qu’il en fut un instant comme en délire. Vaucanson, fou de bonheur, en voyante marcher l’horloge de bois qui lui révélait son génie, n’éprouva rien au-delà de ce naïf enchantement.

– Eh bien ! dit Olivier, sans tenir compte de l’émotion du poète, le marché est-il conclu ?

– Oh ! que non ! non, non !. j’vends seulement une copie !

– Cinq francs, pourtant, c’est beau !

– Oui, c’est beau. Et il se mit à rêver.

« La tentation opère, » pensa le comte ; mais, à son grand étonnement, Cadet prit ce qu’il nommait *sa poudre d’escampette* et s’enfuit d’une course non moins agile que celle de Jenny Sandron.

« Ce gaillard-là est mon mauvais génie ! se disait M. de Frankallais désappointé. Il semble vraiment qu’il m’épie ! Quand je me crois seul, je le vois surgir. et encore. si c’était toujours quand je suis seul !. »

Il rentra fort soucieux, et comme le lendemain était l’un de ses jours de visite à M^{me} Vallée, il lui fit sentir le contre-coup de sa mauvaise humeur par une discussion des plus aigres et la susceptibilité la moins justifiée.

Quelques jours après, Cadet, entrant au même moment que la lingère dans l’impasse Saint-Gervais, la tira par sa manche et lui dit d’un air de mystère :

– Madame Madeleine, j’aurais quéque chose à vous causer.

– Eh bien ! Cadet, entrez dans le magasin ; je vous entendrai.

– Mais c’est secret.

– Alors, mon cher enfant, nous monterons dans ma chambre.

– De c’tre manière, ça me va !

Après une courte station à l’atelier pour y faire ses recommandations, M^{me} Vallée monta au premier, prête à recevoir les confidences du jeune Lallaud.

– Voisine, commença ce dernier sans préambule, faut pas vous fier au Renard ! Vous savez de qui je veux parler ?

– Je m’en doute, quoique je n’aie jamais accepté ce nom pour la personne que vous désignez ; mais pourquoi ne dois-je pas m’y fier ?

– Ah ! parce que. il est comme la grêle : partout où il passe, il fait tort !

– Comment savez-vous cela, Cadet ?

– D’abord, depuis qu’il a mis le pied chez nous, la maison est tout en tristesse, et la Jenny Sandron, cette petite que j’aime déjà tant que ma sœur, n’est plus du tout la même depuis qu’il lui parle.

– Ah ! il lui parle donc ? dit Madeleine, plus vivement qu’elle ne l’eût désiré.

Cadet raconta ce qu’il avait observé avant la rencontre à la Bâtisse et ne cacha rien de ce qui s’était passé ce jour-là.

– Et vous pensez, mon jeune voisin, que cela peut m’intéresser ? demanda Madeleine, cherchant à deviner, à travers les impressions de Cadet, l’opinion des gens de Saint-X*** en ce qui la touchait.

– Ah ! je ne sais pas ! Mais on dit qu’il vient chez vous, et que vous vous promenez avec lui hors de la ville. Enfin, c’est comme vous voulez ; mais j’ai pensé qu’il fallait vous avertir.

– Je vous en remercie, mon brave ami, et je vous tiens grand compte de votre intention.

Elle ne s’expliqua pas davantage, ne voulant ni fausser la vérité, ni faire son confident de cet enfant terrible. Toutefois, l’avis ne pouvait être insignifiant aux yeux de M^{me} Vallée, surtout lorsqu’il se compliquait d’allusions touchant M^{lle} Rose.

Madeleine trouvait sa position de plus en plus inadmissible. Un dévouement si mal compris, si singulièrement accepté, devenait dérisoire. Elle voulait bien n’en rien espérer ; mais elle ne pouvait supporter qu’il devînt pour elle une sorte d’humiliation, sans la compensation de pouvoir au moins détourner le comte de l’odieuse voie où il paraissait s’engager.

« Oui, se disait-elle, les hommes sont bien étranges, bien inconséquents. lorsqu’ils se refusent au mariage, sous le prétexte de ne pas perpétuer une race flétrie par le germe de quelque maladie réputée incurable, et qu’ils s’exposent, par des amours illicites, à voir naître d’eux une descendance qui joindrait au mal transmis le malheur de la bâtardise. »

L’injustice envers les femmes ne lui paraissait pas moins coupable que l’indifférence vis-à-vis des pauvres petits êtres sans paternité avouée ; toute sa sollicitude se reportait alors sur Rose, qui paraissait souffrir, et surtout

sur Jenny Sandron, si jeune encore et si intéressante par sa nature exceptionnelle et sa poétique beauté.

Que pouvaient, pour le bonheur de cette pauvre fille, les assiduités de M. de Frankallais ? N'eussent-elles pas un but compromettant pour les mœurs de cette jeune fille, elle perdrait l'estime de ses concitoyens en s'exposant à leurs soupçons. Et s'il en était autrement ? Si, comme elle se l'était laissé dire, Olivier n'avait le système des sentiments chastes que vis-à-vis des femmes pouvant prétendre au mariage. que deviendrait alors la pauvre inspirée des rochers de Sainte-Procule ?

D'idée en idée, elle arrivait à penser que mieux vaudrait pour la jeune *Sandrine* unir sa misère à celle de Cadet Lallaud, – qui aimait à faire des vers autant que Jenny à les chanter, – que de recevoir l'indemnité de quelques écus, en échange de sa réputation entachée et de l'espoir d'un mariage sortable à jamais perdu.

Ces réflexions obsédèrent Madeleine pendant les jours qui suivirent. Elle sentit naître et grandir promptement, dans son cœur, une affection presque maternelle pour l'adolescente menacée. Et lorsqu'elle se fut bien persuadé que nulle insinuation jalouse, nulle considération personnelle n'avait part à ses projets, elle médita un plan d'investigation qui pût l'éclairer sur les intentions d'Olivier et sauver au besoin Jenny.

Elle se hâta d'autant plus, qu'ayant traité de situations analogues, au point de vue général, avec M. de Frankallais, il n'avait pas été rassurant : ses principes vacillants, s'appuyant à des arguties captieuses, ne garantissaient en rien son respect de l'innocence, ni la soumission de ses caprices aux préceptes du devoir.

Sous l'empire de cette conviction, elle se proposa des actes qu'un an plus tôt elle eût regardés comme indignes de l'amour, et qui eussent soulevé toutes les susceptibilités de sa délicatesse. C'est qu'alors elle avait fait vœu de confiance absolue et de franchise sans limites envers celui qu'elle aimait sans calcul ; mais les déceptions répétées l'avaient conduite à la désillusion. Le point de vue étant changé, la foi devenait duperie ; la confiance n'eût été qu'une insigne folie.

Elle agit donc !

XXVI

Ce fut un mardi, par un brillant clair de lune et une calme soirée, que Madeleine acquit la certitude qu'elle poursuivait depuis les confidences de Cadet Lallaud.

Elle avait prié le matin M. de Frankallais de faire avec elle une de ces promenades au vallon qui se continuaient, ainsi qu'il l'avait voulu, sous le prétexte de fortuites rencontres. Il avait d'abord éludé par mille détours et refusé définitivement, à l'aide de faux-fuyants peu sérieux.

Au lieu de dîner, Madeleine partit vers cinq heures ; elle devançait ainsi le moment où le comte sortait pour ses excursions du soir. Elle prit le chemin le moins agréable, mais le plus court pour arriver en ces lieux aimés, qui avaient été si longtemps pour elle et pour Olivier une sorte de patrie adoptée. la patrie de leurs âmes.

Il est facile, en certaines parties de la contrée entremêlées de rochers, d'arbres et de buissons, d'observer à l'entour et à distance, tout en se rendant invisible. La jeune femme choisit un de ces points abrités d'où l'on découvrait une immense étendue. Et là, assise sur une pierre, elle lut, par contenance, tournant à chaque instant ses regards du côté de la cabane des Sandron.

Ceux-ci ne tardèrent pas à venir en famille respirer la fraîcheur du soir, et chacun, comme de coutume, s'établit sur un objet faisant saillie : tertre, pierre ou bois.

Jenny sortit comme les autres ; mais elle se détacha aussitôt du groupe et se dirigea vers le plateau où Madeleine s'était arrêtée, celui-là même indiqué par Lallaud comme « *l'endroit* des entretiens du *Renard* avec la petite Jenny. »

Cette esplanade, qui pouvait avoir cinq cents mètres de superficie, formait un carré long ; des noyers, plantés au hasard, faisaient berceaux de leurs branches touffues ou s'élevaient isolément dans tout le luxe de leur riche feuillage aux amères senteurs. Il y avait aussi des massifs de jeunes pins entremêlés d'arbustes. Le maire de Saint-X*** y avait fait établir quelques bancs rustiques ; mais les citadins trouvaient la course trop longue et préféraient les quinconces écourtés de leur promenade *intra-muros*. Le lieu était donc très-solitaire.

La retraite de M^{me} Vallée se trouvait à la lisière des arbres, en face du pays découvert. Quand elle vit venir Jenny, elle se glissa entre les noyers et gagna un amas de rocailles parsemé de genêts très-hauts, à l'extrémité opposée. Ce point dominait les pentes qui allaient rejoindre la commune des Bâtisses.

Jenny entra sous les dômes sombres ; elle se mit à ramasser des pommes de pins, qu'elle nommait des *sauterelles*. Elle cueillit des églantines ; mais elle ne se montrait jamais enfant pendant plus d'un quart d'heure. Elle se mit bientôt à chanter sa complainte d'une voix lente et impressionnée. Madeleine l'écoutait avec attendrissement, oubliant presque le motif qui l'avait amenée pour se demander quelle fée – bienveillante ou moqueuse – avait présidé à la destinée de cette singulière créature.

M^{me} Vallée ne voyait pas Jenny ; mais, d'après l'intensité des sons ou leur décroissance, elle suivait, pour ainsi dire pas à pas, l'itinéraire de la chanteuse. Tout à coup, la voix s'arrêta ; des bottes froissant les herbes, une main écartant les branches des sentiers encombrés, apprirent bientôt à Madeleine que la *Sandrine* n'était plus seule.

Le premier mouvement de la jeune fille avait été de s'enfuir vers les Bâtisses. Le pas du survenant – car c'était bien un pas d'homme – la suivait de près, et l'un et l'autre se rapprochaient du fourré où M^{me} Vallée se tenait blottie entre les genêts fleuris.

– Eh bien ! eh bien ! fillette, dit une voix connue, est-ce qu'on se met à courir ainsi quand j'arrive ?

Tout en disant cela, M. de Frankallais avait rejoint la *Sandrine* et lui avait saisi le bras pour la retenir en place.

– Vous savez bien, monsieur, que vous me faites toujours peur !

– Est-ce parce que je vous donne des bonbons ?

– Je ne sais pas pourquoi, mais j’ai peur.

– Allons ! voyons. sois gentille ! reprit le comte en exhibant quelques morceaux de sucre d’orge et des anis de toutes couleurs. – Maintenant, reprit-il, asseyons-nous, et causons.

Il l’entraîna vers un banc d’où, en se rapprochant un peu, Madeleine pouvait les entendre.

Jenny ne refusa pas la confiserie ; mais elle n’en tremblait [pas moins comme un jeune épi que le plus léger souffle fait plier.

– Dis-moi, chère enfant, tu n’as rien appris de nos rencontres à tes parents ?

– Vous me l’avez défendu.

– Très-bien. Maintenant, sois franche : en venant là ce soir, tu pensais bien que j’y viendrais aussi ?

– Non, je croyais être sûre que vous n’y viendriez pas.

– Qu’est-ce donc qui te le faisait croire ?

– Je pensais que vous auriez crainte d’y rencontrer Cadet.

– Alors, tu n’avais donc pas envie des bonbons que je t’avais promis ?,

– Si ; mais j’ai encore plus peur de vous que de plaisir à les manger.

– Jenny, ne mens pas ! Si tu avais tant peur de moi, tu ne sortirais pas de ta cabane pour venir courir entre les rochers et t’enfoncer sous les grands arbres.

– Rester à la maison. ne plus courir entre les rochers. ne plus m’asseoir sous les arbres. ni chanter sur la montagne. ne plus rencontrer ce que je vois au clair de lune. ah ! je prierais bien plutôt la sainte de m’emporter dans son pays que les hommes ne connaissent pas !

La fatuité de M. de Frankallais ne trouvait pas là son compte ; cependant la frayeur qu’il inspirait lui laissait un peu d’espoir : il avait si souvent réussi par ce moyen !

– Il faut pourtant que je t’apprivoise *pour de bon*, colombe sauvage ! dit-il de sa plus douce voix.

Et il la retenait chaque fois qu’elle tentait de lui échapper.

– Dis-moi, poursuivit-il, qu’y a-t-il donc dans ma personne qui puisse te troubler de la sorte ?

– Je ne sais pas ; mais, mon bon monsieur, quand vous me regardez, il me semble que tout mon sang est comme de la neige, et qu’il se sauve de moi.

– C’est toujours la même antienne ! murmura Olivier, non sans un peu d’orgueil. – Sois tranquille, je ne te ferai plus peur ! Allons, enfant, regarde-moi !

Et il faisait arriver à ses yeux tout ce que son être pouvait résumer de tendresse.

Il fallait qu’il s’y mêlât quelque élément impur, car Jenny, loin d’être rassurée, se leva précipitamment, et, par une violente secousse, elle fut sur le point de se dégager des bras qui l’avaient enlacée.

– Sotte ! s’écria le comte dans son dépit, elle me fait rougir de mon métier de Céladon ! Et il la replaça sur le banc avec une sorte de brutalité.

L’étonnement et la terreur semblaient avoir vaincu l’adolescente.

Jenny n’avait pas compris ce que signifiait le monologue du gentilhomme ; mais M^{me} Vallée l’avait entendu. Elle s’était avancée sans y mettre trop de mystère, et se tenait debout à quelques pas d’Olivier, dont la pensée, en ce moment, était à mille lieues d’elle.

Le comte avait passé son bras gauche autour de la taille de la jeune fille et la faisait pencher vers lui. A ce moment sa parole avait les inflexions suaves de l’amant le plus épris. Comme Jenny détournait la tête pour éviter un baiser, elle jeta un grand cri.

– La sainte ! la sainte ! dit-elle avec allégresse. La sainte vient à mon secours !

Olivier ne croyait guère aux prodiges ; mais il sentait qu’il pouvait y avoir dans l’aventure quelque chose de plus inquiétant qu’une vision. Il abandonna l’enfant à elle-même, après lui avoir dit à l’oreille :

– Silence pour tout le monde !. ou mon regard te fera mourir !

Elle s’esquiva de toute la force de ses jambes, tandis que Madeleine s’enfonçait furtivement dans le hallier.

Lui explorait d’un œil inquiet l’espace qui l’entourait, mécontent, sombre, avec-de confus désirs de vengeance. Il ne vit rien qui pût l’inquiéter cependant, et il regagna lentement la ville, espérant, après tout, que la jeune visionnaire pouvait bien avoir été frappée de quelque hallucination nouvelle.

XXVII

M^{me} Vallée avait laissé partir le comte, pour mieux assurer le secret de sa présence. Elle éprouvait une vive souffrance à penser qu'elle devrait forcément humilier l'homme qu'elle avait tant aimé, et voulait chercher les moyens de rendre leur rupture moins amère ou leurs rapports moins déchirants.

De nos jours, l'individualisme a fait de tels progrès, la vertu du sacrifice est tellement contestée, , que l'hésitation de M^{me} Vallée pourra se présenter à beaucoup de gens sous l'aspect d'une sentimentalité romanesque ou d'un entêtement de factice vertu.

Cependant, quel que soit le relâchement des mœurs et le scepticisme des esprits, à ces époques données de l'histoire qu'on nomme palingénésiques, il se trouve toujours pour lier le passé à l'avenir – soit au faite de la société, soit dans les plus humbles conditions – des êtres qui se tiennent debout au milieu de l'écroulement général : des Jésus brûlant de charité, des Socrate sachant mourir pour l'idée régénératrice.

« Le monde périrait, a dit Saint-Simon, si, aux phases critiques de la vie de l'humanité, un petit nombre d'hommes et de femmes ne se séparait de la masse corrompue, pour maintenir en eux les traits essentiels de l'espèce et conserver aux générations futures le type moral que l'avenir doit perfectionner encore. » Sans eux, pense le philosophe moraliste, l'humanité (corps privé de son âme) s'abîmerait dans la fange d'un égoïsme sensuel, et bientôt y sombrerait.

« Je gagnerai du temps. pensa Mi^{lle} Vallée ; je le verrai venir. Le plus pressé est de sauver l'innocence de Jenny. Il ne faut pas qu'elle soit livrée aux chances d'une nouvelle tentative de séduction ! »

La jeune femme passa la nuit à faire et défaire ses plans. Vers le matin seulement, elle était décidée.

Elle se leva au jour naissant et se rendit chez les Sandron. Elle arriva au moment où l'horloge du grand clocher sonnait six heures.

Madeleine n'avait pas vu encore l'intérieur de ce réduit : elle en éprouva pitié et tristesse.

Bien que les jeunes garçons couchassent dans un grenier, sur des litières de feuilles sèches, il y avait dans l'unique pièce un emmêlement de lits – ou plutôt de sommiers de paille – recouverts de haillons sordides, qui gênait la circulation. Une seule de ces couches était hissée sur quelques planches que soutenaient quatre tréteaux : c'était là que reposaient les doyens de la famille.

La couchette de Jenny, autre objet de luxe, – entre le sol sans carrelage et le plancher à jour, – était pourvue d'un mince matelas et d'une courte-pointe piquée en indienne jaune. Le bois, à barreaux fuselés, était intact ; mais quand l'enfant avait grandi, il avait fallu en couper une extrémité pour donner place aux jambes qui, maintenant, se prolongeaient dans le vide, à quelques pouces de distance de leur point d'appui.

La famille terminait son repas de matines : – une soupe à l'oseille graissée légèrement avec un peu d'huile de noix. – Tout ce monde fut debout en un clin d'œil à l'arrivée de Madeleine.

– Qu'est-ce qui nous occasionne l'honneur de vous voir, madame Vallée ? dit l'une des *Sandrine* ; ce n'est pas pour entendre chanter la Jenny à cette heure-ci, je pense ?

– Certainement non ; mais c'est cependant pour elle que je viens. Je voudrais vous parler à son sujet.

– Ah ! ma pauvre dame, qu'est-ce que vous pourriez bien nous en dire ? répondit la mère de l'enfant. Je crois qu'elle est à la mort !

– A la mort ! répéta Madeleine effrayée ; qu'a-telle donc ?

– Elle a que toute la nuit elle a tremblé la fièvre, qu'elle avait une soif enragée et qu'elle disait des choses comme elle n'en avait jamais dit, malgré toutes les bêtises qui lui passent par la tête. Tout ce que nous avons pu y comprendre, c'est que la sainte s'est montrée à elle. Pour ce qui est de

ça, je sais bien que ça n'est pas la première fois, mais elle ne s'en était jamais effrayée.

– Comment savez-vous qu'elle a eu peur ?

– Ah ! parce qu'elle disait :

« Ne me tuez pas ! ne me tuez pas ! » Et une autre fois nous avons entendu :

« Ne me faites pas de mal ; je ne dirai rien ! »

– N'a-t-elle pas nommé la personne à qui elle croyait adresser ces paroles ?

– Quand nous voulions la faire parler là-dessus, elle nous repoussait en criant :

Vous voulez donc qu'on me fasse mourir ? y Et ses yeux nous regardaient d'un air que ça nous fendait l'âme, et tout d'un coup elle se levait sur son lit, toute droite. Ah ! nous avons bien cru la perdre !

– Et maintenant ? demanda Madeleine.

– Elle dort depuis la dernière fois que le coq a chanté, et ça nous donne un peu de repos. Voulez-vous la voir, ma chère dame ?

– Bien volontiers, dit la jeune femme, qui n'avait fait qu'apercevoir la couchette en entrant.

Jenny reposait, en effet, si l'on peut appeler repos ce sommeil où les yeux restent à demi-ouverts, où la respiration est convulsive et le corps secoué par des soubresauts. L'enfant ne s'éveilla pas à l'approche de Mme Vallée. Une sorte de meurtrière, qui indiquait la place de la croisée, laissait glisser un rayon de soleil qui permettait de la voir pleinement.

– La voilà ! Ne diriez-vous pas qu'elle va passer ? dit la mère. Toute la nuit j'ai pensé à faire demander un médecin ; mais M. Martel, qui est le moins *chérant*, ne monterait pas pour sur chez nous à moins de quarante sous.

– L'argent ne sera rien, si le médecin devient nécessaire ; mais j'espère qu'elle va se trouver mieux, et qu'elle guérira sans remèdes. Voulez-vous, madame Sandron, venir causer un peu avec moi, reprit Madeleine, là-bas, sous le premier bouquet de saules, en attendant que votre enfant s'éveille ?

Ce qu'éprouve votre fille, continua M^{me} Vallée dès qu'elles furent assises, est un effet de ses idées superstitieuses. A force de croire aux

esprits, elle finit par en voir, par s'en effrayer, et cette peur la rend malade. En continuant de la sorte, elle arriverait à perdre la raison : il faut donc changer les circonstances de sa vie.

– Et comment faire, sainte mère de Dieu ?

– J'y songe depuis quelque temps, – dit M^{me} Vallée, saisissant l'occasion, – et, pour parer au malheur que je prévois, je viens vous offrir de me charger de votre Jenny.

– Bonne sainte Procule ! exclama la *Sandrine*, – selon sa perpétuelle invocation. – Qu'en feriez-vous, ma pauvre dame ?

– Je la mettrais au travail d'apprentissage dans mon magasin. Je lui donnerais le logement, la nourriture et l'entretien.

Cette perspective fit venir aux yeux de la paysanne des larmes de joie et de reconnaissance ; mais la réflexion les sécha bientôt.

– Jamais elle ne voudrait aller à la ville, dit-elle tristement. Jamais elle ne se consolerait de quitter les collines. Jamais elle ne voudrait renoncer à dire ses chansons.

– Je ne lui demanderai pas le sacrifice complet de ses goûts.

– Et vous croyez qu'elle vous écouterait plus que moi, plus que son père et tous les nôtres ? Elle ne veut rien faire chez nous.

– Je crois que je réussirai ; mais, au surplus, nous pouvons en faire l'essai. Permettez-moi d'abord de la prendre avec moi pendant une demi-heure : il me faut causer avec elle pour la persuader de me suivre. Nous n'irons pas plus loin, pour le moment, que le porche de la chapelle.

– Faites donc comme vous l'entendrez, madame Vallée, mais.

– Mais ?

– Expliquez-vous sans embarras, dit Madeleine avec bonté.

– Sauf votre respect, ma bonne dame, répondit la paysanne avec un peu de confusion, c'est que la petite aide à gagner notre pauvre vie.

– Quand elle aura travaillé pendant quelques mois, elle pourra vous aider également avec l'argent que je lui donnerai chaque semaine. En attendant, voici les arrhes, continua-t-elle en remettant à la paysanne un billet de cinquante francs.

La *Sandrine*, qui n'avait jamais possédé une si forte somme à la fois, ressentit la joie délirante qui avait fait bondir le jeune Lallaud le jour où le

prince Ivanof lui mit un napoléon d'or dans la main.

– Oh ! ma chère dame ! disait-elle d'une voix tout émue, que vous êtes bonne ! que vous êtes généreuse ! Faites donc de cette Jenny tout ce que vous pourrez, tout ce que vous voudrez ! Avant que ses chansons aient autant rapporté que ce que vous me donnez, il coulerait de l'eau sous notre passereffe. Mais, écoutez donc, on m'appelle : la petite doit être réveillée.

Jenny portait sur son visage pâli les traces de l'insomnie de la nuit et des émotions qui l'avaient agitée la veille. La frayeur troublait encore son regard, et, par éclairs, s'y montrait l'extase. En voyant M^{me} Vallée, elle trembla, mais elle sourit ; son visage se couvrit de larmes. Madeleine lui prit les mains dans les siennes.

– Soyez calme, ma bonne Jenny, lui dit-elle. Pourquoi vous troublez-vous ? Dites-moi vos pensées !

– Je trouve que vous ressemblez à la sainte et que vous êtes peut-être bien elle.

– Non, chère enfant, dit Madeleine, – sans discuter la possibilité du miracle. – Reconnaissez-moi : je suis venue vous entendre chanter il y a deux ans, et depuis je vous ai souvent rencontrée.

Cette voix caressante rasséréna la malade. Et dès qu'elle fut vêtue et qu'elle eut consenti à prendre un bouillon, elle suivit la protectrice que la sainte ou sa bonne chance amenait près d'elle.

La pureté de l'air, ajoutant à l'effet moral de la présence et des paroles de Madeleine Vallée, la jeune *Sandrine* fut bien vite à peu près remise.

Assises sur un banc de pierre, à côté du porche, elles causèrent longuement. L'idée d'habiter près d'une personne qui allait lui assurer une vie heureuse à la ville, sans la priver absolument des monts et des bois, causait à Jenny ce plaisir très-vif que le changement excite toujours chez les enfants. Sans violenter son secret, sans nommer Olivier, la jeune femme dit à la petite *Sandrine* qu'elle lui serait un appui contre tout ce qui tenterait de la troubler, un refuge contre toute poursuite et toute menace.

Jenny croyait encore un peu que c'était Procule elle-même qui lui apportait tous ces bonheurs, et cette disposition d'âme, bien que la jeune fille n'osât, plus en parler, aidait au succès des combinaisons de Madeleine.

Il fut convenu que dès l'aube, le lendemain, pendant que les habitants de Saint-X*** seraient encore à se débattre avec les fantômes du sommeil, la chanteuse de la légende viendrait s'installer chez sa *bien faitrice*.

Madeleine eut beau s'en défendre, ce titre lui fut à tout jamais imposé par les Sandron.

En retournant chez elle, M^{me} Vallée éprouva la satisfaction profonde que donne la certitude d'un malheur conjuré. Elle venait de se créer une maternité spirituelle, sans se demander quelle en serait l'influence sur sa vie, et il se trouvait que ce sentiment nouveau illuminait son âme.

On eût dit que cette clarté mettait à néant la dernière des illusions où elle s'était trop longtemps obstinée et complue.

Dans cette intuition sans ombres, que rarement possède l'esprit, Olivier lui apparaissait sous son vrai jour : séducteur plus fantaisiste que passionné, amant plus orgueilleux que tendre.

« Ma constance-n'est plus que de l'obstination, se disait-elle ; mon dévouement à celui qui se montre capable d'aggraver l'immoralité de la séduction par le crime de la violence ne serait-il pas comme une sanction donnée à ses actes ? »

Madeleine résolut de ne prendre l'initiative d'aucune explication à propos de l'aventure de la veille ; elle voulait laisser au moins à M. de Frankallais la chance de cette circonstance atténuante : – le libre aveu de la faute.

Elle passa le reste de la journée dans sa chambre, sous le prétexte d'une migraine, et confectionna pour sa jeune protégée un vêtement sortable, mais d'une grande simplicité, tant pour l'étoffe que pour la forme.

Le lendemain, Jenny fut installée au milieu des ouvrières, non du magasin, qui fut interdit à l'apprentie, mais de l'atelier où travaillaient trois jeunes filles.

A travers les chuchotements et les rires comprimés, éclatant par saccades, les ouvrières remplirent le programme imposé par Madeleine, à savoir :

La plus grande douceur et patience dans les leçons de couture ; pour Jenny, travail à courtes séances, et le droit de circuler à chaque intervalle dans toute l'étendue de la maison, sauf le lien ouvert à la clientèle.

M. de Frankallais avait quitté la ville, dans le but. apparent d'aller à la chasse, mais réellement pour ne se montrer à personne pendant la journée qui succédait à « . l'algarade dont cette petite visionnaire maudite lui avait infligé l'ennui. » C'était avec cette irrévérence qu'il traitait l'objet de ses adorations lorsqu'il éprou— vait un échec.

Il avait désiré que ses gouvernantes prissent le vent de la ville, afin que, si le gênant secret avait transpiré, il en fut prévenu avant de revoir Madeleine ; mais les ouvrières seules eussent pu révéler la présence de la *Sandrine* chez M^{me} Vallée, et ces demoiselles ne quittèrent le magasin qu'au moment où Olivier, harassé de fatigue, rentrait chez lui ; ainsi Marianne et Françon, tout en jasant avec les commères, n'avaient pu se renseigner.

Ce fut donc un coup de théâtre, une véritable scène à surprise pour le comte, — lorsqu'il vint le lendemain matin chez Madeleine, — de la trouver déjeûnant avec la petite Jenny.

Il se tint ferme cependant ; et, bien qu'il eut tout deviné, — sauf un regard haineux à l'adresse de la jeune femme, qui fulmina perdu dans ses paupières, — rien n'eût pu faire supposer qu'il éprouvât quelque déplaisir.

Si Madeleine eut connaissance de cet éclair contenu, elle se posséda plus parfaitement encore. Seule, la petite Sandron se montrait mal à l'aise et commençait à trembler.

Madeleine s'approcha d'elle, lui prit les mains et lui dit tout bas : « Que peux-tu craindre avec moi ? » Puis, sans détacher sa main de celle de la jeune fille :

- Je vous présente, dit-elle au visiteur, mon enfant d'adoption,
- Ah !. fut tout ce que le gentilhomme put trouver à répondre.
- Elle était bien malade hier matin, poursuivit M^{me} Vallée ; sa mère craignait de la voir mourir.

Vraiment ! exclama M. de Frankallais, sans oser demander pourquoi.

Madeleine emmena l'enfant dans une autre pièce, et ; pour la distraire, elle la chargea de trier des laines emmêlées, dont les vives couleurs plurent beaucoup à ses yeux, ignorants de tout ce qui n'était pas la verdure des champs et les fleurettes des prés ou des buissons.

La jeune femme retrouva le comte dans l'attitude où elle l'avait laissé, et fort songeur. Il craignait de se dénoncer par la moindre parole, la plus légère allusion, et Madeleine ne l'aidait pas. Il la trouvait décidément haïssable, car, à cette contrariété qu'elle apportait à sa passion, – crime le moins pardonnable aux yeux d'un séducteur, – se joignait le tort de lui causer le plus mortel embarras que lui eussent jamais suscité ses aventures amoureuses.

Dans ce muet tête-à-tête, – chose rare dans sa vie, – il se troublait et il rougissait. Il fallait pourtant sortir de cette impasse. « S'il faut que je me noie, décida-t-il enfin, autant vaut que ce soit à l'instant ! »

Et, résolument, il interrogea Madeleine.

– Depuis quand, ma belle amie, dit-il, vous est donc venu cet instinct merveilleux de maternité qui vous a fait courir après une petite pauvre à demi-folle ?

Il espérait, en prenant l'offensive, ramener M^{me} Vallée à cette complaisance aveugle qui, tant de fois, lui avait fait présenter une excuse quand elle avait à exiger une réparation ; mais la réponse se faisait attendre. Impatient, il fit quelques pas en long et en large ; puis, revenant à elle, il répéta sa question, et, cette fois, ce fut avec une évidente ironie.

– Hélas ! répliqua la jeune femme avec une grande tristesse, cet amour maternel m'est venu l'autre soir, sur l'esplanade des Noyers.

– C'est donc vous qui remplissiez le rôle de la vierge martyre ? s'écria le comte avec un rire forcé.

– Sur ce point, je n'ai rien à vous dire.

– Bien, madame. mais je comprends ! Vous êtes vraiment prodigieuse, continua-t-il ; il n'y a que vous au monde pour cumuler de la sorte la sainteté et l'espionnage ! J'en demeure émerveillé.

Le comte, après avoir, pour ainsi dire, étouffé sous le poids d'un orage intérieur, respirait plus librement après cet éclat. La parole lui revenait, abondante et facile. Il accusait, au lieu de se disculper ; il attendait que Madeleine, craignant de le voir compromettre sa santé par cette véhémence, se chargeât, victime sans tache, d'une partie de la faute qu'il ne pouvait plus cacher. Il venait d'insinuer qu'il s'était senti surveillé, et « qu'on aime parfois à punir son Argus. » Mais les temps n'étaient plus les mêmes.

– Ne cherchez pas, dit-elle, à me donner le change. Vous avez voulu commettre une odieuse action. Que cela reste entre nous. J’obtiendrai, non par la frayeur, mais par l’affection, le silence de Jenny.

M. de Frankallais jugea que les confidences de l’enfant avaient été poussées fort loin ou que, réellement, ^{me} Vallée avait assisté à sa coupable tentative. Il restait à fixer une situation.

– Ne devrai-je plus vous revoir ? demanda-t-il.

– Ne plus nous revoir ferait scandale. Continuons à être des amis du monde, c’est-à-dire de simples relations.

– Vous reviendrez, j’espère, sur cet arrêt.

Il se retira, ne perdant pas l’espoir de ressaisir ses avantages : il sentait que sa position serait sensiblement améliorée si Madeleine demeurait pour lui une amie fervente, tout en le connaissant mieux.

Pendant le mois qui suivit, M^{me} Vallée se tint dans les limites qu’elle s’était prescrites. Elle s’occupait beaucoup de Jenny Sandron. Dans leurs promenades en plein air, elle laissait errer cette capricieuse à quelque distance, pour chanter seule, si le désir lui en prenait ; mais elle faisait bonne garde pour protéger ces heures d’isolement relatif.

Jenny, de son côté, perdait quelque chose des habitudes excentriques de son enfance, et se pliait aux exigences de la ville. Faisant ainsi, l’une l’autre, les concessions indispensables, elles avançaient vers un parfait accord de goûts et de sentiments.

Parfois, Cadet rencontrait la *Sandrine* et lui témoignait beaucoup d’amitié. Seulement, la mère Lallaud se montrait un peu fière vis-à-vis d’une fille « dont les parents recevaient l’aumône, et qui avait fait un drôle de métier pendant dix années de sa vie. »

M. de Frankallais avait assez de tact pour ne jamais paraître se rappeler que cette beauté printanière lui avait causé des insomnies. Il était, du reste, occupé plus que jamais à ces réunions musicales dont l’autorité commençait à s’inquiéter, leur supposant quelque autre raison d’être que le plaisir de donner aux habitants de Saint-X*** des aubades et des concerts.

On pressentait des troubles politiques, « *et le Renard pouvait bien être affilié à quelque société secrète.* – Il est sombre, disait-on ; on ne le voit

guère à la sous-préfecture ; il ne s'occupe pas des femmes : ce n'est plus le Frankallais que nous avons connu ! »

Ces réflexions, faites d'abord innocemment, étaient souvent recueillies par ces oreilles avides qui, en tout temps et en tous lieux, se tiennent aux aguets pour surprendre les secrets dont on peut tirer lucre. Le sous-préfet était donc prévenu qu'il était bon de faire surveiller le comte Olivier de Frankallais.

Le magistrat qui reçut cette dénonciation connaissait l'intéressé. Il le recevait chez lui ; il chassait sur ses propriétés. Comme, du reste, sa politique n'était pas des plus féroces, il mit l'avis sous le boisseau. Il le fit avec d'autant plus de sérénité que M^{me} de Firlise, sa femme, soutenait en toute occasion l'indifférence absolue du comte en matière de gouvernement.

Cependant, en un conciliabule ultra-royaliste, la question des opinions de ce gentilhomme fut mise à l'ordre du jour et agitée de telle sorte, que le sous-préfet eut la main forcée.

Il s'en tira par un ordre de perquisition. M. de Frankallais en fut avisé par quelque bon génie, sans doute, car la visite domiciliaire ne produisit la découverte ni d'une seule arme prohibée, ni de la moindre correspondance compromettante.

L'affaire n'eut d'autre suite que les murmures du commissaire de police pour ce déplacement inutile.

XXVIII

1830 s'était ouvert sous une atmosphère politique nuageuse et grosse de tempêtes. Le 1er janvier, Charles X avait reçu avec hauteur la visite des magistrats des cours de Paris. La duchesse d'Angoulême, qu'on avait nommée *l'homme de la famille*, plus imprévoyante encore que son beau-

père, renvoya ces hauts dignitaires en les congédiant de l'éventail avec ce mot méprisant : « Passez ! »

Le 2 mars, le roi ouvrit la session de l'Assemblée législative et celle des pairs. Ses paroles sont altières ; il ne sait pas cacher une agitation peu digne de sa fonction suprême. Dans son trouble, Charles X laissa tomber son chapeau.

Le duc d'Orléans, placé à gauche du trône, le releva, et, parfait courtisan, mit un genou en terre pour présenter au monarque son couvre-chef.

Le roi, malgré cet accident symbolique, affirme que *ses résolutions sont immuables* ; ces résolutions n'étaient pas de nature à rassurer la nation libérale.

Les jours suivants, les hommes du droit divin criaient très-haut : « Victoire ! » M. de Villèle avait rétabli la censure, moyen efficace de centupler les pamphlets. Le clergé, croyant *son royaume de ce monde*, se mêlait d'élections. La nation entière était en émoi, craignant pour ses libertés.

Le 1er avril fut offert aux deux cent vingt-un députés opposants le fameux banquet historique, qui eut lieu à l'hôtel des *Vendanges de Bourgogne*. La réaction traite d'*orgie de cabaret* cette réunion où se trouvaient Odilon-Barrot, le général Mathieu Dumas et autres notabilités.

Charles X, esprit médiocre, partant peu doué de clairvoyance, s'entêtait de plus en plus : « Je ne veux pas, disait-il en montrant la place de la Révolution, monter là comme mon frère. La première reculade de Louis XVI a été sa perte. »

De ce qu'il se sentait obstiné, ce pauvre prince se croyait fort.

« Le duc d'Orléans, disent les historiens du temps, caressait la cour et flattait l'opposition : il blâmait la marche du pouvoir, en exceptant prudemment le roi. Il écoutait avec complaisance les pronostics défavorables et répétait : « *Quoi qu'il puisse advenir, je n'émigrerai pas ; je ne veux plus quitter la France !* » Enfin, il faisait tout pour aider à la chute, sans se risquer dans les conspirations.

Au moment de la catastrophe, 30 juillet, MM. Thiers et Scheffer allèrent à Neuilly offrir la couronne au duc d'Orléans. Il était absent. Le jeune duc

de Chartres leur résista. M. Thiers alors persuada la princesse Adélaïde, qui était, on le sait, l'Égérie de son frère.

a Une femme n'est rien, dit cette dame en prenant résolument son parti ; on peut la compromettre. Je suis prête à me rendre à Paris : j'y deviendrai ce que Dieu voudra. Je suis Parisienne ; je partagerai la destinée des Parisiens. »

A quoi M. Thiers répondit :

« Madame, vous placez aujourd'hui la couronne dans votre famille ! »

Ainsi que la duchesse d'Angoulême dans la branche aînée, cette princesse se montrait l'homme de son clan. Louis-Philippe, pour ménager la transition, accepta d'abord les fonctions de lieutenant-général du royaume, avec le drapeau national ; puis, offrant les garanties d'une *charte-vérité*, il devint roi, mais roi, malgré lui. C'était du moins ce qu'il déclarait pendant les ambassades secrètes qu'il échangeait avec la branche aînée.

Ainsi aboutissaient les conspirations qui avaient lentement miné le trône de cette branche aînée dont la Sainte-Alliance avait appuyé de ses armes le prétendu *droit divin*, – conspirations dans lesquelles la société philharmonique de Saint-X*** avait fourni son modeste contingent.

Mais, pour ces derniers, comme pour les autres conspirateurs, le résultat n'était pas précisément conforme au but. La plupart des enrôlés d'Olivier avaient cru servir la République, et il se trouvait qu'ils avaient travaillé à faire un roi. Après tout, ce roi se laissait nommer le *roi-citoyen*, et l'on disait que Lafayette l'avait embrassé comme *la meilleure des républiques*. On se résignait donc en attendant mieux.

La maison d'Orléans savait quelle avait été l'influence du comte de Frankallais dans le coup de main donné par la jeunesse libérale de Saint-X***, qui, le départ de Charles X à peine connu, avait dépossédé les autorités locales, déclaré la ville en état de siège et nommé un commandant de place.

Selon l'usage traditionnel, si beaucoup avaient eu part à la peine, un seul recueillit les trésors de la reconnaissance, et cet unique fut Olivier. On créa pour lui une sinécure, – une haute inspection sur les domaines privés, – qui comportait un assez haut traitement et n'imposait d'autres charges qu'un

certain nombre de voyages d'agrément et quelques signatures apposées au bas de rapports préparés à l'avance.

Cette chance se déclarait au moment où le gentilhomme subissait, avec des circonstances plus ou moins amères, les conséquences de ses multiples amours.

Madeleine gardait scrupuleusement la proie qu'elle lui avait ravie. Il ne savait guère ce qui le ramenait près d'elle, lorsqu'il franchissait l'impasse Saint-Gervais, pour échanger avec cette idole d'un autre temps des reproches déguisés sous des mots d'une acception indécise.

Qui sait si, malgré son horreur du scandale, il n'eût pas brisé tous liens de ce côté, n'eût été la grâce innommée de l'inspirée Jenny, qui éblouissait tous les regards depuis que Madeleine avait répandu un certain vernis de convenance sur cette sauvagesse de seize ans ?

M^{me} d'Aubépin, si charmante à son retour de Bordeaux, s'était laissée aborder par les méchantes langues : ses doutes, ses scrupules à l'occasion de son cousin lui revenaient plus impérieux que par le passé. Il en résultait une contrainte ennemie de tout épanchement de cœur : elle refoulait cette naïveté d'esprit et de caractère qui était la grande séduction de l'aimable femme.

M^{me} Pernelle prenait des airs de chatte en colère ; Mlle Rose perdait décidément sa fraîcheur ; Cadet ne se refusait pas les regards moqueurs ; ses allures narquoises allaient même jusqu'à l'insolence depuis qu'instinctivement il voyait dans Olivier un compétiteur désarçonné.

En quittant Saint-X***, M. de Frankallais échappait à ces diverses tyrannies. Il faisait de son existence une sorte de table rase qui laissait à l'espoir un champ libre autant que vaste. Des vellétés d'ambition traversaient aussi le cerveau du comte. Il allait se trouver près du soleil levant. Il n'aurait qu'à tendre la main pour saisir ce que tant d'autres s'épuisent à poursuivre : la *faveur* ! Quel homme, entre trente et trente-cinq ans, n'ouvrirait pas son âme à de telles amorces ?

Il partit. Ce ne fut pas sans avoir cherché à Madeleine une de ces querelles de mauvais aloi que savent si bien faire naître *les ennuyés de leur bonheur*. Décidé à rompre, il se donna l'air de partir parce qu'il avait rompu.

Réservant l'avenir, il laissa croire à M^{me} d'Aubépin que sa froideur n'était pas étrangère à ce que, devant elle, il nommait son *expatriation*. Elle voulut protester ; mais il coupa court à toute explication par ces mots : « Il est trop tard ! » sentence qu'il laissa tomber comme un flocon de neige sur l'attendrissement de la jeune femme, devenu gênant pour ses projets.

Quant à la famille Lallaud, il ne crut pas avoir à s'en occuper. Elle avait, en un temps, servi ses vus sur Madeleine et bercé son impatience ; n'y trouvant plus que reproches muets de la part des femmes, paroles ou gestes agaçants du côté de Cadet, il se crut dispensé même d'un adieu.

Peut-être, malgré l'invulnérabilité de sa conscience, craignait-il d'emporter un remords en revoyant cette tête de jeune fille qui, de plus en plus, s'inclinait vers la terre comme une plante que l'orage a secouée.

Ainsi le comte fuyait plus encore pour briser ses attaches morales qu'il ne quittait la province par un sentiment de prédilection réfléchie pour une existence nouvelle.

En faisant ses préparatifs de départ, Olivier s'aperçut qu'une foule de liens d'un autre ordre, ténus, mais solides, l'attachaient plus qu'il ne l'avait présumé à sa maison, à sa bibliothèque, à son jardin, à ses propriétés environnantes, à ses habitudes par dessus tout.

Pour conserver quelque chose de cette atmosphère du lieu où il était né, de ce cadre naturel de sa vie, il décida M^{lle} Françon à le suivre. Elle connaissait, d'ailleurs, les conditions hygiéniques imposées à sa constitution nerveuse. Elle était au courant de ses misères. Il se déguisait ainsi la véritable appellation de son mal.

Malgré les appréhensions assez vives de la gouvernante au sujet de ce grand inconnu, de ce Paris tant vanté et tant calomnié, elle n'avait fait que peu de résistance.

Un jeune prince ordonna lui-même l'installation de M. de Frankallais dans un logement de garçon, très-confortable, faisant partie de « l'hôtel de la Rotonde, » situé tout proche du palais.

Françon dut occuper une chambre contiguë à celle de son *monsieur*, pour les cas de crises subites qu'elle surveillait, au moins, quand elle ne pouvait les conjurer. Le valet de chambre, que le décorum commandait au comte, fut relégué à la mansarde.

M. de Frankallais mangeait à la table d'hôte, ses serviteurs à l'office. M^{lle} Françon avait ainsi tout le loisir de penser, se rappeler. et regretter !

Le tohu-bohu qui se fait dans une tête provinciale, jetée pour la première fois dans le tumulte parisien, se produit d'autant mieux que l'intelligence est moins apte à classer les objets ; à prendre, dans l'espace obstrué, des points de repère.

M^{lle} Françon se perdait dans les rues dès qu'elle voulait s'y hasarder ; elle voyait toutes choses à l'état confus, et rentrait avec un affreux mal de tête. Ce fut bien pis lorsque novembre ramena les pluies et la première neige, et que les équipages commencèrent à rentrer peu à peu, amenant un surcroît d'emmêlement et de danger pour les malheureux piétons.

La gouvernante ne sortait plus. Et lorsque le comte, fatigué de sa mine triste, voulut bien s'apercevoir qu'elle devait souffrir, elle répondit simplement :

– Je crois que j'ai le mal du pays.

Il la comprit d'autant mieux qu'il éprouvait, de son côté, une légère atteinte du même mal.

– Eh bien ! Françon, lui dit-il, allez prendre l'air natal pendant un mois ou deux. Après, vous me reviendrez plus forte.

– Est-ce que ça se peut ? demanda-t-elle. Qui donc me remplacerait pour vous soigner ?

– Je préfère, dit-il froidement, être privé de vos soins, que de vous voir un visage toujours sombre et des yeux qui ne savent pas dissimuler les larmes.

– Ah ! monsieur, – et cette fois elle pleurait tout de bon, – s'il faut promettre de ne pas m'en prendre à mes yeux, comme on dit là-bas, je sens que je trahirais ma promesse 1

– Eh bien ! partez demain, dit le comte avec dureté. Maurice vous suppléera.

Au moment où la dévouée servante quittait M. de Frankallais, partagée entre la joie du retour et le remords de quitter son poste, le maître s'adoucissait pourtant. – Si petits que soient les gens, il y a toujours un moment où on peut leur présenter une supplique ; il ajouta donc à son *exeat* :

– Il faudra me tenir au courant, puisque Marianne n’écrit pas mal, de ce qui peut m’intéresser dans le pays. Mais faites bien attention à ce que je vais vous dire : je ne veux pas connaître les méchancetés qu’on peut se permettre à mon sujet ; et je n’ai guère envie non plus qu’on me parle des gens très – malades, encore moins des morts. rien, enfin, de ce qui peut troubler mon repos. Passé cela, toute nouvelle sera bien venue.

« Je voudrais, continua-t-il quand elle fut partie, que la ville de Saint-X***, en masse, fut frappée de léthargie pendant mon absence. Ces bouffées d’inquiétude qui me montent quelquefois au cerveau s’assoupiraient peut-être avec les cœurs qui les lancent vers moi à travers l’espace ! »

C’était l’équivalent du vœu qu’il formulait chaque soir en dinant ou au salon, prenant le thé : « Si ce personnel pouvait tout à coup s’abîmer et faire surgir à sa place une seule femme à regarder ! »

Aucune à regarder ! C’était bien, en effet, la véritable cause du calme plat qui engourdissait l’âme du comte, du spleen dont il était menacé. Ce regard qui avait tant épeuré, consterné, troublé, fait rêver, à Saint-X***, les soubrettes et les patriciennes, les adolescentes et les beautés épanouies. autour de lui maintenant ne trouvait où se fixer.

Si l’hôtel eût hébergé quelque type de grâce, de fraîcheur immaculée ou bien de ce je ne sais quoi, qui dépasse tout ce qu’on exprime, Olivier eût peut-être reconquis la terrible puissance qui avait subjugué Madeleine et mis en péril la raison de Jenny ; mais à table il était flanqué de deux douairières. En face de lui se trouvait une pensionnaire à la tenue raide, au corsage plat, qui appartenait au couvent des Oiseaux.

La veille de la rentrée seulement, le comte eut comme un léger tressaillement de cœur à la pensée qu’il serait amusant de donner à cette ingénue maille à partir avec son confesseur ! Heureusement, l’enfant garda imperturbablement les yeux fixés sur son assiette, et M. de Frankallais rentra dans le fourreau le glaive affilé de son regard.

Après tout, ce gentilhomme abordait ses trente-six ans ; et, bien que les hommes d’âge mûr se piquent de ne compter ni la jeunesse ni la beauté au nombre de leurs armes offensives, l’instinct – plus judicieux – leur rappelle

tout bas l'incontestable valeur de ces agréments extérieurs qui leur échappent.

Le comte, cependant, se désillusionnait peu à peu sur lui-même. Il passait près des femmes, et pas une ne se retournait ; au spectacle, il n'attirait guère les lorgnettes et ne faisait pas naître les roses sur les joues des beautés qu'il honorait de son attention.

Avait-il perdu un talisman ? ou bien ces femmes étaient-elles des marbres ambulants, des glaçons endurcis ?

Olivier se le demandait chaque fois qu'il revenait d'une réception à la cour, d'une première représentation, d'une promenade. « Serait-ce le cas, se disait-il, de m'appliquer le fameux vers :

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier ?

Un soir, M. de Frankallais se sentit troublé comme il rentrait chez lui. Connaissant trop bien les symptômes précurseurs de son indomptable maladie, il engagea son jeune serviteur à passer la nuit près de lui. Il essayait de lui donner quelques avis ; mais comme déjà sa voix était tremblante et ses idées incertaines, Maurice lui dit :

– Que monsieur ne se fatigue pas à parler ! Mlle Françon m'a expliqué tout ce que j'aurais à faire quand il serait souffrant.

« Pauvre Françoise ! » dit le comte. Et il se hâta de se mettre au lit. Le cas pressait, car bientôt il perdit tout sentiment de son être.

Le jeune homme observait l'état du malade avec une sorte de curiosité, tout en cherchant à se rappeler les préceptes de la gouvernante. Pendant la première période, il contint ou ramena les membres agités dans leur position naturelle ; mais quand fut arrivée la phase de rigidité, au lieu d'étudier cet état de quart d'heure en quart d'heure, comme eût fait la dévouée Françon, il disposa toutes choses pour que le malade pût se passer de lui. Il arrangea le combustible, afin que le feu pût durer longtemps sans aucun danger d'incendie. Il étendit sur ce corps presque froid des couvertures légères et un édredon moelleux. Cela fait, il se dit : « Mon cher maître a bien de la tranquillité pour quelques heures ; je puis donc aller me reposer dans la chambre de M^{lle} Françon. Vers le matin, je reviendrai pour voir si la maladie n'a point varié.

« Voyons. qu'est-ce qu'elle m'a donc bien dit pour que je Sache si la présence d'un médecin serait nécessaire ?. Ah ! bien. Il aurait des convulsions, des soubresauts à tout rompre ; mais ça ne peut venir si vite. En attendant, je vais dormir. »

Après avoir ainsi satisfait sa conscience, le jeune garçon se jeta sur le lit, tout habillé, bien persuadé qu'il ne manquerait pas de s'éveiller en temps utile ; mais la jeunesse n'a pas le réveil à commandement. Si elle préserva Maurice de la tentation d'explorer les poches et les tiroirs de ce maître inconscient, – comme l'eût fait un domestique expert, – elle ne lui permit pas de résister à l'accablement bienheureux qui s'empare d'un homme de vingt ans entre minuit et cinq heures du matin.

L'atteinte qu'avait éprouvée Olivier n'avait pas un caractère grave. Vers le matin, il se sentit revivre. Il ouvrit d'abord de grands yeux vagues, cherchant les objets qu'il avait l'habitude de rencontrer en de semblables réveils. Peu à peu, il se retrouva ; il comprit tout ; quelques larmes coulèrent sur ses joues, que sa main, encore inflexible, n'eut pas la faculté d'essuyer.

En attendant la bonne volonté de Maurice, – qui n'entra dans la chambre qu'entre sept et huit heures du matin, – l'ami de Madeleine avait fait de cruelles réflexions : le parent de M^{me} d'Aubépin s'était souvenu, avec chagrin, du temps où il n'avait pas un accès de fièvre, pas un rhume, sans que cette douce créature fût émue, et sans qu'elle lui donnât mille témoignages de son profond attachement

La convalescence fut retardée par la mélancolie, les prévisions, les regrets ; la solitude y joignit l'aggravation de sa monotonie. M. de Frankallais n'avait formé aucune relation d'amitié ; les grands personnages qui, au premier moment, avaient fêté en lui l'un des instruments de leur réussite n'éprouvaient plus, comme au château de R., le besoin d'un compagnon de chasse ; ils n'avaient plus à réclamer l'aide d'un coopérateur intelligent et discret : arrivés qu'ils étaient, ils pouvaient dédaigner les mains qui avaient poussé leur char vers un trône. Ils invitaient encore le comte à leurs soirées, mais ils ne s'apercevaient pas qu'il y manquât.

Ainsi passa tristement l'hiver. Olivier n'osait écrire sa détresse à ces femmes qu'il avait quittées avec une sorte de cynisme, et dont il avait voulu

écarter jusqu'au souvenir, de peur d'entraver les bonnes chances qu'il rêvait au moment de quitter Saint-X***.

Françon, obéissante, ne lui parlait que de ses intérêts matériels, d'une fête, d'un mariage. Il eut la pensée de l'interroger sur d'autres sujets ; mais une sorte d'appréhension le saisissait dès que sa plume en avait tracé les premières syllabes, comme s'il allait provoquer l'anéantissement de ses dernières illusions, ouvrir la tombe à son dernier espoir.

Quelques mois plus tard, il eut beau lutter contre ses souvenirs, le printemps fut plus fort que sa puis sance d'inertie. Dès que, dans les jardins publics, il respira les premières senteurs des violettes, il se vit à la fenêtre de sa chambre de Saint-X***, aspirant les parfums que lui envoyaient chaque matin, à son lever, les plates-bandes de son parterre, pendant la tiède saison d'avril.

Dans les parcs, il évoquait les vallons boisés de Sainte-Procule, ses rochers ensoleillés, où se nichaient une foule de plantes fleuries, nées des graines semées par les vents. Et – malgré l'œil sévère de Madeleine, qui se mêlait à la suavité de ce rêve – un toit de chaume, étoilé par des capillaires et des giroflées, lui apparaissait, et de la porte grande ouverte d'une cabane sortait une péri enfantine, alerte, fine, séduisante et fugitive, bleuâtre feu follet qu'on voudrait suivre jusqu'à l'enfer.

C'en était fait ! la nostalgie du sentiment marchait de front avec la nostalgie du sol natal. Or, la terre que foulent les pieds des malades atteints de cette lassitude immense devient une terre sombre, répulsive, maudite. L'air qu'on y respire est étouffant ; la plus vive lumière y devient terne, comme si elle arrivait tamisée à travers les fils croisés d'un crêpe noir.

« O Paris ! Paris ! disait Olivier, se sentant pris de ce mal implacable. Paris. gouffre avide qui m'as absorbé, rends-moi du moins ce qui me faisait comprendre et supporter la vie ! »

Olivier ne doutait pas qu'il ne dût retrouver intactes toutes les émotions autrefois ressenties. Il voulait oublier les dernières, celles qui lui avaient fait désertier Saint-X***. S'il pensait à Madeleine, il ne voyait plus que son dévouement, son indulgence. Des Lallaud, il ne se rappelait plus que Rose et sa touchante pâleur de jasmin.

S'il n'eût fallu qu'un souhait pour être transporté vers son clocher, le comte n'eût pas retardé d'une heure l'accomplissement de ce désir. « Qu'ai-je à faire ici ? se demandait-il ; je suis trop amant de mon repos pour rien arracher à la faveur. Qu'ai-je en elfet, jusqu'ici, retiré de ses caprices ? »

En analysant son existence depuis qu'il hantait les grands, il n'y trouvait guère que des ennuis ; mais, pour s'envoler, il faut avoir des ailes : Olivier ne sentait que ses entraves. Avant de quitter la place qu'il occupait, il fallait donner sa démission, la motiver par quelque prétexte, rendre au moins des simulacres de comptes. Dès qu'il voulait s'occuper de ces insupportables affaires, le sang lui affluait aux tempes et au cœur ; il avait des défaillances, et, de peur de crises nouvelles, il attendait.

Ces incertitudes le conduisirent jusqu'au milieu de l'été. Il y avait un an que, se sentant léger, et ne regardant pas derrière lui, il avait tourné le dos à son passé ; mais, si changé moralement qu'il se sentit après cette année, il ne se disait pas que des métamorphoses avaient pu se produire aussi parmi les êtres dont il avait tenu longtemps sous sa domination les sentiments et la volonté.

M. de Frankallais, trouvant sa santé affermie et sentant son esprit dispos, prit donc un matin la grande résolution de rompre sa chaîne, et l'exécuta promptement.

XXIX

Ce fut le 15 juillet 1832 que, libre enfin, M. de Frankallais prenait la diligence de Paris à Clermont-Ferrand pour rejoindre sa ville natale. Il éprouvait quelque chose de cette joie que ressent l'écolier quand chaque tour de roue le ramène près de sa mère et de ses jeunes sœurs. Il se croyait allégé de dix années, et sa rêverie, la plus tendre qu'eût jamais caressée son

imagination railleuse, le promenait sous des nuages d'or, parmi des oasis fraîches et verdoyantes.

Il maugréait Paris et souriait à cet Éden qui allait lui rendre sa vie d'émotions charmantes. « La conscience de son autonomie lui reviendrait avec le regard craintif des femmes et la déférence de ses concitoyens. »

Il fallait, dans ce temps-là, soit deux jours et une nuit, soit deux nuits et un jour, pour se rendre de Paris à Saint-X***. Olivier choisit cette dernière combinaison pour bénéficier de la fraîcheur relative d'un plus grand nombre d'heures.

Comme il avait atteint le dernier relai, une idée lui vint : « Il me semblerait agréable, se dit-il, de me promener dans ma chère petite ville avant de rentrer chez moi. Qui sait si je n'arriverais pas à surprendre quelque mystère qu'on n'aurait guère envie de me confier ? J'ai tout à gagner à suivre ce plan : la journée a été brûlante ; la nuit est tiède, la lune éclatante. Je descendrai à pied la dernière colline, et j'aurai tout vu d'un coup d'œil avant de réveiller Marianne et Françon.

Il régla tout avec le conducteur afin que ses bagages fussent laissés au bureau de la compagnie.

Dégagé ainsi de toute préoccupation, débarrassé de ses compagnons de voyage, Olivier se trouva en pleine possession de lui-même.

Il s'arrêta pendant quelques minutes au point culminant de la route, pendant que la voiture s'éloignait au grand trot.

Tout ce qu'il allait revoir se présentait clairement et graduellement à sa mémoire, comme une série de tableaux ravissants ; cependant, quelques points noirs cherchaient à se former sur cet horizon d'opale lumineuse : n'est-ce pas quand on approche du but qu'on est saisi par l'effroi de l'inconnu. toujours menaçant ?

« Si Adèle allait vouloir me punir de mon départ, de la sécheresse de mes lettres ? Non ! J'en serais quitte, d'ailleurs, pour une aimable bouderie ; elle n'en aurait après que plus d'abandon. »

Madeleine il la pressentit, pendant la durée d'un éclair, froide, imposante, sévère ; mais, cette fois encore, d'un mouvement de tête ironique, il écarta le fantôme : « Madeleine, pensa-t-il, a cet orgueil des grandes natures qui inspire la passion du sacrifice. Que peut signifier, dans un cœur comme le

sien, une aventure frivole et, je l'espère bien, demeurée en partie cachée, comme mon roman avec la petite Sandron ? Madeleine sera trop heureuse de me voir revenir, puisque moi-même, après l'avoir presque détestée, secoué par le souvenir, je retrouve quelque chose de mes adorations premières.

Rose sera toujours mélancolique et silencieusement amoureuse à la manière du page de Lara. »

Dans cette contemplation, qui retardait un peu la marche du gentilhomme, car il s'arrêtait pour chercher de l'oeil le toit qui abritait chaque bien-aimée, une seule réflexion le tenait en crainte : puisqu'il voulait reconquérir M^{me} Vallée, comment pourrait-il satisfaire cette fantaisie demeurée à l'état de rêve, ce joli caprice qui allait s'enfiévrer, sans doute, sous le mirage du nimbe azuré qui enveloppe une vierge de quinze à seize ans ?

« Jenny, se disait-il en regardant de loin la chaumière des Sandrine dormir dans le creux du vallon, si mon étoile m'est restée fidèle au zénith de ce bocage, tu seras revenue, gazelle indomptée, glisser sur les mousses de ces fiers rochers ; tu auras jeté loin de toi l'aiguille indigne de ta nature' de nymphe agreste ! Et si Madeleine, après tout. »

A ce moment, un nuage opaque passa sur la lune. « Est-ce une menace ? se demanda le comte ; mais non : c'est l'emblème du mystère qui devra protéger mes rencontres amoureuses. »

Dans cette bienheureuse disposition d'esprit, M. de Frankallais avait atteint les maisons isolées qui se rattachent, par des chemins entourés de haies, à l'un des faubourgs de la ville. Là, pour éviter toute rencontre, il s'engagea dans une allée d'ormes qui, rompue çà et là par des accidents de terrain, longe le circuit des vieux remparts. Il passa près de sa maison : les croisées de la façade donnant sur le jardin étaient complètement closes.

« C'est étrange, se dit-il, il me semble que le vide est écrit sur cette demeure. Je m'y sens absent. Absent, comme si la mort. folie que les présages !... murmura-t-il en essuyant son front humide. Allons, en avant ! »

Un peu plus loin, ce fut le jardin de M^{me} d'Aubépin qu'il aperçut à travers une claire-voie. Il était couvert d'arbustes en fleur qu'Olivier y avait en partie plantés, – des espèces vivaces : rosiers, chèvrefeuille, jasmins, etc.

Cependant une certaine négligence de culture s'y laissait voir. Si les bordures étaient luxuriantes, les corbeilles étaient dégarnies et de maigre apparence : « Pauvre Adèle ! pensa-t-il, on dirait que son entourage porte le cachet de quelque peine secrète. Que rêve-t-elle en ce moment ? Voit-elle qu'une main amie s'avance pour l'aider à repeupler cette solitude aimée de fleurettes et de gazon ? »

A ce moment, le chien de garde qu'on tenait à l'attache jeta un gémissement lugubre. Olivier ne put s'empêcher de penser au *cave canem* des anciens. « Pourtant, se dit-il, je n'arrive pas en ennemi. Au diable ces emblèmes qui viennent à chaque pas taquiner mon bonheur ! »

Il venait de passer l'une des portes de la ville. La lune luttait contre les premières lueurs du jour et n'avait plus que des clartés blafardes. Le silence était complet, sauf quelques gazouillements d'oiseaux et le roulement de quelques voitures lointaines.

Se trouvant dans une rue irrégulière, M. de Frankallais entendit des pas distincts ; mais il ne voyait personne. Comme il voulait échapper à toute rencontre, il se dissimula derrière les matériaux d'une maison en réparation. Il reconnut bientôt que le promeneur matinal, qui était alors en vue, n'était ni plus moins que le jeune Lallaud, celui qu'il avait l'habitude de nommer *son cauchemar* ou sa *bête noire*.

« Mes premières impressions ne sont pas agréables, s'avoua-t-il ; mais le charme d'une ville ne peut agir tant qu'on n'a pas revu *celles* qui la rendent aimable et chère. »

Lorsque le fils de M^{me} Pernelle fut en face du judas qu'avait construit dans les pierres un complaisant hasard, une circonstance frappa Olivier : Cadet tenait à la main un bouquet de roses et de pensées.

« Serait-il amoureux ? » se demanda le comte ; mais un autre coup d'œil lui fit découvrir autour du chapeau de paille de l'adolescent, une large bande de crêpe noir. Ce signe de deuil, que la blouse sombre ne démentait pas, – si elle ne le confirmait, – causa un saisissement à l'observateur occulte ; mais cette émotion était de nature complexe : « La pauvre fleur qu'il avait laissée languissante se serait-elle affaîssée ? » Il ne le voulait pas croire : « La vieillesse tombe plus facilement encore que la langueur, pensa-

t-il, et si la mégère avait passé dans un meilleur monde, on serait assez philosophe pour ne pas s'en désespérer ! »

Cependant il ne se sentait pas tout à fait tranquille, et, pour se délivrer de ce malaise, il se mit à suivre Lallaud. Celui-ci, contre son habitude, marchait d'un pas très-modéré et comme absorbé dans des pensées graves.

M. de Frankallais, qui avait gardé ses pantoufles de voyage, ne communiquait au sol aucun retentissement ; il put donc se tenir à peu de distance de celui dont il surveillait l'itinéraire, sans attirer son attention.

Cadet ne tarda pas à sortir de la ville et prit un sentier qui conduisait au cimetière. Bien qu'il n'eût pas encore regardé derrière lui, Olivier, pour éviter toute surprise, s'assit sur un talus ombragé par des sureaux. De là il pouvait voir si la course du jeune homme aboutirait au champ des morts. Il vit, en effet, Cadet entrer dans l'enceinte et, après un quart d'heure, en sortir les mains vides.

" Hélas se dit Olivier, à qui a-t-il fait l'hommage de ces fleurs ? " Il allait escalader la haie pour que Lallaud ne l'aperçût pas au retour ; mais celui-ci s'éloigna en prenant le chemin des vignes. M. de Frankallais se rendit alors à l'enclos funèbre. La porte en était fermée, et le gardien ne devait sonner l'*Angelus* qu'une heure plus tard ; le mur n'était pas élevé, et le gentilhomme fit, à l'exemple de Cadet, son entrée par escalade.

L'herbe, froissée en plusieurs endroits, lui traça la route ; et, après quelques minutes, il arriva devant un carré entouré de jeunes plantations d'arbustes.

Sur une croix de bois noir, placée en face de lui, à l'extrémité opposée, le comte lut cette simple inscription :

CI-GIT
ROSE LALLAUD,
MORTE A VINGT ANS.

Le comte sentit fléchir ses genoux, et sa vue se troubla. Il longea le carré pour regarder de plus près. Il espérait s'être trompé. il voulait le croire. Il se glissa entre un chèvrefeuille et un seringat jusqu'à l'inscription sépulcrale.

Il avait bien lu !

Au pied de la croix, un fouillis de plantes flétries et de récents bouquets entouraient un objet où les premiers rayons du soleil se reflétaient comme

des lames de vif-argent.

Olivier écarta de ses mains les branches en désordre ; il put distinguer alors une boîte, faite de quatre planches et fermée par un couvercle de verre, qui laissait voir des caractères écrits à la plume. Il se baissa et put lire :

Cette enfant que j'aime toujours,
Où donc est-elle ?
Qu'en as-tu fait de ses beaux jours.
Ame cruelle !

Rien n'est féroce comme l'esprit des gens dont la conscience ne peut nier, mais ne veut pas reconnaître la justice qui les frappe.

M. de Frankallais crut pouvoir repousser les épines du remords, comme il écartait les épines des roses, et prononça tout haut, les lèvres contractées

« M. Cadet Lallaud n'a pas fait de progrès en poésie. »

Ce fut son épitaphe, à lui, son adieu à la pauvre Rose.

Cinq heures du matin approchaient. Le comte eût pu rentrer chez lui pour y dévorer son injure et s'accoutumer à sa douloureuse déception ; mais il avait besoin de mettre sur sa blessure l'appareil d'une émotion plus douce, avant de se trouver aux prises avec la solitude.

La ville était encore déserte. Cadet n'était pas chez lui. Le comte se dirigea vers l'impasse Saint-Gervais. Il verrait, du moins, la chambre où dormait Madeleine. Peut-être les deux ou trois plantes exotiques – témoignage du souvenir qu'elle lui gardait – se montreraient-elles sur les saillies des fenêtres où, par une sollicitude aimable, la jeune femme les aurait placées pour les faire bénéficier de la rosée de la nuit.

Madeleine était rarement matinale. Olivier fut donc étonné de voir les croisées grandes ouvertes. Comme il cherchait à comprendre, la femme Lallaud se dressa dans l'embrasure, – noire, aiguë, décharnée à l'égal d'un spectre.

« J'espère que je fais un mauvais rêve, pensa Olivier, et que je vais m'éveiller à l'hôtel de la Rotonde. Ah ! j'aurais dû ne jamais le quitter, si tout ce qui m'apparaît n'est pas trouble et chimère de mon cerveau malade ! »

Disant cela, il s'esquivait pour échapper au singulier maléfice qui transformait l'image de la brillante M^{me} Vallée en un fantôme hideux de

forme et terrible d'expression.

« Que signifie tout cela ? Que s'est-il donc passé ? » se demandait-il, obligé qu'il était de reconnaître la réalité des faits.

En arrivant chez lui, et avant de chercher le repos, après quarante-huit heures de voyage, il s'étendit sur le canapé du salon et fit comparaître sa gouvernante en titre.

– Françon, dit-il, contez-moi un peu les choses intéressantes de Saint-X*** qui ont eu lieu en mon absence.

– Monsieur, vos vignes avaient un peu gelé à la Bâtisse ; mais, depuis, le temps a été si beau que les choses se sont arrangées.

– Bien. Ensuite ?

– Il vous est né une dizaine de veaux depuis le printemps, et on les a vendus vingt-cinq.

– Pour le moment, je ne tiens pas à savoir ces choses-là, dit M. de Frankallais en interrompant.

– Attendez donc. Monsieur, il a fallu six journées de maçon pour la toiture de la grange ; mais ça, je vous l'ai fait écrire, je crois ?

– Passez à un autre ordre d'idées, reprit Olivier légèrement impatienté.

– Vous me parlez, vous, comme quelqu'un qui vient de Paris, si bien que je ne vous comprends pas du tout.

– Eh bien ! parlez-moi de ma cousine d'Aubépin, par exemple.

– Vous m'aviez dit qu'il ne fallait pas causer des personnes !

– Par lettres, oui ; mais en présence, c'est différent.

– Alors, j'ai à vous dire. – Et M^{lle} Françon sentit ce bien-être qui s'empare de tout individu à qui on retire sa chaîne, de toute langue qu'on délie. – Pour M^{me} d'Aubépin, dit-elle, ça n'est plus une femme : c'est une dévote !. Vous, son cousin, vous ne la reconnaîtriez pas. Elle s'est entichée des *Dames-Violettes* qui demeurent dans l'ancien bâtiment des moines, et toute la journée elle y reste, sans s'occuper de sa pauvre maison ; ça sent le renfermé chez elle, et son jardin est en friche comme un champ de luzerne. Et puis elle porte des costumes si drôles, que la Jeannette s'en moque toute la première. En attendant, elle boit le vin de la cave avec son amoureux, la Jeannette !

– N’avez-vous rien à me dire de quelque autre per— sonne, Françon ? demanda le comte, pressé d’en finir sur le chapitre de sa cousine. N’avez-vous rien à m’apprendre de ces Lallaud, que j’ai eu occasion de voir quelquefois ?

– Ah ! j’en ai de belles ! Mais, monsieur, vous n’avez rien pris encore ! J’en ai honte, de vous faire jeûner comme ça. Elle se levait ; Olivier l’arrêta.

– Rien ne presse. Vous disiez donc que ces Lallaud ?

– Eh bien. encore ! Vous ne vouliez pas qu’on parlât des morts !

– Parlez-en ! il faut bien que je me mette au courant de tout !

– Eh bien ! la mort a pris la pauvre Rose ! C’était grande pitié de la voir se *définir*. On la traînait, dans les derniers temps, dans une voiture à bras ; c’était ce cheti Cadet, qui est toujours assez désœuvré. Après tout, je dois dire que, pour un mauvais sujet, il ne s’est pas trop mal conduit ; mais, au dernier moment, il a fait des extravagances ; jusqu’à venir ici nous dire toutes sortes de bêtises, comme si nous étions cause, la Marianne et moi, du malheur qui lui arrivait ! Et il écrivait sur les murs du jardin et sur la porte ; mais moi, sans savoir ce que c’était, j’effaçais tout à mesure.

Olivier pensait bien qu’elle en avait appris quelque chose d’autre part ; mais il ne se souciait guère d’entendre répéter les vers de son mauvais génie. Il tourna donc les idées de Françoise sur un autre sujet.

– Est-ce qu’on ne parle plus de ce prince qui vint une fois ici ? dit-il, arrivant à son but par le chemin de traverse.

– Oh ! que si, qu’on en parle ! et je vais vous dire. Mais, avant tout, il faut que mon monsieur prenne un bouillon !

Comme l’auteur dramatique tient son public en suspens au moment des plus grands effets, Françon courut à ses fourneaux, laissant son maître dans les serres d’une anxiété poignante ; mais il ne bougea pas : le plus court était encore de la laisser faire.

Françon revint avec son bouillon, et quand elle fut bien convaincue qu’il n’en restait pas une goutte au fond de la tasse, elle reprit son épopée.

– C’est donc pour dire que l’histoire de la Madeleine Vallée et des Lallaud, ça ne fait qu’une histoire. Après la mort de la pauvre Rose, – que Dieu ait son âme ! – la lingère de l’impasse Saint-Gervais prit la mère avec elle, en laissant leur maison à Cadet qui en a, ma foi, loué une partie pour

cent cinquante francs par an. La Madeleine s'était déjà embarrassée de la petite Jenny Sandron, qu'elle a habillée en demoiselle, si bien qu'on disait partout : « Voilà que la belle Madelon a perdu la tête ! »

– Est-ce que ces deux personnes sont encore avec M^{me} Vallée ? dit le comte en soulignant les deux derniers mots, pour donner un avertissement à sa gouvernante.

– Avec M^{me} Vallée ! dit Françon en haussant les épaules. Mais vous ne savez donc pas, monsieur ? Ah ! mais, c'est vrai, toujours parce que vous aviez défendu de vous rien raconter.

– Eh bien ?

– Eh bien ! il y a bien longtemps que la Madeleine a pris la clé des champs !

– Où est-elle allée ?

– Ah !... qui sait ?. Elle aura été trouver son galant !

– Quel galant ? interrompit Frankallais d'une voix mécontente.

– Eh bien ! ce prince que vous dites, M. *Karnigef*, comme on l'appelle.

M. de Frankallais sentit comme une sueur glacée ; ce nom était ce qu'il pouvait entendre de plus désagréable en ce moment.

– Continuez, dit-il. Qu'est-il advenu de la petite Sandron ?

– Oh ! rien de bien fâcheux ! *Mme Vallée*, comme vous dites, a fait arranger la cabane des rochers de Sainte-Procule avant de s'en aller. Elle a laissé son magasin à la petite, avec la Rosalie Boucher, sa pre— mière ouvrière, qui vient tous les jours la conseiller, et la Pernelle Lallaud pour remplacer sa mère à la ville ; une brave femme, je ne dis pas non.

– Et que sait-on de M^{me} Madeleine depuis ce temps-là ?

– Rien de rien ! sauf que, de temps en temps, la Pernelle reçoit des lettres avec bien des cachets ; et beaucoup de monde dit comme ça qu'il y a dedans de bons billets de banque.

La narratrice eût prolongé longtemps le chapitre des *on dit* ; mais M. de Frankallais était à bout de forces et s'aperçut enfin qu'il avait à réparer ses fatigues. Il se mit au lit, pour dormir ou réfléchir, et ne se leva qu'à la fraîcheur, pour dîner et pour faire après une visite à sa cousine d'Aubépin.

Françon avait dit la vérité par à peu près, en ce qui concernait Madeleine. Quand cette dernière avait été bien convaincue de l'abandon d'Olivier, tant

par son éloignement de Saint-X*** que par l'absence de lettres pendant six mois, elle s'était crue libre de tout engagement. Un jour elle avait pris à part la veuve Lallaud et lui avait dit :

« Vous avez perdu votre fille ; je veux vous en rendre une, celle-là même que j'avais adoptée. Je vais donner à Jenny Sandron tout ce que je possède ici : magasin, mobilier, avec ce que vous trouverez dans ma caisse le jour de mon départ, quelque chose comme de mille à douze cents francs.

Quant à vous, madame, je vous autorise à profiter de mon bail, à la seule condition de donner à cette enfant des soins et des conseils de mère, et de la préserver des tentations que devra lui susciter sa rare beauté. De plus, comme vous soignerez sa maison et que vous surveillerez son commerce, vous recevrez pour cela cent francs par mois dont vous ne devrez compte à personne. Tous ces dons seront assurés par un acte notarié. »

Elle avait ajouté :

– Si un jour votre fils aimait Jenny et qu'elle répondit à ses sentiments, consentez à leur mariage. Une dot sera consignée chez Me Paray, notaire, avec l'acte de donation de ma maison de commerce.

– Bonne sainte Procule ! s'écria la Pernelle : vous allez donc nous quitter ?

– Dans huit jours, ma bonne voisine.

– Vous ne reviendrez pas de longtemps ?

– Probablement jamais ! Mais je veillerai sur vous tous, si loin que je sois, et vous recevrez votre rente par les banques de Paris.

Elle fit venir aussi Cadet :

– Aimez Jenny, mon enfant, lui dit-elle, comme vous avez aimé votre sœur. Je mets sa bonne renommée sous votre garde.

Cadet releva la tête d'un air superbe.

– Oh ! soyez bien tranquille ! Je la préserverai des malices du Serpent !

– Dans quelques années, Cadet, reprit-elle, si vous travaillez consciencieusement avec M. Pradelles, que je vous ai donné pour maître, je vous ferai suivre, à Paris, les cours, professionnels ou autres, qui seront le plus dans vos goûts, et je me chargerai de votre sort.

Cadet l'interrompit et lui dit :

– On voit bien que vous serez princesse.

Madeleine sourit et ne répondit pas.

Jenny fut appelée à son tour. Elle fit des promesses de déférence vis-à-vis de la veuve du sergent, et d'amitié pour Cadet, dont elle écouterait les conseils en tout ce qui toucherait à sa bonne conduite.

M^{me} Vallée n'avait rien trouvé de plus sur, pour la moralité des deux engagés, que de mettre ainsi l'honneur de la jeune fille sous la protection d'un étourdi qui devenait de plus en plus un bon et loyal jeune homme. Les étourderies de Cadet, d'ailleurs, n'avaient jamais penché vers les mauvaises mœurs : le voisinage de Madeleine, l'exaltation poétique où le plongeait la contemplation du beau, l'avaient préservé des basses tentations de la débauche. S'il y avait en lui du Lucifer, on y eût en vain cherché le pronostic d'un Falstaff.

– Maintenant, mes enfants, avait dit M^{me} Vallée en serrant dans ses mains leurs mains unies, quoi que vous puissiez entendre dire ici, soyez bien assurés que je vivrai toujours de manière à mériter votre affection et votre estime.

Elle était partie, laissant, par le plus absolu silence, les habitants de Saint-X*** se morfondre en suppositions et en inventions qui eussent pu défrayer dix romans.

XXX

L'arrivée de M. de Frankallais était déjà connue, et, naturellement, sa cousine devait l'attendre. « Là, du moins, pensait-il, la sympathie m'est assurée. Adèle me sera d'autant plus bienveillante qu'elle n'aura plus à scruter mes sentiments pour Madeleine. Si je n'ai mes heures émouvantes d'autrefois, j'aurai cette volupté somnolente des affections occultes qui se

laissent deviner, ce charme piquant où l'amour peureux se trahit à travers les voiles transparents d'une chaste amitié. »

Il était à la porte, il sonnait, lorsque la *Jeannette* se trouva devant lui. Elle ouvrait déjà l'entrée du parterre que la cloche retentissait encore dans le couloir.

– Eh ! bonjour, monsieur Olivier ! dit gaîment la jeune fille, saluant dans le comte ses gratifications de quelques pièces de cent sous.

– Bonjour, Jeannette ! répondit-il sur le même ton ; où est ta maîtresse ?

– Ah ben ! elle est pas si empressée que vous. Elle est aux Moines, pour la prière du soir.

– C'est donc bien vrai qu'elle est dévote comme ça ?

– Ah ! m'en parlez pas ! elle ne fait que manger le bon Dieu et tous les saints du paradis !

– Est-ce qu'elle me savait ici ?

– Pardienne, si elle le savait ! puisque la Marianne me l'avait dit.

– Et pourtant, elle ne m'a pas attendu !

– Si elle avait affaire avec son confesseur, ça passe avant tout.

– Ah ! c'est ainsi qu'ont tourné les choses. dit le comte réfléchissant.

– Tenez, monsieur Olivier, ces femmes qui n'ont rien à faire, faut que ça s'occupe. Eh ! ma fine, vous n'y étiez pas. fallait ben quéque chose pour la distraire !

– Et. cette grande dévotion lui est venue. tout d'un coup ?

– D'abord, quand elle est revenue de Bordeaux, elle n'était déjà plus la même. Quand vous veniez la voir, elle était contente ; mais, après, elle pleurait. elle pleurait. elle pleurait ! Et moi, pour savoir, je lui disais :

« M. Olivier est un bon parent. » Sans dire non, elle paraissait toute triste. Le jour où vous êtes parti, elle parla plus clair ; elle me dit :

« Tu vois comme mon cousin tient à sa famille. La meilleure parenté, mon enfant, c'est le bon Dieu ! »

– Et depuis, que fait-elle ? En quoi est-elle si changée ?

Jeannette répéta à peu près ce qu'avait dit Mlle Françon. Elle ajouta :

« Nous faisons carême toute l'année ; il faut se confesser pour les Quatre-Temps, en plus de Pâques et de la Noël. Notre pauvre maison n'est pas même entretenue. Si elle faisait gagner cent sous au maçon ou au plâtrier,

elle aurait peur de faire tort « à ses *œuvres*, » et vous verrez comme elle *s'attifaille* drôlement !

– Est-ce que ma cousine ne va pas bientôt rentrer ? demanda le comte, qui souffrait toujours de la façon familière avec laquelle « ces demoiselles de service » critiquaient sa parente.

– Ah ! j'en sais rien ; ça dépendra des *ora per nobis*, des *adore les mus*, et de tout ce qu'on peut chanter dans les bénédictions.

Olivier se laissait distraire. Jeannette lui avait toujours plu.

– Chère fille, vous êtes forte en latin, dit-il en riant.

– C'est vrai ? Ah ! je ne savais pas. Après tout, ça ne m'a guère coûté ; mais, à force de l'entendre répéter à l'église.

« Que la nature humaine accepte facilement un éloge ! pensa le gentilhomme. Je suis sûr qu'on persuaderait au roi-citoyen qu'il dépasse, en génie et en renommée, Philippe-Auguste et Charlemagne ! »

– Pourquoi donc que vous me regardez comme ça dans le blanc des yeux ? demanda la soubrette avec coquetterie.

– Tu sais bien que c'est mon habitude, , quand ta maîtresse m'en laisse le temps.

– Je dis pas non ; mais c'est plus souvent son tour que le mien.

– Ah ! dame, tu n'es pas ma cousine !

– Voyons donc, monsieur Olivier, est-ce que nous n'avons pas déjà assez parlé d'elle ?

– Parlons d'autre chose ! dit le comte.

Vers neuf heures et demie, M^{me} d'Aubépin rentra.

– Comment ! Olivier, vous m'avez attendue jusqu'à cette heure où tout Saint-X*** va se coucher ?

– Aurais-je pu dormir sans vous avoir offert mes .hommages ?

Elle rougit avec tant d'avantage, que le comte la trouva ravissante dans ce costume de *Dame-Violette*, que Jeannette venait de classer parmi les accoutrements ridicules.

– Vous ne me rassurez pas, reprit M. de Frankallais. Ai-je eu tort de céder à mon impatience ?

– Hélas ! mon cher cousin, dit-elle en baissant les yeux, il faut bien se soumettre aux usages du pays qu'on habite.

– Mais, Adèle, dans ce que je fais, il n’y a rien de nouveau ; rappelez-vous.

– Oh ! reprit-elle en levant vers le ciel des yeux pleins de componction, un an marque son passage dans une âme, et la lumière de la grâce éclaire bien des sentiers dont on n’avait pas compris les périls.

– Je ne mettrai pas un an à vous comprendre, moi, dit-il, blessé au vif, et je ne lutterai pas contre l’influence qui vous dirige. Réglez mon sort ! combien de fois me sera-t-il permis de vous rendre visite dans une semaine, dans un mois ?

– Je reçois le mardi, pour l’œuvre des Missions ; mais je suis libre vers quatre heures. Vous me trouverez toujours après.

– Autant vaudrait, pour moi, reprendre le chemin de ce Paris où je m’ennuyais si fort sans vous, dit Olivier, espérant, par cette menace, reconquérir quelque chose de son ancien ascendant.

– Il en sera de vos résolutions ce que Dieu décidera ; puissent-elles vous conduire à votre salut, et non à votre perte !

Olivier était consterné. Durant cette conversation, qui continua sur le même ton pendant trois quarts d’heure, il examinait ce visage, gracieux encore, mais qui avait contracté une sorte de rigidité anormale. Un seul sujet intéressait cette jeune femme : le mérite des prédicateurs ; le programme des fêtes de l’église ; les cérémonies de la chapelle des *Dames-Violettes* ; les neuvaines, les reliques, les objets bénis, tenaient aussi grande place dans cette causerie intime du retour.

Tout en devisant, elle entraînait l’un dans l’autre des calices de pieds-d’alouettes, et les arrondissait en couronne. Ce travail devait avoir l’honneur d’orner le saint-sacrement à la bénédiction prochaine.

Après avoir demandé à son cousin « quelle messe il entendrait le lendemain, » question qui resta sans réponse, elle sortit de son aumônière deux bourses destinées à recueillir, l’une des offrandes pour les pauvres de M. le curé, l’autre pour les œuvres pies du directeur de la confrérie de l’ancien couvent des Moines.

Le comte, toujours révérencieux envers les pratiques extérieures de la foi, se démunait de deux pièces de vingt francs qui lui valurent le seul sourire sympathique dont il fut gratifié pendant cette entrevue.

En se retirant, M. de Frankallais résumait ainsi ses impressions :

« Plus rien de celle que j'ai connue. Plus rien de cette charmante intimité que je préférais peut-être à tous les amours. Tout m'abandonne et me manque à la fois !

Oh ! les femmes, les femmes ! La plus héroïque, comme la plus craintive, cède au besoin de consolation dès qu'on fait un pas loin d'elle, dès qu'on accomplit un acte de liberté ! Adèle n'est plus que le fantôme d'elle-même, une ombre. rien ! »

Il l'accusait de l'avoir trompé sur sa véritable nature « qu'il avait crue si constante ! » – sans paraître se douter qu'il eût une part dans cette transformation.

Déçu dans tout ce qui tenait à ses affections, le comte trouvait une désillusion, aussi, dans la physionomie générale de ce pays où il était né. Rien ne relevait à ses yeux la dépréciation que subissait la cité mesquine par la comparaison avec la grande capitale. Déjà il se surprenait à regretter les arts, les constructions monumentales, les vastes promenades éblouissantes de variété.

Les visages des habitants de Saint-X*** lui paraissaient peu accueillants. Les jeunes républicains, assez nombreux dans la ville, lui pardonnaient difficilement de les avoir conduits, au nom de la liberté, dans la trappe d'une monarchie.

La seule apparition qui eût pu reposer et charmer les regards d'Olivier, la poétique Jenny Sandron, ne se montrait jamais sans être flanquée de M^{me} Penele. Et, dès qu'il provoquait en passant un échange de regards avec cette enfant, c'était la veuve implacable qui le transperçait des rayonnements de son immortelle colère.

Ou bien c'était Cadet qui surveillait, soit de près, soit à distance, les promenades de sa sœur adoptive.

Cadet ! Oh ! c'était toujours ce terrible vengeur qui lui rendait amer le théâtre d'une existence longtemps favorisée. Le malheureux quatrain du cimetière, dont le comte avait cru faire justice par une réflexion sarcastique, lui revenait sans cesse à l'esprit ; il le redisait comme s'il y eût été contraint par un pouvoir plus fort que sa volonté.

Cette obsession devint plus irritante lorsqu'il découvrit que l'apostrophe en vers, à son adresse, avait acquis une sorte de popularité parmi les jeunes ouvriers. On ne se gênait guère, soit pour la réciter en passant près de lui, soit pour la chanter, chacun sur l'air qui lui venait en tête à l'instant même, et qui s'y adaptait tant bien que mal. Souvent elle lui arrivait par phrases détachées, par un seul mot qu'il savait trop comprendre.

Ici il lisait : « Qu'en as-tu fait de ses beaux jours ? » Plus loin : « Ame cruelle ! »

Ces mots accusateurs se rencontraient écrits sur le sable des allées, tracés à la craie sur les contrevents, au charbon sur les marges blanches des affiches. C'était la scie imposée quelquefois, à Paris, à certaines célébrités impopulaires.

Le jeune Lallaud qui, si souvent, lui croisait le chemin et se trouvait à chaque instant sur son passage,

– Cadet, son remords incarné, – ne trouvait pas de voix pour proférer les paroles de son élégie : il était trop douloureusement ému ; mais elle était incrustée à demeure dans ses yeux chargés de malédiction.

Comment éviter cette poursuite, ce tourment de piqures aiguës et répétées ? Se plaindre quand il n'était pas nommé, c'eût été se désigner comme l'*âme cruelle*.

Certes, passant pour être bien en cour, il pouvait faire retirer ce quatrain de la tombe de Rose l'autorité compétente ne lui eût rien refusé. Il en eut la tentation ; mais il pensa qu'il en serait peut-être comme de ces livres à l'index, qui obtiennent de merveilleuses réclames du seul fait de leur prohibition.

Ainsi tout était mort, indifférent ou acerbe pour ce gentilhomme, autrefois l'hôte le plus brillant de cette petite ville de Saint-X***. Il avait perdu jusqu'à cette crainte instinctive qu'il lui était donné d'inspirer alors, et qui témoignait de son importance.

Bornas lui-même ne subissait plus son influence. A leur première rencontre, l'avocat n'avait montré ni trouble, ni colère, nul désir d'un retour vers le passé.

M. de Frankallais voyait tous les objets à travers les brumes de son âme. Beaucoup de plantes de son jardin lui avaient été données par sa cousine ; il

avait fait des bouquets pour Madeleine avec le produit de ces arbustes, qui lui paraissaient n'avoir désormais aucune raison de fleurir. L'ombre tant aimée de ses appartements où, paresseusement, il reposait alors que juillet brûlait les blés, lui semblait morne et glacée. Les rues qu'il traversait, comme les sentiers de la campagne, ne pouvaient plus le conduire vers un but aimé.

Deux fois il parvint à rencontrer les yeux de Jenny Sandron, – doux et frais comme des myosotis ; – mais ils n'avaient exprimé ni affection ni terreur. Force lui était donc de confesser qu'il avait décidément perdu jusqu'aux effluves de son regard.

Après quelques tentatives, toujours vaines, pour ramener Adèle, – la plus sincèrement aimée de toutes les femmes qui l'avaient fait rêver, – le comte sentit qu'à tout jamais Saint-X*** serait pour lui un lieu de désespérance, une sorte de purgatoire, torturé par les visions du bonheur perdu.

Les *sommités* étrangères à la ville, qu'avait envoyées là le gouvernement de juillet, lui ouvraient bien leurs salons à deux battants ; mais les quelques femmes officielles qui trônaient alors dans la petite ville ne pouvaient faire reflourir le champ semé de sel où s'étaient desséchées, une à une, les illusions de ce désenchanté.

La *sous-préfette* était toute gonflée d'orgueil de la position que son mari avait conquise pour bons offices rendus en parcourant la France, en qualité de commis-voyageur. La *dame* du président avait la cinquantaine. L'épouse du *parquet* était encore dans sa lune de miel. Et le malheureux Olivier, averti par les dures leçons de l'expérience, n'osait plus se risquer à l'attaque de positions fortifiées à ce point.

« Paris ! Paris ! » lui murmura un matin à l'oreille une de ces voix qui se font entendre dans le demi-sommeil. « Oui, Paris, se dit-il lorsqu'il fut tout à fait éveillé. Paris. c'est-à-dire l'oubli dans le tumulte. l'incognito dans la mêlée. l'absence de ces pygmées aux griffes incisives, qui mordent aux jarrets, ne pouvant atteindre le front.

« Essayons encore de Paris !

« A Paris, on ne connaît pas vos tourments, on ne sait rien de vos défaites ; l'orgueil se soustrait à la pitié et peut demeurer intact dans un cœur écrasé de souffrance ! »

XXXI

L'homme obligé de chercher son refuge dans le lieu que la nostalgie lui avait fait abandonner doit être réputé malheureux entre tous les hommes : tel était le comte de Frankallais lorsque, sur la foi des avantages négatifs qu'il venait d'énumérer, ce gentilhomme reprit la diligence, marchant en sens inverse de tout ce qui lui avait semblé le bonheur un mois plus tôt.

Il portait sur les accidents de la route un regard atone et désintéressé, lorsqu'il n'était pas endormi ou assoupi dans son indifférence. Il lui était égal d'arriver plus tôt ou plus tard. Il eût accepté d'être mené ainsi jusqu'à la tombe.

En arrivant à Paris, – et ne voulant pas reprendre ses conditions premières, – il chargea le hasard de lui chercher un gîte, sauf à voir plus tard.

Il accepta donc la première adresse que lui proposa l'un des commissionnaires chargés de faire l'article pour les hôtels.

Sa chance – il en avait donc encore un peu ? – le fit tomber dans une de ces pensions, dites « de famille, » qui ne mentait pas trop à son titre. On y tenait appartement meublé et table d'hôte.

Cette maison touchait à la place Royale : c'est dire que « l'*hôtel de la Province* » étalait sa philanthropie en plein marais.

M. de Frankallais mangeait dans sa chambre. Il ne frayait avec aucun des pensionnaires de M^{me} Berthaud, ce qui lui valut le renom d '*aristocrate* de haut titre. L'hôtesse ne lui en sut pas mauvais gré : le mot de comte sonnait doux à son oreille au milieu de sa clientèle plébéienne.

A peine installé, M. de Frankallais eut avec M^{me} Berthaud, qu'il avait fait appeler, le colloque suivant :

– Madame, je suis d’une santé très-faible, qui m’oblige à quelques précautions.

– Monsieur le comte, s’était hâté de dire l’hôtesse, je suis la mère de tous mes clients ; vous n’avez qu’à exprimer un désir, il sera satisfait ; j’irai même au devant de vos vœux, cherchant à deviner.

– Je ne réclame pas tant, dit froidement Olivier, pour couper court à cet excès de zèle. Je vous prie seulement, si le cas arrivait que je n’eusse pas sonné avant midi, de faire monter dans ma chambre et d’envoyer chercher un médecin, si j’en avais besoin.

– Oh ! monsieur, j’irais moi-même.

Le comte n’ayant pas répondu, M^{me} Berthaud comprit qu’il voulait être seul et s’esquiva sans bruit.

Comme on le voit, si M. de Frankallais n’aimait plus la vie, il n’était pas pressé de mourir.

M^{me} Berthaud était une excellente femme. Elle se promit d’entourer de sollicitude ce « *grand seigneur beau et triste* » que la Providence lui envoyait, dans le double but de faciliter ses petites affaires et de lui donner l’occasion d’exercer la charité chrétienne.

Le comte sortait dès le matin. Il marchait lentement, et s’asseyait souvent ; cela durait toute la journée. Il voyait passer les jeunes bonnes au Jardin-des-Plantes, les grisettes au Luxembourg, les femmes du monde aux Tuileries ; mais c’était à peine s’il leur accordait un regard. Son cœur était mort, son imagination éteinte. Il différait peu d’un cadavre que le cercueil eut rejeté parmi les vivants, sans pouvoir lui rendre les aspirations de la vie. Lui-même provoquait cet anéantissement du sentiment et de la pensée. Ne pas souffrir était le seul désir de ce cœur si longtemps voué aux affections multiples.

Mais la nature se refuse à l’annihilation complète de nos facultés constitutives. Nous ne pouvons empêcher tout à fait notre esprit de comprendre, notre âme de sentir. De même que, sur un arbre arraché à la terre, un reste de sève fait apparaître des branches feuillues, frêles et d’un vert tendre : la force morale, dont l’être humain est doué, cherche à le ranimer, si éteint et si glacé qu’il se croie.

Quand vinrent les derniers jours d'octobre, en foulant les feuilles tombées, au souffle d'une brise tiède et caressante, Olivier ne pouvait plus contenir les mouvements de la sensibilité douloureuse qui l'envahissait.

Dans cette phase nouvelle, la gaîté d'autrui le faisait soupirer ; il enviait le plus infime des êtres s'il pouvait lui supposer une passion, un désir ; un enfant que ramenait à la maison son père, fût-ce en jurant et grondant, lui faisait éprouver une sorte de souffrance qui tenait de la jalousie.

Un soir, entre autres, il lui sembla que tout conspirait contre son repos. En passant près d'un jardin, un coup d'œil, jeté machinalement à travers la grille, lui avait montré, au clair de la lune, assis sous un saule pleureur, un jeune homme et une jeune fille : – deux fiancés, sans doute, qui causaient bas et de près. – Des larmes arrivèrent à ses paupières arides.

Un peu plus loin, un jeune mari, homme du peuple, d'une forme assez rude, soutenait de son bras robuste une femme, belle et gracieuse, qui avait trop longtemps marché. L'un et l'autre riaient de cette fatigue, suite d'une journée de plaisirs exceptionnels. Ils se réjouissaient du repos qu'ils allaient trouver dans leur famille, avec la bonne réception des parents et des amis.

« Moi seul, se disait Olivier, je ne connais plus ni l'affection, ni la joie. O solitude ! tu vas achever le travail de la douleur ! »

Un jour, soit instinct, soit hasard, sa course errante le conduisit près de la maison d'un ancien commerçant de Saint-X***, qui avait prospéré et qui, en abandonnant les affaires, était venu dépenser à Paris ses vingt mille livres de rente.

Cet homme – il se nommait Marly – habitait, avec sa famille, une jolie maisonnette à lui, tout près du parc Monceau qui alors était vraiment un parc.

« J'en fais mon jardin, » disait-il avec une naïve jubilation.

Au risque d'être navré de leur bonheur, pensa M. de Frankallais, il faut que je voie l'intérieur de ces gens-là. Ils m'ont souvent invité à leurs dîners, à leurs fêtes. J'ai toujours redouté l'emploi du temps qui peut se borner à bâiller ; mais, aujourd'hui, l'ennui ne saurait m'effrayer.

Je ressens le transport bizarre d'un homme ivre qui crie : « Du vin ! » Je me sens pris de la fantaisie d'un fou qui enserre son cou avec la chaîne attachée au bout de son bras.

« J'ai souffert de voir la paix, le plaisir, la joie, l'amour ; je veux me trouver encore avec des heureux : il faut que je me donne la satiété de cette contemplation ! »

Arrivé à l'entrée, il hésita : ce qu'il allait faire était si contraire à ses habitudes !. Mais un pas s'avavançait vers lui, suivant une allée qui partait du perron. On touchait à la porte ; on allait le surprendre. Il sonna.

Le comte fut reçu à bras ouverts, comme toute per— sonne de l'aristocratie, qui ne se refuse plus à fréquenter ceux qui voulurent bien, à un moment donné, se regarder comme ses inférieurs.

On lui présenta, un à un, tous les membres de la famille : un grand jeune homme qui faisait son droit, deux gamins qui étaient en sortie de collège.

La plus intéressante présentation fut celle de la fille aînée, mariée depuis deux ans, et qui nourrissait un bel enfant tout blanc, tout rose, les jambes et les bras nus, fermes comme le marbre, avec des fossettes sur les joues et aux coudes.

La jeune mère était jolie, blonde, souriante ; mais c'était surtout son expression radieuse qui l'embellissait. Instinctivement fière de sa maternité, à contempler son enfant, elle réunissait dans son âme plus de contentement que les conquérants *avant la revanche*, et les rois *qui gouvernent seuls*.

Elle ne se leva pas ; mais, montrant cette sorte d'amour qui, de ses genoux, grimpait à son corsage, comme pour livrer un assaut, elle dit à Olivier, avec la confiante bonhomie que l'histoire prête au Béarnais Henri IV :

– Monsieur, si vous êtes père, vous excuserez mon impolitesse.

Le comte se souvint du Frankallais d'autrefois, et répondit par des paroles charmantes et des allusions plus aimables encore ; mais il ne releva pas la supposition qui avait trait à la paternité.

La famille n'était pas seule. La plus jeune fille avait invité ses amies de pension : des enfants entre dix et quatorze ans. On dansa d'abord, puis on se mit aux jeux innocents, genre d'amusement qui eût amené autrefois un sourire sur les lèvres dédaigneuses du comte Olivier.

Il s'y était prêté ; mais il ne faisait aucune dépense d'esprit. Étonné de pouvoir s'intéresser à quelque chose, il écoutait, et il observait.

M. de Frankallais se trouvait, par cette distraction, ramené aux plus beaux jours de son adolescence. Il se voyait faisant donner des gages à sa cousine Adèle pour qu'elle les rachetât en chantant une romance ou en lui accordant un baiser.

On épuisa une foule de jeux, souvent mal réussis, à travers les éclats de joie et la pétulance de cette réunion juvénile.

On en vint aux pénitences : on condamna à la sellette ; on ordonna des confidences ; il fallut réciter des vers. Arrivé à la fin, sur la demande : « Qu'ordonnez-vous au gage touché ? » M^{lle} Marly fut condamnée par l'une de ses compagnes à faire, à chaque personne formant le cercle, la question suivante : « Que feriez-vous si vous recommenciez à vivre ? »

Les réponses furent assez variées : des vacances mieux employées, des pensionnats substitués à ceux qu'on avait expérimentés. Une jeune fille dit : « Si je recommençais à vivre, j'apprendrais le grec et le latin. » Une autre – naïveté triste et touchante – déclara « qu'elle ne permettrait plus à son père de se remarier. »

Quand ce fut le tour de M. de Frankallais, il assura « qu'il userait bien plus souvent qu'il ne l'avait fait de la permission de passer la soirée chez M^{me} Marly. »

On se sépara enchantés les uns des autres.

En sortant de cette réunion, le comte éprouvait un besoin de rentrer en lui-même qui le surprenait, habitué qu'il était à craindre les réminiscences de son for intérieur.

« On dirait, pensait-il, que je veux renaître ! Mon cœur se gonfle et s'attendrit comme s'il attendait quelque chose. Mais quoi ? n'ai-je pas brisé avec tout ce qui donnait du prix à ma vie ? Non, l'imprévu n'a pour moi rien en réserve. De tout j'ai usé. abusé peut-être ? »

Ce *peut-être* résonna en lui comme une parole immense, pleine de révélations.

Absorbé dans ses pensées, il oubliait de prendre une voiture, bien qu'il eût à parcourir un assez long trajet pour se rendre à son hôtel. La lune était voilée ; mais il y avait dans l'air une clarté diffuse, et le temps était doux.

M. de Frankallais, après une traversée de hasard, rencontra les quais et les suivit. Il sondait son passé, et le *peut-être* prononcé par lui tout à l'heure

prenait un sens plus distinct : il lui venait des doutes sur l'emploi qu'il avait fait de l'existence.

De déduction en induction, et *vice versa*, il en vint à se rappeler cette question proposée par une adolescente de treize ans, et qui lui avait fourni l'occasion d'une politesse banale. Cette fois, la prenant plus au sérieux, il se demanda :

« Que ferais-je donc, si j'avais à recommencer la vie ? »

A ce moment il se trouvait près du Pont-Neuf, et sentant comme une forte pression vers les tempes, il voulut se reposer pendant quelques minutes ; il alla s'asseoir sur l'un des bancs placés dans le terre-plein où s'élève la statue d'Henri IV. Il y était seul.

La souffrance qu'il éprouvait à la tête ne gênait nullement sa pensée ; il jouissait, au contraire, d'une étrange lucidité de mémoire et d'une certitude de jugement qui lui faisaient percevoir les rapports exacts des effets et des causes. Il se surprenait appréciant les choses passées d'après une donnée toute nouvelle.

Revenant donc à la question qui l'occupait, il se dit : « Si je recommençais la vie, j'épouserais ma cousine d'Aubépin ; je marierais Madeleine à. non, pas à ce prince tartare. » Et il passa la main sur son front, comme pour écarter une image importune.

Il reprit :

« Je marierais Madeleine à Bornas, et j'aurais en eux deux amis bien sincères.

Je doterais Rose Lallaud qui vivrait sans doute encore, si je n'avais jamais troublé sa modeste existence ; je la marierais à quelque ouvrier d'une profession distinguée : un mécanicien, un ébéniste.

Quant à Jenny Sandron. Eh bien ! oui, 'si Cadet lui plaisait. elle adoucissait peut-être son humeur batailleuse !.

Ainsi j'aurais fait des heureux, moi compris. et je ne serais pas seul !

Si je l'ai mérité, soit ! » dit-il avec la pleine conscience des mots qu'il proférait.

Après cet aveu, fait sous l'immense amplitude du ciel, au murmure de l'eau frissonnante, Olivier se trouva soulagé du poids qui, depuis son voyage à Saint-X***, avait tenu captives ses plus précieuses facultés.

Échappant au sophisme de l'orgueil, aux attaches de l'égoïsme, il trouvait enfin les voies de la vérité et de la sympathie ; il semblait qu'il eût fait avec tous les êtres créés la grande réconciliation qui nous remet dans l'ordre et donne, avec la paix, la joie immense de se sentir à sa place dans l'harmonie universelle.

Cette satisfaction – la pleine possession de son être moral – l'empêchait de s'apercevoir qu'à l'inverse, le côté physique avait fléchi. Il dut le remarquer lorsque, voulant continuer sa route, ses jambes se trouvèrent lourdes et presque paralysées. Il put cependant reprendre d'un pas chancelant le chemin de l'hôtel de la Province.

Un peu de fièvre, produite par la surexcitation de l'esprit, lui donnait par moment une force factice. Il s'ensuivait un peu de délire, ce qui le sauvait de toute inquiétude sur son état et lui cachait la possibilité des accidents qui le menaçaient.

Des visions d'enfants rosés, de fillettes frêles et suaves comme des églantines, telles qu'il en avait vu chez M. Marly, semblaient voltiger sur son chemin. « le me sens presque heureux ! » pensait-il ; mais la réaction de ces réflexions apaisantes ne se fit pas attendre :

« Se pourrait-il vraiment qu'ayant forfait aux vraies lois de la vie, je pusse reprendre la voie normale et réparer mes désastres ? se demandait-il.

« Adèle est libre encore, » avait-il murmuré ; mais il fut obligé de se souvenir qu'Adèle n'avait presque plus rien de ce charme qui l'avait attaché à elle depuis ses plus jeunes ans. Il ne put se cacher qu'elle était tombée, à ne pas s'en relever, sous cette domination insinuante, persévérante, indestructible pour qui l'a subie, qui a créé le *béguinage* en Espagne et le *sigisbéisme* en Italie.

Une force intérieure l'obligeait à dire : « J'aurais pu la préserver ! »

Au moment où il allait quitter le pont solitaire, une calèche passa. Le cocher maintenait les chevaux au pas, ayant ordre sans doute de promener les voyageurs, plutôt que de les faire arriver promptement.

La voiture était découverte ; mais une masse de riches fourrures préservait de la fraîcheur de la nuit les élégants propriétaires de l'équipage. Ils étaient deux : un homme de haute taille, coiffé d'une toque russe ; une

femme dont l'attitude et la pose de tête éveillèrent mille souvenirs dans le cœur du comte de Frankallais.

Était-ce bien Madeleine ?

Il n'en douta pas. Et toutes les furies entrèrent en même temps dans son âme si paisible un moment plus tôt.

« Ah ! princesse Kernicheff, dit-il à haute voix, vous ne faites pas grâce ! Vous venez me rappeler que tout doit aboutir à sa conséquence.

Allons !. l'expiation commence. Où la fuir ? »

Un frisson glacé fit blémir son visage.

La calèche avait disparu depuis dix minutes, et le comte était encore debout, immobile. Il retomba sur un banc, et les visions reparurent ; mais ce n'étaient plus les enfants roses et les suaves fillettes : tout fantôme créé par son imagination prenait des aspects lugubres.

Rose Lallaud s'enfonçait entre deux eaux, comme Ophélie ; et, sur la berge, Cadet – toujours moqueur – lui envoyait ses imprécations en grimaçant.

Jenny Sandron – transformée en Willis – l'agitait par des agaceries endiablées. l'enlaçait par des caresses mortelles. La respiration lui manquait, et il ne pouvait crier.

Enfin, secouant la torpeur, il put reprendre sa pénible course.

Le comte arriva à son hôtel entre une et deux heures du matin. M^{me} Berthaud l'attendait, en compagnie d'un M. Gillet, – son pensionnaire perpétuel, – qui passait pour son ami de cœur et qui, probablement, ce soir-là, avait quelque chose à se faire pardonner.

– Monsieur le comte va nous mettre d'accord, dit l'hôtesse en voyant Olivier. Parlez le premier, monsieur Gillet ?

– Eh bien ! répondit l'interpellé, je répète l'axiome : « A quiconque a beaucoup aimé, beaucoup de péchés seront remis ! »

– Et moi, je dirai toujours, reprit la dame, qu'on a mal interprété l'Évangile, et que *beaucoup aimer* ne veut pas dire – comme les hommes l'entendent – qu'il faut aimer beaucoup de personnes, mais beaucoup aimer une seule personne.

– Je crois, madame, que votre interprétation est la vraie, répondit le comte avec mélancolie.

Le domestique de garde ayant pris un flambeau et la clé de M. de Frankallais, ce dernier le suivit et entra dans sa chambre.

– Je ne lui ai jamais vu l'air si aimable, dit M^{me} Berthaud à son compagnon de veillée ; mais ne trouvez-vous pas qu'il est tout défait ?

– Ah ! vous voilà bien ! dit l'ami, prenant une revanche. Toujours inquiète, toujours émue pour vos charmants, vos chers pensionnaires. Vous n'aimez pas beaucoup *une seule personne*, mais vous aimez *beaucoup de personnes*.

Le lendemain, à midi, le comte de Frankallais n'avait pas sonné. M^{me} Berthaud n'en augura rien de fâcheux, se rappelant qu'il s'était couché plus tard que de coutume.

Cependant, se souvenant aussi de cette pâleur qui l'avait frappée, elle ne voulut pas attendre plus d'une demi-heure pour sortir d'inquiétude.

Après avoir en vain frappé, on entra chez le comte par le cabinet communiquant avec sa chambre. Le domestique couchait là ; mais pendant la nuit il n'avait rien entendu.

Olivier de Frankallais fut trouvé la face renversée sur son lit, tout près du guéridon où sa veilleuse brûlait encore.

Sur ce meuble, se trouvait une feuille de papier où l'on put lire les mots suivants, tracés au crayon, en lignes irrégulières et presque effacées :

« Trop tard. Adèle. adieu. mourir seul. »

Le feuillet avait été retiré d'un agenda qui était encore dans le tiroir ouvert.

Le médecin appelé constata la mort et attribua cette fin subite à l'apoplexie séreuse.

FIN.

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR, PALAIS-ROYAL

Collection grand in-18 jésus. — Publications récentes.

Gustave Aimard.	Les Vauriens du Pont Neuf. 3 vol.	9 »
Alfred Assollant.	Nini. 1 vol.	3 »
Bachaumont.	Durand et Cie. 2 vol.	6 »
Adolphe Belot.	Une Joueuse. 1 vol.	3 »
—	La Femme de Glace. 1 vol.	3 »
Elie Berthet.	Histoires des Uns et des Autres. 1 v.	3 »
Réné de Camors.	Le Complice. 1 vol.	3 »
F. du Boisgobey.	L'Épingle Rose. 3 vol.	9 »
Alexis Bouvier.	Le Domino rose. 1 vol.	3 »
Constant Guérault.	La Tabatière de M. Lubin. 2 vol.	6 »
Cornély.	L'Œil du Diable. 1 vol.	3 »
Eugène Chavette.	La Recherche d'un Pourquoi. 1 vol.	3 »
Jules Claretie.	Le troisième Dessous. 1 vol.	3 50
Léon Cladel.	L'Homme de la Croix-aux-Boeufs. 1 v.	3 50
Alphonse Daudet.	Jack. 2 vol.	6 »
Ernest Daudet.	Zahra Marsy. 1 vol.	3 »
Albert Delpit.	La Famille Cavalié. 2 vol.	6 »
Ch. Deslys.	Sœur Louise. 1 vol.	3 »
Georges Duval.	Chasteté. 1 vol.	3 »
H. Escoffier.	Chloris la Goule. 1 vol.	3 »
Ferdinand Fabre.	Barnabé. 1 vol.	3 »
—	La Petite Mère. 4 vol.	14 »
Victor Fournier.	Les Lendemain de l'Amour. 1 vol.	3 »
Le Pce Lubomirski.	Les Viveurs d'Hier. 1 vol.	3 »
P. Féval.	Douze Femmes. 1 vol.	3 »
Élie Frébault.	La Vie de Paris. 1 vol.	3 »
Emile Gaboriau.	Le Petit Vieux des Batignolles. 1 vol.	3 50
De Gastine.	L'Écuyère Masquée. 1 vol.	3 »
Em. Gonzalès.	La Servante du Diable. 1 vol.	3 »
Gourdon de Genouillac.	L'Homme au Veston bleu. 1 vol.	3 »
Robert Halt.	Le Cœur de M. Valentin. 1 vol.	3 »
Arsène Houssaye.	Les Larmes de Jeanne. 1 vol.	3 50
L. Jacolliot.	Voyage au Pays des Éléphants. 2 vol.	8 »
Charles Joliet.	Diane. 1 vol.	3 »
G. de La Landelle.	Deux Croisières. 1 vol.	3 »
M. de Lescure.	Mademoiselle de Cagliostro. 1 vol.	3 50
Marc Bayeux.	Benjamine et Diana. 2 vol.	6 »
Armand Lapointe.	Les sept Hommes rouges. 1 vol.	3 »
Arnold Mortier.	Le Monstre. 1 vol.	3 »
A. de Launay.	Le Banquier des Voleurs. 1 vol.	3 »
J. Lermine.	La Succession Tricoche et Cacolet. 2 v.	9 »
Hector Malot.	Sans Famille. 2 vol.	6 »
Catulle Mendès.	Les Folies Amoureuses. 1 vol.	3 »
Xavier de Montépin.	La Marquise Castella. 2 vol.	6 »
—	Le Médecin des Folles. 2 vol.	6 »
Eugène Moret.	La Juive du Marché-Neuf. 1 vol.	3 »
Arnold Mortier.	Le Monstre. 1 vol.	3 »
Victor Perceval.	La Maîtresse de Monsieur le Duc.	3 »
Paul Perret.	La Bataille de l'Amour. 1 vol.	3 »
Camille Périer.	La Pomme d'Ève. 1 vol.	3 »
Tony Révillon.	Noémi. 1 vol.	3 »
Emile Richebourg.	Andréa la Charmeuse. 2 vol.	6 »
Marius Roux.	La Proie et l'Ombre. 1 vol.	3 »
Paul Saunière.	Mamzell' Rossignol. 2 vol.	6 »
Aurélien Scholl.	Les Scandales du Jour. 1 vol.	3 »
Anais Ségalas.	Les Mariages Dangereux. 1 vol.	3 »
Victor Tissot.	Vienne et la vie Viennoise. 1 vol.	3 50
Pierre Véron.	Les Mangeuses d'homme. 1 vol.	3 »
Pierre Zaccane.	La Vie à outrance. 1 vol.	3 »



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Angélique Arnaud. La Cousine Adèle

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6514289c>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. LA COUSINE ADÈLE

1. I
2. II
3. III
4. IV
5. V
6. VI
7. VII
8. IX
9. X
10. XI
11. XII
12. XIII
13. XIV
14. XV
15. XVI
16. XVII
17. XVIII
18. XIX
19. XX
20. XXI
21. XXII
22. XXIII
23. XXIV
24. XXV
25. XXVI
26. XXVII
27. XXVIII
28. XXIX

29. XXX

30. XXXI

3. À propos de cette édition numérique